BLANCHE D'ORBE

PRÉCÉDÉ

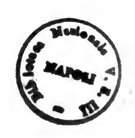
D'UN ESSAI

SUR

CLARISSE HARLOWE ET LA NOUVELLE HÉLOISE

PAR

HIPPOLYTE CASTILLE.



TOME SECOND.

PARIS
FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR
9, RUE MAZARINE

1859

BLANCHE D'ORBE

TOME DEUXIÈME.

I

Mais tandis que la nuit et le mystère des bois semblent envelopper le crime de leurs voiles, d'autres scènes se passent à la Norville ; les chasseurs surpris par l'orage rentrent en foule. Ils ont néanmoins essuyé la tempête, et la plupart n'arrivent que vers la nuit. Un grand feu flambe dans une salle basse, et ce qui a dérangé la fête devient une plaisanterie. Le madère et le bois sec dissipent si bien la contrariété que chaque nouvel arrivant est salué d'un sourire. Dans une chambre voisine les valets se livrent à une gaieté plus bruyante. Il faut en excepter pourtant Médéric et Fanfare, qui, par des motifs différents, semblent agités d'une secrète inquiétude et jettent de furtifs regards vers la cour.

Il y a aussi parmi les maîtres trois personnes qui ne partagent point l'opinion générale : Saint-Ange, M. et Mme de Beauvilliers. Le premier se promène de long en large à travers la chambre, les bras fortement croisés contre la poitrine. Un sourire d'une ironie menaçante relève de temps en temps le coin de ses lèvres, mais le plus souvent ses sourcils froncés trahissent une contention d'esprit qui ne lui est pas ordinaire.

Quant aux deux époux, une satisfaction qui se manifeste par des allées et venues sans objet, par des rires sans motifs et des propos dénués de liaisons et de sens, révèle le trouble de leur esprit. L'instant qui suit ils restent rêveurs, taciturnes et paraissent oublier la foule qui les entoure. Puis, au moindre bruit, ils tressaillent. Saint-Ange les épie.

Sur ces entrefaites, un chasseur couvert de boue et trempé de pluie entre.

— Encore un! s'écria-t-on.

— Messieurs, ajoute M. de Beauvilliers, poussé par la fatale imprudence du crime, la journée est finie ; il ne manque plus personne!

— Vous oubliez quelqu'un, monsieur, répliqua Saint-Ange d'une voix ferme.

A ce mot, les époux pâlissent et gardent le silence. Mais sentant que ce silence le perd, M. de Beauvilliers fait un suprême effort, il trouve le courage de grimacer une sorte de sourire, et il s'écrie gaiement :

— Le souper nous attend, allons à table.

— Un moment, interrompit Saint-Ange avec une autorité singulière. Ne vous souvenez-vous pas, monsieur,

qu'il manque un convive. Mademoiselle d'Orbe n'est pas rentrée.

Un coup de massue n'aurait pas produit un plus terrible effet sur M. de Beauvilliers. Heureusement pour lui, l'observation de Saint-Ange a soulevé une rumeur générale qui donne au misérable le temps de se remettre.

— En effet ! s'écria-t-on. Où est-elle ? où est cette aimable enfant ? quel malheur lui serait-il advenu ?

Chacun s'est levé à ces mots ; M[me] de Beauvilliers s'approche de son mari, et lui serrant furtivement la main :

— C'est ici qu'il faut du courage, ou nous sommes perdus !

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie bruyamment le meurtrier, pourvu que notre chère pupille n'ait pas fait une chute de cheval !

A peine ces mots révélateurs sont-ils sortis de sa bouche, qu'un galop sinistre retentit dans la cour. On s'élance vers les fenêtres, c'est un cheval sans cavalier.

Dans l'antichambre, Fanfare a pâli ; il tremble sur ses jarrets d'acier, et, à l'aspect du cheval, il laisse tomber le verre d'eau-de-vie qu'il portait à ses lèvres.

— C'est le cheval de mademoiselle ! s'écrie Médéric d'une voix tonnante.

Maîtres et valets se précipitent dans la cour et entourent Elphin. Une écume sanglante rougit son frein, ses flancs battent, ses jambes fléchissent. Il porte, à demi tournée, une selle de femme, et la selle est vide, hélas !

— A la garenne! s'écrie Médéric; à la garenne, tous! Des torches! qu'on allume des torches!

Les ordres du vieux chef des piqueurs sont aussitôt exécutés que donnés. Il n'y a plus là d'étiquette : maîtres et laquais sont confondus. Toutes les cloches de la Norville sonnent à grande volée pour appeler les gens. Les torches étincellent de toutes parts. Saint-Ange s'en est armé le premier.

— En avant! s'écrie-t-il avec un accent de fureur concentrée, et si un cheveu de la tête de cet ange est tombé, il y a ici, par l'enfer, des gens qui s'en repentiront.

Ces foudroyantes paroles clouent sur le sol M. et Mme de Beauvilliers. La foule se précipite dans le parc; les deux époux restent seuls vis-à-vis l'un de l'autre dans leur vaste cour; le château est désert et silencieux; la lune tombe sur la face des deux criminels qui n'osent se regarder.

Cependant la garenne Sainte-Aldegonde retentit de mille cris. Les échos répètent à satiété un nom chéri :

— Mademoiselle Blanche!

Pourquoi faut-il que les seuls échos répondent au nom de la plus douce et de la plus vertueuse des jeunes filles!

Les lumières se répandent, s'éparpillent; les halliers les plus ténébreux s'éclairent; dans les sombres sentiers brillent des points lumineux. Vaines recherches! Il semble que la fatalité détourne leurs pas du lieu solitaire où l'aimable enfant exhale peut-être en ce moment le dernier souffle de son âme virginale.

Saint-Ange maudit le ciel et l'enfer. Il pousse de terribles imprécations, et stimule avec une colère sans mesure l'ardeur des laquais harassés. Rien n'égale la fureur de cet aigle à qui l'on a ravi sa proie. Maintenant qu'il croit morte cette jeune fille qu'il avait vouée à la honte dans le fond de son âme de démon, il se figure qu'il l'aimait. Il regrette amèrement de ne pas lui avoir offert sa main, son nom.

— Ah ! du moins, céleste créature, astre trop tôt ravi, tu ne périras pas sans vengeance !

Le hasard se plaît à porter à son comble l'erreur de ses sentiments sortis de leur voie véritable : il retrouve, accroché à une branche, un voile vert. Il reconnaît le voile de Blanche.

— Voici donc, s'écrie-t-il, le voile qui couvrait le plus beau, le plus chaste visage qui ait paru au milieu de ces masques exécrés qu'on nomme l'espèce humaine ! O sainte relique d'une vierge aussi pure que les étoiles, repose sur ce cœur où pour jamais ton image est ensevelie ! Que mes lèvres s'impriment sur ce voile qui moula au vent ses traits divins ! Quoi ! faut-il qu'il ne me reste plus que ce faible témoignage d'une existence pareille à celle des séraphins ! ô douleur ! ô désespoir ! je ne la verrai plus, celle qui faisait la joie et la peine de ma vie.

Il pressait en même temps le voile sur son cœur, le couvrait de baisers, l'arrosait de larmes. Un moment le paroxysme de la douleur lui arracha un sinistre sanglot, qui retentit dans les bois comme le hurlement d'une bête

fauve. Les passions de ce furieux ne connaissaient point de règles.

Un instant après, plus mobile que le changeant Océan, il se laissa aller à un rire digne de l'enfer.

— Tu es morte, articula-t-il, eh bien! tant mieux! soyez bénis, signes néfastes! Elle n'est plus! cette insolente beauté est réduite en poussière comme le plus vil des êtres de la création. Ces formes divines sont anéanties comme le rêve d'une nuit écoulée. Ces beaux yeux n'auront brillé que pareils à ces passagères étoiles qui filent et s'éteignent; son doux et sérieux visage, ce front plein de grâce et de majesté, cette bouche adorable et sévère, n'insulteront plus à ma folle passion. Rentre dans le néant, image charmante et maudite, que la Providence forma dans sa colère pour me persécuter. Je n'ai plus de vainqueur, tu n'es plus! Des rêves détestables n'agiteront plus le fier sommeil de Saint-Ange. Esprit des ténèbres, pour cette œuvre digne de toi, je te salue!

Un sombre silence succède à ces contradictions expansives d'un cœur plein de redoutables sentiments. Il rentre le dernier à la Norville, quand la nuit tire à sa fin et que l'épuisement, la fatigue d'une longue et inutile recherche ont lassé les plus zélés. Il franchit le seuil du château, la tête basse et en lançant des regards farouches, ne différant ses projets de vengeance que pour mieux les méditer.

Dans l'agitation de cette nuit funeste, nul ne s'est aperçu de l'absence prolongée du précepteur. Parti depuis le matin, M. Laurence n'est pas rentré; l'orage l'a surpris, lui

aussi, bien loin de la Norville, parmi les collines désertes qui s'élèvent sur la rive méridionale du lac des Morfondus et forment l'horizon d'une riante contrée.

On n'ignore pas combien ce rôle de précepteur était devenu à charge au prince de Ponthis. Une journée hors de la Norville était pour lui une journée de gagnée. Aussi l'orage qu'il vit du haut des collines se former lentement au-dessus de la garenne Sainte-Aldegonde, ne changea point sa résolution de ne rentrer qu'à la nuit close. Il s'abrita sous une anfractuosité de rochers qui formait une espèce de grotte. De là il pouvait contempler les magnifiques horreurs de la tempête. Ce spectacle était en harmonie avec l'état de son âme, troublée depuis quelque temps par une profonde mélancolie.

L'orage ne se dissipa qu'aux derniers rayons du soleil couchant. M. Laurence, — nous lui conservons plus souvent ce nom d'adoption, — ne se mit en route qu'après la chute du jour, quand les dernières lueurs crépusculaires se furent éteintes derrière les bois. C'était un homme au-dessus des craintes vulgaires. Il se mit en route avec un calme que répand sur certaines imaginations l'arrivée des ténèbres. Il aimait beaucoup les longues promenades au clair de lune, et les trouvait favorables au recueillement.

En arrivant au lac, il retrouva heureusement sa nacelle amarrée au rivage; la chaîne avait résisté à l'agitation de l'eau. Quoique la nappe, ordinairement si paisible du lac des Morfondus, fût encore soulevée, des ondulations régulières avaient succédé au dangereux clapotement des

flots. M. Laurence prit les avirons et gagna le large. Il s'efforça de doubler le plus près possible la pointe orientale de l'île des Cygnes et aborda heureusement au Val-Fleuri.

Une demi-heure après, il s'engageait dans un écheveau de sentiers ténébreux qui se mêlait en tous sens à l'extrémité de la garenne Sainte-Aldegonde. M. Laurence prit le premier chemin venu ; pourvu qu'il arrivât avant que tous les gens ne fussent couchés, il se souciait fort peu de l'heure à laquelle il rentrerait à la Norville. La route ne lui semblait point longue ; une aimable image, évoquée dans son imagination, lui tenait compagnie : il pensait à Blanche d'Orbe.

Cette préoccupation contribua sans doute à lui faire oublier la direction qu'il devait suivre pour arriver à la Norville, il appuya insensiblement à gauche et cessa de s'orienter. Une pente s'offrit devant ses pas ; il s'y abandonna par cet instinct purement machinal qui favorise la paresse des jambes. Néanmoins la pente devint assez rapide pour lui faire accélérer sa marche. Le chemin était couvert, tortueux. Où allait-il ? M. Laurence ne s'en inquiétait guère, lorsque le murmure que produisent les cascatelles, formées par des accidents de terrain ou des obstacles fortuits, qui gênent le cours de l'eau, lui firent lever la tête.

M. Laurence s'aperçut alors qu'il se trouvait sur une pelouse inclinée, dans un lieu découvert, où la tempête paraissait avoir particulièrement exercé ses ravages. Deux pins gigantestesques étaient couchés en travers d'une

large mare gonflée par l'orage, et dont le trop plein passait par dessus les troncs d'arbres comme d'un déversoir, et fuyait en ruisseaux épars vers les pentes les plus profondes de la garenne.

Une hutte, qui avait dû servir d'affût pour la chasse aux canards sauvages et aux autres oiseaux aquatiques, s'élevait sur la rive. On la nommait la Hutte-du-Chasseur. Elle servit à M. Laurence de point de repère, et lui fit enfin reconnaître la Mare-aux-Biches, dont la tempête avait considérablement altéré l'élégante et douce physionomie. Mais quels furent sa surprise et son effroi en apercevant au bord de l'eau une jeune fille étendue, la face vers le ciel, les yeux fermés, le col marbré de sang et ne donnant plus aucun signe de vie. Il s'élance et pousse un cri en reconnaissant M[lle] d'Orbe.

Il ne peut en douter : la voilà bien cette figure charmante, qui souriait tout à l'heure à son imagination ; la voilà étendue sans mouvement sur le sol humide, couverte de la pâleur du tombeau.

L'angoisse qu'il éprouve dans le premier moment le paralyse. Il sent profondément ébranlé en lui l'esprit de la vie et de la raison. Revenu de cette affreuse et première impression, il se jette à genoux devant le corps de Blanche, il l'appelle à haute voix, il cherche à recueillir un souffle de cette suave haleine, un battement de ce bon cœur. O ciel ! il a reconnu les signes indubitables de la vie! Dieu n'a pas voulu que la plus sainte de ses créatures pérît aussi misérablement, seule et frappée d'une mort soudaine.

M. Laurence pousse une exclamation de joie; il saisit dans ses bras ce corps souple et abandonné, il l'enlève, le porte auprès de la hutte, parvient à l'y adosser, et fait tant que Blanche rouvre enfin ses yeux plus doux et plus tendres que l'étoile du matin.

M. de Ponthis s'était agenouillé pour mieux soutenir la jeune fille adossée à la hutte. Le hasard avait renversé la tête de l'enfant contre sa poitrine, de sorte qu'en la soutenant il la tenait embrassée.

Ce premier regard de Blanche revenant à la vie lui causa une joie plus facile à comprendre qu'à exprimer. Il ne jeta pas un cri, il n'articula pas un mot. Mais, comme s'il eût craint que le plus léger souffle ne détruisît son espoir, il retint son haleine.

Blanche n'eut sans doute pas une entière conscience de sa propre existence, ou la force lui manqua pour la manifester, car elle ne bougea point. Le rayon affaibli de son regard se perdit dans l'espace. Elle referma ensuite les yeux.

Ce fut un nouveau sujet de terreur pour M. de Ponthis. Son sang-froid l'abandonna. Loin de remarquer à une légère coloration des lèvres que le sang reprenait sa circulation, il crut avoir à assister aux derniers moments de cette jeune fille, si digne d'un éternel regret, et qui avait pris, sans qu'il s'en rendît compte, un empire considérable sur son cœur. Il s'imagina un instant qu'il ne tenait plus entre ses bras qu'un cadavre.

La douleur qu'il éprouva, non distraite cette fois par la surprise, fut si vive, si cuisante, qu'il en pâlit.

— Blanche ! Blanche ! s'écria-t-il.

A ce mot, articulé d'une voix vibrante de tristesse et de regret, l'enfant se redresse soudainement, et ouvre deux grands yeux comme une biche effarouchée. Elle regarde avec un profond étonnement ses mains, ses vêtements, les objets qui l'environnent. Stupéfaite de se trouver entre les bras d'un homme, elle se retourne vivement. Le visage du prince est éclairé par la lune. Il exprime un ravissement indicible, mêlé d'un reste d'inquiétude; il est empreint surtout de ce sentiment protecteur, paternel, secourable, si bien fait pour inspirer la confiance.

La jeune fille se rassure; elle sent qu'elle peut garder cette attitude, nécessaire à l'extrême langueur qu'elle éprouve dans tous les membres.

— Est-ce bien vous que je vois, monsieur Laurence? murmura-t-elle. Où suis-je ? Par quelle circonstance nous trouvons-nous ici? Ma robe est toute trempée, mes cheveux... Que s'est-il donc passé ?

— Elle parle ! elle respire ! s'écriait le prince. Elle est sauvée !

— Sauvée... ai-je couru quelque danger? Pourquoi nous trouvons-nous ici la nuit, monsieur Laurence ?

— Hélas ! ce serait bien plutôt à moi, mademoiselle, de vous demander l'explication de ce sinistre mystère... Mais avant de vous fatiguer à rappeler vos souvenirs, dites-moi, oh ! dites-moi, où souffrez-vous? où vous sentez-vous blessée ?

— Je ne souffre pas, répondit-elle d'une voix douce et

languissante qui brisait le cœur de M. de Ponthis. Je ne me sens qu'une universelle faiblesse...

Elle respira longuement.

— Ce ne sont point les sensations du réveil, que j'éprouve... il me semble que je reviens de plus loin... Je voudrais respirer plus fort, je sens que l'air me manque.

M. de Ponthis se souvint qu'il portait sur lui un flacon de sels alcalins dont il se munissait par précaution à la chasse. Il le prit et le fit respirer à la jeune fille. Il eut la satisfaction de voir que cet âcre parfum achevait de la ranimer.

— Que vous êtes bon, monsieur Laurence, reprit-elle, comme si en revenant à elle le premier sentiment de cette angélique créature devait être un sentiment de reconnaissance, que vous êtes bon; vous me rendez la vie !... Ce sommeil était si lourd que j'ai cru n'en point sortir... Vous me rendez la connaissance de moi-même... oui, en vérité, le voile tombe de mes yeux... Oh ! c'est affreux, monsieur Laurence, de n'être point soi... de sentir le vague dans sa pensée... un brouillard où les idées passent comme des ombres qu'on ne peut saisir... c'est affreux ! Non, je ne puis vivre ainsi... Dieu puissant, secourez-moi, mon Dieu !... Où suis-je? monsieur Laurence, je ne veux pas devenir folle... dites-moi où nous sommes, je vous en supplie !

La terreur de perdre cette raison, qui faisait sa force et la gloire de sa jeunesse, lui fit joindre les mains. Le prince éprouvait des angoisses nouvelles.

— Rassurez-vous, calmez-vous, s'écria-t-il ; ne sollici-

tez point votre mémoire anéantie, elle renaîtra spontanément ; vous avez de suite reconnu un visage ami, le reste viendra plus tard. Amené par un hasard providentiel dans ce lieu désert, je ne saurais trop vous dire où nous sommes ; l'orage a bouleversé la nature, mais, si je ne me trompe, ceci doit être la Mare-aux-Biches.

— Oui ! oui ! s'écria-t-elle avec joie, c'est cela, l'orage, la garenne Sainte-Aldegonde, la Mare-aux-Biches.... ma pensée s'éclaircit... mes souvenirs sortent de l'obscurité... O monsieur Laurence, n'est-ce pas à vous aussi que je dois la raison ? pour moi c'est plus que la vie.... Je comprends tout maintenant, aucun fait ne m'échappe ... Cette hutte contre laquelle je m'appuie, c'est la Hutte-du-Chasseur, nous y venions quelquefois avec mes cousines ; elles étaient bien bonnes alors, et nous nous aimions comme des sœurs.... Ah ! monsieur Laurence, à quoi bon suis-je revenue à la vie ?

Elle inclina la tête et répandit quelques larmes.

— De grâce ne vous abandonnez point à de douloureuses pensées, s'écria le prince, qui sentait ses yeux humides.

— Vous avez raison, répondit-elle avec son inaltérable douceur, je me plains sans cesse, je deviendrai insupportable à mes amis ; parlons plutôt de cet affreux accident... Figurez-vous qu'on m'avait, pour la première fois, donné le plus beau cheval des écuries.... un animal terrible. Quand il entendit les trompes sonner plein, qu'il vit les autres chevaux s'animer, il n'obéit plus ni au mors ni à la voix ; l'orage acheva de le rendre fou. Nous allions



comme le vent; en arrivant ici, je devinai que c'en était fait... Les deux grands pins barraient la route, je me recommandai à la miséricorde divine et je fermai les yeux... Vous savez le reste.

— Mais, dans cette chute épouvantable, il est impossible que vous ne soyez point blessée? j'ai vu du sang parmi vos cheveux.

— En effet, répondit-elle, j'éprouve au côté gauche de la tête une sourde douleur.

— Hélas! hélas! s'écria M. de Ponthis, nous sommes à une ou deux lieues de la Norville; point de secours, où en trouver? qui appeler? comment faire?

— Ne vous alarmez pas, monsieur Laurence, je vais me lever et retourner au château; en m'appuyant sur votre bras il me sera facile de marcher.

Elle essaya en effet de se lever, ses forces trahirent sa volonté; elle retomba sur ses genoux.

—Que je suis malheureuse! fit-elle en cachant son visage dans ses mains. Mme de Beauvilliers m'avait pardonnée; elle me rendait la liberté; je vais l'offenser encore et m'attirer de nouvelles peines.... Ah! mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas abandonnée, plutôt que de me faire vivre ainsi? que dira-t-on de moi au château? comment me pardonnera-t-on les inquiétudes que je vais causer?

— Ce serait une grande injustice, répliqua le précepteur, que de vous savoir mauvais gré d'un accident qui a failli vous coûter la vie; ne songez point à cela; hélas! on ne verra que trop ce qu'il en est! le plus pressé main-

tenant est de panser la blessure que vous avez probablement à la tête.

— Quel parti prendre ? il est impossible de passer ici la nuit ?

— Sans doute, dans la situation où vous êtes !... je ne vois pas d'autre moyen, que de courir à la Norville chercher du secours.

— Je n'aurai jamais la force de rester seule pendant plusieurs heures.... oh ! monsieur Laurence, ne m'abandonnez pas !... ma faiblesse augmente ma terreur.... je me sens prête à défaillir.... ne me quittez pas !

—Vous quitter contre votre volonté, mademoiselle, vous me connaissez bien mal ! Non, je ne vous quitterai pas ; mais souffrez du moins que je vous porte à la Norville... je suis robuste... ce ne sera pour moi qu'un jeu. Avant deux heures nous serons arrivés.

— Que Dieu répande sur vous ses bénédictions, monsieur Laurence, répondit-elle avec émotion.

Elle secoua tristement la tête et ajouta :

— Mais cela est impossible.

— Pour quel motif?

— Je dois vous avouer, reprit-elle en s'appuyant sur le bras du prince, je dois vous avouer que je me sens très-mal...

En articulant ces mots sa voix s'altéra.

— Les chemins sont mauvais... obscurs, la nuit... l'orage les a défoncés... Depuis ce matin, je n'ai rien pris... mon sang a coulé... je suis brisée... j'ai froid... que devenir ?

— Alors il n'y a pas à hésiter, interrompit vivement M. de Ponthis en se levant, il faut passer ici la nuit. Cette hutte peut vous offrir un abri. Il me reste quelques provisions de bouche dont je m'étais muni pour la journée... je me connais un peu en blessures... fiez-vous à moi, mademoiselle. Je suis, sans qu'il y paraisse, une espèce de sauvage; que de fois je me suis égaré parmi les jungles de l'Inde! que de fois je n'ai eu pour abri que le ciel étoilé ou un dôme de verdure, pour ressources de tous genres que la seule industrie de l'homme livré dans de vastes solitudes, à son unique adresse! Figurez-vous que nous nous trouvons loin de tous les regards et de tout voisinage humain, dans quelque forêt d'Amérique, que je suis votre défenseur contre des hordes de peaux rouges ou des bandes d'animaux féroces; que j'ai la douce mission de vous protéger, de veiller à tous vos besoins, comme pourrait le faire un tendre...

Il allait prononcer le mot d'époux, il y substitua celui de frère. Ce sacrifice, que lui imposait la délicatesse, lui arracha un soupir.

Tout en articulant ces mots, d'un ton moitié enjoué, moitié mélancolique, M. de Ponthis, guidé par la lune, avait pénétré dans la hutte. Il y trouvait des amas de broussailles et de feuilles sèches qu'il eut bientôt enflammés avec la pierre de son fusil. En peu d'instants, un feu vif et clair brûla sur l'âtre grossier, dont la fumée s'échappait par un trou pratiqué dans le toit. Les chasseurs qui venaient s'embusquer au bord de la Mare-aux-Biches avaient construit cet âtre afin de se réchauffer du-

rant les longues nuits d'hiver. Une épaisse couche de bruyères, entassée au fond de la hutte, pouvait même servir de lit.

Quand M. de Ponthis eut mis un peu d'ordre dans ce rustique réduit, lorsque la flamme blanche se fût élevée en pétillant, il se trouva très-satisfait de pouvoir y installer Mlle d'Orbe.

En sortant de la hutte, il la vit assise à terre, la joue appuyée sur sa main, les cheveux répandus jusque sur l'herbe. Elle contemplait mélancoliquement la mare et le bâtardeau formé par la chute des grands pins. Le trop plein passait par dessus, se faisait jour entre les branches et retombait en un réseau diamanté par la lune, avec un bruit de cristal.

Le doux visage de Mlle d'Orbe ainsi éclairé, sa pâleur, ses longs cheveux lui prêtaient un caractère de beauté surnaturelle qui attrista M. de Ponthis. Son cœur se serra, quoiqu'il fût rempli d'une émotion agréable. Etait-ce l'ondine de cette source solitaire, qui venait, par cette nuit argentée, contempler son transparent empire? Etait-ce un ange condamné à errer un moment sur la terre en portant sur son front le souvenir de sa céleste patrie en même temps que la tristesse de son exil? en tout cas, cette beauté touchante n'a rien de terrestre, et ce fut avec un sentiment de respect, de tendresse et de mélancolie, que M. de Ponthis s'arracha à sa contemplation et s'approcha d'elle.

— Le feu pétille sur l'âtre, mademoiselle, dit-il; venez dans cet asile qu'un heureux hasard nous a ménagé.

— Ah ! monsieur Laurence, fit-elle avec émotion, comment reconnaîtrai-je jamais toutes vos bontés !

Elle se leva en s'aidant à l'appui du prince et entra dans la hutte. L'aspect du feu, la chaleur agréable qu'il répandait, lui causa un sentiment de plaisir. Elle sourit et étendit vers le foyer ses mains fluettes d'une transparence de cire.

— Le bon feu ! fit-elle, que Dieu est bon de nous avoir donné le soleil et le feu... Jamais feu ne m'a fait plus de plaisir que celui-ci !

— J'en suis charmé, répondit-il en la faisant asseoir sur un amas de bruyère. Puisque vous vous trouvez bien de l'adresse de votre serviteur, il faut que vous vous abandonniez complétement à lui.

— Parlez, répliqua-t-elle avec un sourire, vous savez, monsieur Laurence, que je suis une docile élève. Je suis prête à vous obéir.

— C'est bien ainsi que je l'entends, reprit-il sur le même ton. D'abord, mademoiselle, votre robe est toute trempée ; si vous vous sentez la force de la défaire, je la ferai sécher sur ce pieux transversal, qui sert de maîtresse poutre. Voici un léger manteau dont vous vous envelopperez en attendant.

Il avait, en parlant ainsi, déplié un petit manteau imperméable qu'il étala devant le feu.

— Je vous quitte, je rentrerai quand vous m'appellerez. Alors vous verrez devant vous monsieur le chirurgien ; et quand monsieur le chirurgien aura fini, il fera place a monsieur l'officier de bouche.

— Ce sera bientôt fait, dit-elle, je sens que je grelotte sous ce drap humide.

Il sortit en refermant la porte sur lui.

La nuit était fraîche et calme. Monsieur de Ponthis fit, en rêvant, quelques pas sur le bord de la mare. Jusqu'alors, il n'avait pas encore eu le temps de se recueillir. Quoiqu'il n'eût prolongé son séjour à la Norville qu'afin de trouver l'occasion de s'expliquer avec Blanche et lui demander sa main, il oublia toute pensée personnelle pour ne songer qu'à venir en aide à la pauvre enfant. D'un autre côté, jamais la beauté de Blanche n'avait produit sur son âme une plus vive impression. L'estime, l'admiration, les sentiments tendres qu'il avait d'abord éprouvés pour cette vertueuse jeune fille, au point de se déterminer à lui offrir sa fortune et son nom, se changeaient en un véritable amour. Il en sentit la victorieuse invasion par le trouble de son cœur.

Ce fut avec une impatience presque juvénile qu'il attendit que la voix de Blanche le rappelât dans la hutte. Assis sur le tronc d'un des deux sapins que le vent avait renversés, il chercha l'oubli du temps dans la contemplation d'une belle nuit d'été. La garenne Sainte-Aldegonde offre le mystère d'une forêt enchantée. Elle exhalait mille parfums aromatiques mêlés à une délicieuse fraîcheur engendrée par la pluie récente.

Son bruit expirait au fond de ce ravin en entonnoir, relégué à l'extrême limite de la garenne. Or, pendant la scène qui venait de se passer à la Mare-aux-Biches, mille cris retentissaient dans les bois. Une note perdue ar-

riva cependant aux oreilles de monsieur de Ponthis. Il releva la tête et écouta attentivement. Il entendit seulement la voix grave et tremblante d'un vieux cerf, qui brâmait dans la direction du Val-Fleuri, et qui sans doute, après avoir viandé aux jeunes taillis, s'en allait ivre de bourgeons et d'amour se baigner au lac des Morfondus.

Un moment après, une petite voix qui lui causait un tressaillement, l'avertit qu'il pouvait rentrer dans la lutte.

Blanche était enveloppée dans le manteau et assise auprès du feu, qui commençait à baisser.

— Comment vous trouvez-vous? lui dit-il.

— Un peu mieux. Cette robe humide me glaçait.

Monsieur de Ponthis jeta de nouvelles bourrées dans le feu et suspendit la robe au pieu. Elle répandit bientôt une épaisse vapeur sous l'action d'une flamme vive et claire.

Il alla ensuite tirer un peu d'eau à la mare à l'aide d'une coupe de chasse qu'il tira de son carnier, et il pria Blanche de lui permettre d'examiner sa blessure. Elle lui abandonna sa tête charmante, qu'il appuya contre sa poitrine ; et quoique le contact lui fît battre le cœur, il ne songea bientôt plus qu'à s'acquitter le plus délicatement possible de cette douloureuse exploration.

Le sang, à demi coagulé, lui indiqua l'endroit de sa blessure. Il écarta les beaux cheveux blonds qui ruisselaient sous ses mains, lava doucement la plaie et l'étudia à la clarté du foyer. Sa poitrine fut déchargée d'un poids

immense, lorsqu'il s'aperçut que nulle lésion grave n'existait. La tête avait porté avec violence, à la vérité, mais on ne pouvait y constater aucune fracture. La plaie provenait d'un caillou tranchant, qui avait laissé une empreinte plus étendue que profonde.

Mademoiselle Blanche supporta courageusement cette petite opération. Loin de pousser des gémissements auxquels beaucoup de jeunes femmes se fussent livrées en pareille circonstance, elle ne cessa de rassurer et d'encourager M. de Ponthis, en lui disant de sa voix douce :

— Ne craignez point de me faire mal, monsieur Laurence, je suis forte ; je ne souffre point.

Pour mieux marquer la liberté de son esprit, elle ajoutait quelque belle sentence ou quelqu'une de ces sages réflexions dont sa tête était remplie.

— A quoi bon verser une seule larme sur une douleur de ce genre... Le mal matériel est si peu de chose et il se passe si promptement. Ce qui distingue l'homme de la brute, en pareil cas, c'est que le premier domine la souffrance physique par la force de son esprit, tandis que la seconde s'y abandonne sans pudeur.

M. de Ponthis ne se lassait pas d'admirer ce merveilleux caractère, qui joignait la force virile à l'innocence de l'enfance, l'idéal à la simplicité, et pour qui chaque incident nouveau semblait fournir l'occasion de manifester quelque grâce et quelque vertu nouvelles.

Il mit un mouchoir en lambeaux, en fit de la charpie et une compresse qu'il assujettit avec sa cravate nouée

sous le menton de Blanche à qui cette fanchon négligée prêtait je ne sais quel charme intéressant et naïf, qui ne put échapper aux yeux du prince. Trop ferme dans ses austères principes pour adresser à une jeune fille, que le hasard mettait en sa puissance, le moindre mot qui pût ressembler à une galanterie, il sortit de nouveau de la hutte.

Il revint un moment après avec de l'eau fraîche et des feuilles vertes, qu'il sema devant l'âtre et sur lesquelles il étala le reste de ses provisions, qui se composaient de vin, de pain et de fruits secs. Mlle d'Orbe mangea de bon appétit. Sur l'invitation de M. de Ponthis, elle consentit à prendre un peu de vin quoiqu'elle n'en eût jamais bu. La généreuse liqueur fit d'autant plus d'effet sur elle et acheva de lui rendre ses forces.

Assise devant un bon feu, dans cette hutte abandonnée, en compagnie d'un homme pour lequel elle éprouvait une estime sans bornes et une respectueuse affection; échappée comme par miracle aux froides étreintes de la mort, Blanche éprouva pendant quelques instants une sensation de bien-être et un sentiment de bonheur inexprimables.

Il y eut un moment où elle oublia le monde entier, où sa pensée comme sa personne se concentra dans l'étroit espace de cette hutte éclairée des seuls rayons du feu; alors, si elle ne remercia plus M. Laurence, c'est que son cœur rempli d'émotions vagues et délicieuses, d'une reconnaissance tendre et admirative, n'osa répéter ces banales expressions qui n'ont rien de commun avec le langage de l'âme.

Une intimité, née spontanément de cette situation exceptionnelle, répandait un charme profond sur ce long tête-à-tête. Le lieu où ils se trouvaient, l'imprévu de leur rencontre, les dramatiques circonstances qui l'avaient accompagnée, ne laissaient pas d'agir aussi sur leur imagination. Il leur semblait implicitement à tous deux qu'ils venaient de franchir le seuil d'un monde nouveau.

Les joues de Blanche s'étaient colorées, M. de Ponthis craignait un peu de fièvre. Il lui demanda la permission de lui tâter le pouls. Elle tendit sa petite main. Le pouls battait avec l'harmonie que lui communiquent la paix du cœur et le calme de la santé. Le feu, le repas et les approches du sommeil causaient cette légère rougeur. M. de Ponthis eut beau compter à diverses reprises, le pouls battait avec une parfaite mesure. Or, comme il achevait d'en compter les pulsations, il s'aperçut, en finissant, que Mlle d'Orbe ne retirait point sa main. Elle s'était endormie. Cette confiance était le meilleur remerciement qu'il pût recevoir.

Respectant cet honnête sommeil, il reposa sur le genou de l'enfant la petite main qui était restée entre les siennes. Lorsqu'il eut entassé de nouvelles touffes de bruyères pour lui former appui, il reprit place auprès du feu. Les yeux tantôt fixés sur le foyer mourant, le plus souvent attachés sur ce doux et charmant visage de la jeune fille endormie, il passa la nuit à méditer ses projets et à veiller avec une sollicitude paternelle sur le visage de Mlle d'Orbe.

Il prit la résolution de ne plus différer la demande qu'il voulait lui adresser, et de ne se séparer d'elle qu'après en

avoir obtenu une réponse. Toutefois, il persévéra dans sa détermination de ne point trahir son incognito, de rester M. Laurence jusqu'au bout, et de ne révéler son identité que dans le cas où Mlle d'Orbe l'accepterait dans son humble qualité de précepteur.

Elle dormit longtemps sans donner le moindre signe d'agitation. Quand elle s'éveilla, le jour allait bientôt poindre. Son premier regard, son premier sourire furent pour M. Laurence. Elle s'excusa de s'être endormie; elle ajouta qu'elle se sentait de force à regagner à pied la Norville. Elle n'éprouvait de l'accident de la veille qu'un peu d'engourdissement; la marche achèverait de le dissiper.

Et pour mieux montrer qu'elle était en état de se mettre en route, elle se leva seule et sans efforts.

M. de Ponthis la quitta afin de lui laisser la liberté de mettre sa robe. L'aurore commençait à poindre. Quand il ouvrit la porte de la hutte et parut sur le seuil, le soleil décochait les premières flèches de son carquois sur les cimes de la garenne Sainte-Aldegonde.

En revoyant la lumière du jour, elle poussa un soupir. M. de Ponthis lui offrit silencieusement le bras. Elle s'appuya de la main gauche, tandis que de la droite elle relevait les plis de sa longue robe d'amazone. Ils se mirent en marche à travers l'herbe et la rosée.

Avant de franchir les dernières limites de ce ravin auquel la Mare-aux-Biches, les sapins renversés de la Hutte-du-Chasseur prêtaient une agreste physionomie, tous deux, spontanément, se retournèrent. Ils saluèrent d'un regard d'adieu ce site isolé au sein duquel ils avaient

passé de longues heures. Désormais, dans cette route semée de souvenirs que nous laissons derrière nous, à mesure que nous avançons dans la vie, ils pouvaient compter une étape de plus.

Bientôt ils gagnèrent une de ces larges routes, qui ouvrent au milieu des forêts des perspectives à perte de vue; le chemin était semé d'herbes, de mousse, de feuilles sèches du dernier hiver, de sable et de gravier; de grands arbres, recourbaient à une hauteur considérable leurs ramées en forme d'arceau de cathédrale; les petits oiseaux pépiaient et chantaient avec vivacité; on entendait, adouci par l'espace, le cri monotone du coucou, qui arrivait aux oreilles comme le son lointain d'une cloche.

Ils marchaient lentement, craignant sans doute d'arriver trop vite. M. de Ponthis ne disait rien, par suite de l'embarras qu'il éprouvait à mettre la conversation sur le terrain où il voulait l'amener. De son côté, Blanche sentait bien que ce silence prolongé pouvait être l'avant-coureur de quelque ouverture délicate; il est rare, en pareille situation, qu'une jeune fille ne pressente pas la pensée d'un homme animé de sentiments généreux et d'honnêtes intentions.

Quoique de tels pressentiments fussent plutôt de nature à l'attrister qu'à lui causer du plaisir, elle aurait cru, en faisant diversion, manquer de respect à l'homme qui lui avait donné tant de marques d'intérêt. Elle attendait donc, la mélancolie au front, les yeux baissés, que le précepteur entamât la conversation. Il hésita longtemps et rompit enfin le silence.

— Cette nuit a fui comme un rêve, articula-t-il en soupirant : il y a bien longtemps que je ne vous voyais plus, Mademoiselle.... Qui sait quand je vous reverrai maintenant !

— Il m'est impossible de vous dire pourquoi je ne paraissais plus à table, répondit-elle avec une tristesse mêlée de résignation que M. de Ponthis ne s'expliqua point, mais qui lui perça le cœur. — Je sens bien, M. Laurence, tout ce que ma conduite doit avoir d'étrange à vos yeux ; après notre dernière conversation, au sortir de la leçon, vous avez dû me trouver bien mystérieuse et bien étourdie ; mais il n'a pas dépendu de moi qu'il en fût autrement... Croyez que j'en ai souffert, que j'en souffre encore... mais je n'en puis dire davantage, je ne le puis....

— A Dieu ne plaise ! s'écria-t-il, que je veuille exercer le moindre despotisme sur votre volonté ; je ne vous demande rien, absolument rien, mademoiselle ; je ne vous le cacherai pas, j'ai sans doute été frappé de la singularité de vos procédés envers moi, mais j'éprouve pour votre caractère, je crois l'avoir profondément jugé, une si complète estime, que je n'ai jamais cessé d'attribuer votre réserve à des motifs honorables que la délicatesse vous empêchait de me communiquer.

— Oh ! merci ! de votre bonne opinion, elle me soulage d'un grand poids. Quoiqu'il ne me soit pas permis d'hésiter sur ce que j'ai à faire, il eût été cruel de vous laisser de moi une mauvaise pensée ; une jeune personne qui a des obligations de fille ou de pupille à remplir a de nombreux devoirs à observer. Dans ma condition, à moi qui

n'ai ni père, ni mère, ni fortune, il s'y joint ceux de la reconnaissance: ces raisons diverses pourront jeter de l'ombre sur mes paroles et mes actions; mais croyez aussi, monsieur Laurence, qu'il m'arrive souvent de me taire sans avoir personnellement la moindre chose à cacher.

M. de Ponthis réfléchit un moment à cette phrase singulière, mais il ne soupçonnait point les tortures qu'on infligeait à Blanche, il ne put comprendre le sens de ses paroles.

— Ne parlons plus de cela, répliqua-t-il en secouant la tête, vous ne feriez qu'ajouter à l'obscurité de vos discours. Ce n'est point, au surplus, sur ce sujet que je voulais vous entretenir. Je garde une parfaite confiance dans la droiture de votre cœur et de votre esprit. C'en est assez pour ce qu'il me reste à vous dire.

— Parlez en toute liberté, monsieur Laurence, répondit-elle en baissant les yeux, je vous écouterai toujours avec recueillement.

— Votre bienveillance m'encourage, car je ne vous dissimulerai point, mademoiselle, que je ne me suis pas aisément déterminé à aborder un aussi grave sujet. La crainte de ne pas trouver de longtemps une occasion comme celle-ci, d'autres nécessités non moins impérieuses me forcent de ne point différer l'exécution d'un projet mûri par la réflexion. Mais tout ce que je dis ne vous apprend rien. Je crois qu'en pareil cas le mieux est d'en venir brusquement au fait. C'est de mariage que je veux parler avec vous.

Une teinte de rose vif se répandit sur le pâle visage de

Mlle d'Orbe, mais elle demeura silencieuse et les yeux baissés. En vain M. de Ponthis chercha-t-il sur ce doux visage une réponse anticipée, il ne put y lire qu'une tristesse mêlée de plaisir, dont il put tirer une conclusion.

— Peut-être, murmura-t-il d'un ton presque timide, peut-être mademoiselle d'Orbe trouve-t-elle bien audacieuse l'offre d'un pauvre précepteur?

— Oh! monsieur Laurence, je croyais que vous me connaissiez...

Ce fut plutôt un mouvement qu'une réponse, mais il partait de l'âme. M. de Ponthis en éprouva un si violent enivrement qu'il fut sur le point de se précipiter aux genoux de la jeune fille et de lui révéler sa qualité. Cet aveu eût évité les plus grands malheurs qu'il soit donné à la plume de raconter. Les destinées tiennent à un fil.

Un dernier scrupule le retint, ou plutôt l'homme est tellement avide de bonheur que, lorsqu'il le rencontre, il faut que ses lèvres en épuisent la coupe et finissent par rencontrer la lie.

— Ai-je bien entendu? reprit-il. Mais pourquoi serais-je surpris d'une parole équitable sortant d'une bouche aussi pure!... Non, sans doute, mademoiselle a l'âme trop élevée, l'esprit trop éclairé pour mettre les avantages de la naissance au-dessus de tous les autres. Mais de tels sentiments sont si rares dans le monde que ce n'a pas été sans de graves appréhensions que l'humble précepteur a formé le projet de solliciter la main de la demoiselle noble. Puisque ces obstacles n'existent pas, puis-je espérer...

— Arrêtez! interrompit-elle vivement. Hélas! mon-

sieur Laurence, je vois que nous ne nous comprenons pas!

— Que voulez-vous dire?

Cette question fut faite avec un effroi si réel, que Blanche garda un moment le silence. Elle éprouvait une forte répugnance à détruire l'illusion d'un homme pour lequel elle était pénétrée d'une si grande estime.

M. de Ponthis s'était remis de son émotion. Ce fut avec beaucoup de douceur, mais en même temps avec une précision qui indiquait un parfait sang-froid qu'il reprit la parole.

— Vous ne m'avez pas laissé achever, dit-il. Permettez-moi de revenir sur ce sujet. Peut-être trouvez-vous que mes procédés ne sont pas en harmonie avec les usages du monde, et que j'aurais dû m'adresser d'abord à M. et à Mme de Beauvilliers. Je conviens que cette conduite eût été plus conforme aux convenances françaises. J'ai sans doute mauvaise grâce avec ma gravité à m'affranchir de la règle. Je vous prie de me le pardonner. Vous savez combien j'ai de respect pour l'ordre établi. Mon désir d'en voir naître un meilleur ne m'a jamais entraîné à mépriser celui-ci. Croyez donc qu'il a fallu les raisons les plus fortes pour m'en écarter un moment. Daignez considérer la situation exceptionnelle dans laquelle vous vous trouvez. Je n'ai fait que devancer la loi de quelques semaines, puisque dans peu de temps le regrettable isolement dans lequel vous vous trouvez va nécessairement vous laisser maîtresse de votre destinée. Me sera-t-il permis d'ajouter pour ma justification que je reviens d'un long voyage,

que j'ai longtemps vécu en solitaire, errant dans les vastes déserts de ce monde, frayant avec des peuples divers, assistant aux spectacles de mœurs contradictoires et disparates, me trouvant par conséquent forcé, dans ce conflit sans cesse renaissant, de me faire une judiciaire personnelle, d'obéir aux seules déterminations de ma raison. J'ai donc contracté involontairement une sorte d'indépendance dont j'ai peine à me départir dans les circonstances qui touchent le plus près à mon existence, aux conditions de mon bien ou mal être, à tout ce qui peut exercer une décisive influence sur ma destinée. Ces longs détails vous fatiguent peut-être; je me trouverais cependant bien mortifié si vous refusiez de les entendre.

— Je puis vous dire avec sincérité, monsieur Laurence, que rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent. Je regrette seulement que vous ayez cru devoir vous expliquer sur une simple question d'étiquette dont vous, esprit supérieur, devez être beaucoup meilleur juge que moi.

— Votre indulgente bonté sait revêtir toutes les formes. Quelques mots encore sur moi-même, et j'aurai fini. Je ne songeais point à me marier en revenant en France. Cette vie, à la fois errante et solitaire, me suffisait. Les jouissances intellectuelles, l'activité dans la science, l'observation des faits physiques et moraux dans la nature et dans l'humanité, un peu d'art et de poésie ajoutés à ces grandes choses remplissaient largement ma vie. En rentrant au milieu d'un peuple civilisé, je compris bien vite le mauvais côté du rôle que je m'étais tracé. Les excentriques et les anormaux sont des ennemis sans le sa-

voir de la société. Ils ne protestent pas aussi énergiquement que les criminels contre l'harmonie des mœurs, ceux-ci violent la loi, les premiers ne violent que la règle; — mais n'est-ce pas déjà trop? Je compris tout ce qu'il y avait d'incomplet dans ma propre personne; ce ne fut pas sans effroi que je songeai aux désordres moraux que peut engendrer une lacune dans la série des sensations et des sentiments. Quelles déviations les idées ne peuvent-elles en subir à la longue? Ce fut donc par la seule détermination de ma raison que je pris la résolution de me marier. Je n'avais jeté les yeux sur personne, la passion ne pesa donc nullement dans la balance de ma conscience. Je résolus d'apporter dans mon choix l'attention la plus soutenue. Je vous vis, pardonnez-moi cette expression, je vous étudiai, toutes mes espérances furent dépassées. Mon cœur se trouva d'accord avec ma raison. Vous étiez, disait-on, sans fortune, je ne tiens point à l'argent, et cette circonstance pouvait peut-être lever quelques obstacles. Bref, je m'interrogeai et je formai le projet de vous consulter personnellement afin que votre conscience fût aussi libre que la mienne et qu'aucune influence étrangère ne pesât sur votre détermination. C'est donc avec la sérénité qui suit les fortes délibérations que je viens vous demander, mademoiselle, si vous voulez accepter pour époux monsieur Laurence, le précepteur. C'est bien à vous, mademoiselle Blanche d'Orbe, que je parle. Je vous prie de me répondre avec sincérité, sans vous inquiéter d'alleurs des obstacles qui pourraient venir d'une autre volonté que la vôtre, et faisant mon affaire du reste.

Veuillez donc répondre à une question qui importe maintenant si fort au repos de mes nuits et de mes jours.

Il se tut. En levant les yeux vers Blanche, il vit qu'elle tenait les paupières baissées ; une larme roulait lentement sur sa joue; elle avait tout écouté avec un recueillement qui ne fut troublé ni par un geste, ni par un mot, cette déclaration d'honnête homme dont l'âme virile, l'esprit élevé, prêtaient une espèce de solennité à un acte presque vulgaire. Il lui en coûtait sans doute beaucoup de répondre, car elle dépassa les limites permises du silence, après une interrogation ; pénétrée de ce que cette situation devait avoir d'intolérable pour M. Laurence, elle se fit enfin violence.

— Je regrette.... dit-elle.

— Vous refusez, alors? interrompit-il au premier mot.

— Oui, monsieur Laurence, je refuse.

Il poussa un soupir étouffé et garda le silence.

Blanche reprit d'une voix émue, mais précise et accentuée :

— Vous m'avez demandé d'être sincère, c'est la moindre chose que je vous doive. Vous me croirez donc, monsieur, quand je vous dirai que je me tiens pour la fille la plus honorée de la terre d'avoir été jugée digne par vous de devenir votre femme. Je ne saurais vous exprimer à quel point je suis touchée; j'en dis plus que je ne devrais sans doute, mais comme vous le disiez, notre situation est exceptionnelle; si je m'écarte de la réserve et de

la modestie qu'une jeune personne de mon sexe doit garder, c'est que j'aime mieux paraître légère qu'ingrate.

Elle fit une pause. La noble figure de M. Laurence exprimait une sorte de douloureuse satisfaction qui acheva de navrer le cœur de Blanche.

— Oh! combien je suis désolée, dit-elle, de causer la moindre mortification à l'homme du monde que j'honore le plus; si j'avais été moins franche, monsieur Laurence, il m'eût été facile de me réfugier dans les banalités. C'eût été de ma part une bassesse que je me reprocherais éternellement. Je veux au contraire que vous sachiez, que si votre demande a été conçue et exprimée après mûre délibération, ma prompte réponse a été précédée de réflexions non moins longues.

M. de Ponthis fit un geste de surprise.

— Je conçois votre étonnement, reprit-elle; il cessera quand vous saurez que depuis longtemps j'avais prévu le cas où cette circonstance pouvait se présenter; vous dire à quelle occasion cela est inutile, je rougirais de répéter les railleries de mes cousines, qui sont quelquefois légères dans leurs propos. Je me posai la question à moi-même, et croyez bien qu'il me fallut les motifs les plus forts pour me décider à la résoudre négativement; cependant les jours s'écoulaient, j'espérais que ce jeu de mon imagination ne se réaliserait pas: jugez de ma douleur et de mon émotion quand je vous entendis aborder ce sujet délicat; si je n'avais écouté que mon cœur.... mais non, monsieur Laurence, je ne serai jamais votre femme! Je ne serai d'ailleurs celle de personne, je sens bien que je

ne me marierai point; je n'ai été et ne serai en ce monde qu'un être isolé, souffrant; tout m'est sujet de déchirement; en créant mon cœur, il semble que la Providence se soit complue à le douer de toutes les facultés aimantes qui deviennent une source de chagrins; je ne suis pas faite pour le bonheur; j'aurais été trop heureuse de participer à ces joies de la famille qui doublent notre être; ma sensibilité n'aurait peut-être pas pu supporter un pareil épanouissement. Dieu ne l'a pas voulu; mais si je ne puis lier mon sort au vôtre par les nœuds les plus forts que la société et la nature puissent former, croyez bien, monsieur Laurence, que vous serez toujours mon ami, le plus cher de mes amis; c'est un titre que vous avez acquis par tant de causes réunies, — par le salut de ma vie même, que je suis tentée, dans le mysticisme de mon cœur, de lui attribuer la puissance d'une consécration solennelle; il me semble que rien ne saurait rompre cette union des deux âmes, dégagées des liens terrestres, et dont les sentiments planent dans une sphère supérieure.

— Être adorable et cruel! murmura M. de Ponthis, à quoi bon me parler ainsi? Vous ne m'en paraissez que plus inexplicable et vous redoublez mes regrets!

— Ils passeront, monsieur Laurence. Qu'est-ce qu'un pareil sentiment dans une âme comme la vôtre? En est-elle réduite à se concentrer sur une tête fragile, quand les mondes et l'humanité l'appellent? Il n'est pas éloigné le temps où vous ne conserverez de moi qu'un souvenir affectueux. Vous vous applaudirez peut-être alors de n'avoir pas engagé votre sort et lié votre existence à celle

d'une jeune fille sans fortune, sans appui dans le monde.

— Pouvez-vous le penser?

— Il en sera ainsi, interrompit-elle, et cela me paraît juste et raisonnable. Excusez la liberté de votre élève, monsieur Laurence. J'en ai peut-être plus dit qu'il ne fallait; et ce n'est point à moi de juger de vos sentiments et de vos idées... Hélas! le trouble où vous me voyez vous fait assez comprendre ma peine et mon embarras. Rompons cet entretien.

— A Dieu ne plaise que je veuille le prolonger plus qu'il ne vous convient, Mademoiselle. Un mot encore, pourtant. Vous avez sans doute adouci votre refus par toutes les grâces que vous mêlez à chacune de vos actions. Je vous remercie de ce soin; si la blessure n'en est pas moins profonde, le coup qui me l'a faite a été moins violent. Vous m'avez en outre traité avec franchise et n'avez point cherché de vaines excuses pour colorer votre refus. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer en même temps que vous ne le motivez point. M'est-il permis de connaître la cause d'une pareille disgrâce?

La façon nette et précise dont cette question était posée, le regard qui l'accompagna, ne souffraient point de réponse évasive. Mlle d'Orbe pouvait d'un mot, il est vrai, expliquer son refus, mais il lui en coûtait de rappeler à M. Laurence sa prétendue pauvreté, de lui dire qu'elle craignait en l'épousant de n'être bientôt pour lui qu'une nouvelle charge, un obstacle dans sa vie, une cause de soucis permanents. L'amour n'est guère docile

au langage de la raison. Ces motifs si délicats, inspirés par une sérieuse affection pour celui qu'ils écartaient, et non par une lâche crainte de la misère, pouvaient être mal interprétés ou blesser cet orgueil de la pauvreté qu'un rien irrite. Elle préféra s'envelopper de mystère.

— Votre demande est légitime, monsieur Laurence, répondit-elle, et pourtant je suis obligée de n'y point répondre.

Un sourire amer attrista un moment le calme et noble visage de M. de Ponthis. Blanche lui saisit la main, et la voix mouillée de larmes :

— Pardon! pardon! s'écria-t-elle. Mon Dieu! je suis bien malheureuse!

Il n'en fallait pas tant pour rendre à M. de Ponthis sa douceur et sa dignité habituelles.

— Vous auriez pu, articula-t-il, me dire simplement et franchement que vous éprouviez pour moi de la répugnance.

— Je ne pouvais pas : c'eût été un mensonge.

— Je renonce alors à vous comprendre.

— Quand vous me devineriez, en quoi seriez-vous plus satisfait? qu'est-ce que cela changerait à notre situation? je n'ai point oublié vos leçons de philosophie. Notre libre arbitre n'est pas aussi absolu qu'il le paraît. Il est partiellement soumis à l'influence de la condition. Sachons supporter chrétiennement notre destinée. Subissons les coups du sort, résignons-nous à ces épreuves que Dieu nous envoie pour exercer notre vertu, et domptons du moins l'infortune par cette fermeté d'âme et cette élévation

de la pensée que rien n'enchaîne, nous prouverons ainsi que nous sommes libres.

— Je vous admire et n'ai plus rien à vous répondre.

Là se termina cet entretien qui ruinait les projets et les espérances de M. de Ponthis, et qui devait avoir de si funestes conséquences sur la commune destinée de deux êtres admirablement faits pour se comprendre. Il n'y avait entre eux qu'un innocent mensonge, le déguisement de M. de Ponthis, mais en s'abandonnant à ce mensonge, fait dans un but excellent, au lieu d'arriver à la vérité, l'imprudent se plongeait dans un labyrinthe d'erreurs, et creusait un abîme entre lui et Blanche.

Tous deux avaient franchi l'enceinte du parc et quitté la garenne de Sainte-Aldegonde; ils ne revinrent point sur cette conversation pénible qui semblait jeter une glace sur leurs rapports futurs. A quoi eût-il servi de parler davantage ?

Chemin faisant ils rencontrèrent des gens de la Norville qui donnèrent de grandes marques de joie en voyant Mlle d'Orbe debout et en bonne santé.

— Dieu soit béni ! s'écriaient-ils, elle vit, elle nous est rendue !

Tout le long du chemin ce fut une véritable fête ; les gens remplissaient l'air de leurs cris et couraient au château apprendre cette bonne nouvelle.

Quand ils arrivèrent à la Norville, la cour était pleine de monde. Depuis que l'on croyait l'aimable créature à jamais perdue, chacun se rappelait ses grâces et ses vertus ; c'était à qui citerait quelque belle action

de Mlle Blanche, et le nombre en était grand.

Mille acclamations saluèrent son arrivée; émue jusqu'aux larmes, elle fut obligée de s'arrêter; M. de Ponthis ne l'était guère moins. Les gens s'avancèrent à la rencontre de la jeune fille; Médéric, le chef des piqueurs, marchait à la tête. Le vieillard se sentit transporté de joie en revoyant vivante et debout la belle élève à qui il avait enseigné les premiers éléments d'équitation, et à laquelle il portait une admiration idolâtre, mal dissimulée sous les rigueurs de l'étiquette. La voix expira sur ses lèvres, il s'agenouilla et baisa la robe de la jeune fille.

— Relevez-vous, bon Médéric, murmura-t-elle, votre écolière ne souffrira pas que vous restiez ainsi.

En même temps elle tendait sa main, que le vieillard mouilla de ses larmes.

Les autres poussaient des vivats, des cris de joie, des remerciements à Dieu; il y en avait un à qui le plaisir causait des éclats de rire convulsifs, c'était Fanfare. Dévoré de remords, il ne pouvait en croire ses yeux; en revoyant Blanche, l'ivrogne pâlit; puis le rire le prit, puis il devint pâle. Il s'arrachait les cheveux et se frappait la poitrine en murmurant :

— Misérable! ce cheval... je l'ai sellé, bridé!

La plupart, voyant la tête de Blanche enveloppée, s'écriaient :

— Et la blessure?... la blessure?

— Ce n'est rien, presque rien, répondait-elle, je suis debout maintenant, grâce à mon sauveur.

— Vive monsieur Laurence! s'écriait-on.

On l'accompagna ainsi jusqu'au péristyle.

Deux personnes ne prenaient point part à cette scène; on aurait pu apercevoir derrière une fenêtre du rez-de-chaussée deux visages jaunes et sinistres, M. et Mme de Beauvilliers. Cette nuit terrible les avait vieillis de dix années.

— Vous le voyez, disait M. de Beauvilliers, la mort ne veut pas de cette enfant, Dieu veille sur elle...

— Dieu... interrompit Mme de Beauvilliers, d'un air égaré, que me parlez-vous de Dieu!...

— Je ne me sentirais pas le courage de recommencer... quand j'ai vu revenir ce cheval avec sa selle vide, j'ai failli mourir de terreur.

— Moi, la joie me saisit à la gorge.. mais cette joie me fit, je crois, plus de mal que ne vous en fit votre effroi. Mes cheveux se dressaient sur ma tête. Que la mort serait douce!

— Il faut maintenant nous consoler de notre destinée.

— Accepter l'opprobre de ce long mensonge, la ruine pour nous... pour nos filles. Pourquoi suis-je née? pourquoi ai-je moi-même donné le jour à deux enfants!

Et, ne pouvant soutenir plus longtemps la vue de leur victime, ils quittent la fenêtre, ils cherchent l'ombre, ils se traînent jusqu'au lit, où ils ne trouvent pas le repos.

Quant à Saint-Ange, en voyant revenir Mlle d'Orbe accompagnée de M. de Ponthis, il a frémi de rage.

— Aurions-nous été joués? s'écria-t-il, une fille qu'on croyait morte rentre au bras d'un cavalier... Il paraît qu'il n'y a point qu'Eurydice et le comte de Gramont qui re-

viennent du Cocyte. Par l'enfer, je suis joué comme un écolier par cette jouvencelle, plus naïve qu'une pâquerette fraîchement éclose. « O comte Roland! ô roi de Circassie! dites-moi, que vous sert cette valeur si renommée? Une chute de cheval... en vérité, ceci est bien imaginé! Je crois que je perds mon latin, et qu'il est temps de lâcher sur cette piste rompue, Lignerolles, ma fouine au fin museau. Quant à vous, prince déguisé, sur ma parole, vous ne ferez pas mal de vous éloigner, ou ceci pourrait bien, comme tant de joyeux repas, finir par du tragique... Mon épée a soif!

Ce disant, il écarte la foule, s'approche de Blanche, la salue avec cette grâce doublée d'impertinence qu'il possède par-dessus toute chose : il relève ensuite sa tête altière, regarde en face M. de Ponthis, et lui dit à haute voix, avec ce sang-froid qu'il sait si bien prendre :

— Monsieur, la comédie est bien menée... seulement, je trouve qu'elle commence à devenir un peu longue.

Et il passe; M. de Ponthis est resté atterré de ce coup porté à brûle-pourpoint, Blanche s'est esquivée sans avoir compris.

Rentrée dans sa chambre, elle prend une plume, raconte ces événements nouveaux, et répand dans le cœur de Mlle de Rochetaille les douleurs qu'elle a été forcée de contenir, car la vertu coûte cher, sans cela elle ne serait point la vertu. — La part des larmes faite, elle reprend ce calme qui accompagne une bonne conscience. « Vous serez contente de moi, ma chère amie, écrit-elle, en refusant la main d'un galant homme, pour lequel

je me sentais, je vous l'avoue, de l'inclination, j'ai obéi a la voix de la délicatesse et de la raison, je n'ai pas voulu apporter la misère au foyer d'un homme forcé de vivre de son travail ; si j'avais été riche, rien n'aurait pu m'empêcher de l'épouser. Laissons-nous diriger par la main de Dieu. »

Tous deux l'étaient, riches, mais le bonheur humain est assujetti à d'autres conditions que celle de l'opulence. Ces grandes intrigues du destin ont donc, en fin de compte, leur moralité profonde.

Malgré le refus de Mlle d'Orbe et l'apostrophe comminatoire de Saint-Ange, M. de Ponthis ne quittait point la Norville; il avait beau se répéter que toute espérance était détruite, que son secret appartenait à un homme capable d'en abuser; qu'il était bien temps de mettre fin à cette romanesque aventure; ces excellentes raisons, et cent autres non moins bonnes, ne pouvaient le déterminer à s'éloigner de cette maison. Sans projets, exposé à tout instant au danger d'être découvert, il retardait d'heure en heure son départ, se tenait enfermé, évitait les rencontres, mais ne se résolvait à rien.

Sauf le séjour de quelques hôtes, parmi lesquels il faut compter Mme de Lignerolles, les choses allaient leur train ordinaire à la Norville. Dès le lendemain des événements précédents, la belle dame se mit à chercher la compagnie de Blanche; tandis que Saint-Ange et les deux sœurs poussaient leurs promenades jusqu'au Val-Fleuri, Mme de Lignerolles parcourait avec la jeune fille, qu'elle nommait déjà son amie, les sombres avenues du parc.

Cette prompte affection étonna bien un peu la jeune fille, mais son cœur était si facilement ouvert aux sentiments affectueux, on lui témoignait si rarement de l'amitié dans cette implacable famille des Beauvilliers, qu'elle s'abandonna naïvement aux caresses perfides de cette femme. Trois jours ne s'étaient pas encore écoulés que Mme de Lignerolles avait déjà sondé, d'un coup d'œil plus froid que le scalpel d'un chirurgien, ce cœur virginal qu'elle voulait empoisonner ; elle le vit pur et transparent comme une source inaccessible, et son envie de la troubler n'en fut que plus ardente. Pour accomplir son œuvre de ténèbres, elle appela à son aide toutes les perfidies de l'enfer ; elle se fit d'abord souple et douce afin de mieux inspirer la confiance, se ménageant de verser le poison corrupteur lorsque ce jeune cœur serait ouvert de lui-même au souffle des insinuations capricieuses.

A l'heure où la chaleur du jour fait rechercher l'ombre, Mme de Lignerolles pria Blanche de l'accompagner à la promenade, et toutes deux s'acheminèrent lentement à travers les avenues dans les sentiers sinueux des bosquets. Sous ses dehors décents, la belle veuve dissimulait mal sa démarche voluptueuse, et ses habitudes sensuelles se trahissaient jusque dans les plis d'une toilette sévère. Mais le regard confiant de Blanche n'avait pas encore appris à distinguer le vice sous l'enveloppe de la vertu.

Elles s'avancent, et déjà elles ont quitté les chemins battus pour s'enfoncer dans les taillis.

— Où allons-nous donc? demanda Blanche.

— Nous asseoir, mon enfant, là-bas, au pied de cet arbre, au bord de cette pelouse.

En parlant ainsi, Mme de Lignerolles a pris Blanche par la main et l'entraîne doucement sur le vert tapis de gazon.

— Ne trouvez-vous pas que cette retraite est charmante, continue la belle veuve, et que son aspect mélancolique s'harmonise bien avec la tristesse de votre cœur ?

— La tristesse de mon cœur ! dit la jeune fille. Qui a pu vous dire, madame, que mon cœur fût triste; et pourquoi le serait-il ?

— Les causes ne manquent pas à votre âge, mon enfant ; oh ! ne croyez pas que je vous en fasse un crime ; nous sommes femmes, après tout, et si nous avons des heures de vagues rêveries, c'est que, malgré nous, sans que nous nous en doutions peut-être, notre cœur n'est pas resté insensible.

— Je ne vous comprends pas, madame, dit Blanche en regardant madame de Lignerolles d'un air étonné.

— Allons, craignez-vous mon indiscrétion ?

— Nullement, madame, je n'ai rien à cacher, ni à craindre ; grâce au ciel, ma conscience ne me reproche aucune faute.

— Une faute ! mon enfant, qui vous parle de cela ? Est-ce donc une faute que d'obéir aux vœux mystérieux de la nature ? est-on coupable pour subir les douces lois de l'amour ? à ce prix toutes les femmes le seraient, car toutes ont sacrifié à ce petit dieu-là.

— Madame, ce langage...

— Est celui de la raison, mon enfant, qui veut que tôt ou tard toute femme rencontre sur son chemin une âme sœur de la sienne. Que vous ayez distingué quelqu'un, quoi d'étonnant à cela? Certes, monsieur Saint-Ange est un beau cavalier, un homme comme il faut, s'il en fût jamais, et je comprends à merveille que l'on s'éprenne de lui. Oh! ne rougissez pas, mon enfant, vous n'êtes pas la première; mais, plus heureuse que les autres, vous avez du moins l'avantage d'être aimée.

A ces mots, un vif incarnat s'était répandu sur les joues de Blanche, et un secret instinct l'avertissait que le serpent parlait par la bouche de madame de Lignerolles. Par un mouvement spontané, elle retira sa main que la belle veuve tenait dans les siennes.

— Madame, qui a pu vous dire? fit la jeune fille d'une voix troublée.

— Vous voyez que je sais tout et que vous aviez tort de me cacher.

— Vous m'avez consultée sur mes propres sentiments et non sur ceux d'autrui. Et puisque vous savez ce qui s'est passé entre monsieur Saint-Ange et moi, vous ne devez pas non plus ignorer, madame, que son inqualifiable tentative n'a pas rencontré l'accueil dont vous paraissez me croire coupable.

— Quelle fière jeune fille vous faites!

— Ce n'est pas fierté, madame, c'est indignation pour un odieux procédé, pour un acte indigne d'un homme d'honneur.

— Vous allez trop loin, mon enfant; monsieur Saint-

Ange est un homme d'honneur, mais il vous aime, et si la passion a pu l'entraîner à quelque action que les lois du monde réprouvent, interrogez votre cœur, demandez-lui si l'on est coupable pour vous aimer jusqu'à la folie, et s'il faut, à tout prendre, repousser un amour si grand, châtier par d'injustes rigueurs le malheur que l'on a causé. Oh ! je sais bien que vous vous méprenez sur le caractère de Saint-Ange. On vous a dit qu'il était volage, trompeur, mauvais sujet même. C'est vrai peut-être, il l'a été, mais est-il possible que tant de douceur et tant de charmes n'aient pas produit sur lui une profonde impression. Oh ! croyez-moi, je m'y connais, c'est une belle et bonne passion que la sienne, une passion que votre mépris même ne parviendrait pas à éteindre. Il n'y a rien de tel que ces hommes à la mode quand ils se mêlent d'être amoureux sérieusement ; ils en ont pour la vie entière. Et quelle gloire ne sera-ce pas pour vous d'avoir enfin attaché à votre char cette orgueilleuse et illustre conquête ! C'est à faire mourir toutes les femmes de dépit.

— S'il existe des femmes assez insensées pour croire aux discours de cet homme, et assez malheureuses pour l'aimer, je les plains, mais je ne les imiterai jamais.

— Enfant que vous êtes, voilà bien le refrain habituel ! jamais, c'est la préface ordinaire de toujours. Combien d'autres qui ont commencé par dire aussi jamais et qui ont changé le refrain de la chanson dès le deuxième couplet ! Apprenez à mieux connaître le monde ; ses lois ne sont dures que pour ceux qui les prennent au pied de la lettre et non pour ceux qui savent en comprendre le sens.

Il ne faut pas éloigner les hommes, il faut les dompter. Monsieur Saint-Ange en vaut la peine, et cette gloire me paraît vous être réservée. Un regard de vos beaux yeux, un sourire de vos lèvres, et vous verrez où vous le conduirez. Cette grande réputation d'inconstance tombera devant vous comme un château de cartes. Essayez, il en coûte si peu. Ah! si j'étais à votre place, je le mènerais bien ce beau démon de l'amour. En tout point il faut savoir, cela est vrai, respecter les convenances, concilier les intérêts de la coquetterie avec les devoirs de la vertu. Certes, je ne vous dis pas de vous jeter à la tête de monsieur Saint-Ange comme une jeune pensionnaire. Ces façons ne sont pas dignes de nous. Descendons le fleuve gaiement; mais gardons-nous des écueils, et, tout en cueillant des fleurs à la rive, conservons, s'il se peut, un maintien décent.

La honte et l'indignation se peignaient sur le front de Blanche et la rendaient muette. On osait lui tenir un pareil langage, à elle! Sa poitrine se gonflait et s'abaissait. Elle tenait ses yeux baissés en attendant qu'un moment de silence lui permît au moins de placer une interjection.

— Oh! madame, s'écria-t-elle, est-ce un rêve? que dites-vous là?

— Si c'est un rêve, avouez, mon aimable amie, qu'il est doux à faire. L'esprit des femmes se plaît aux rêves d'amour. Vous ne me répondez pas. Vous me regardez avec étonnement. Est-ce donc l'amour qui vous fait peur? Il faut que je vous lise un jour une lettre qui commence ainsi: « Mourons, ma douce amie. » Et vous n'en échapperez pas; jetez loin de vous ce bagage inutile de scrupules,

écoutez de vos deux oreilles la grande voix de la nature qui vous chante sa grande mélodie et qui vous dit d'aimer. Aimez, mon enfant. Aimez, pendant que la fleur du printemps brille encore sur votre front; plus tard il ne sera plus temps. Votre imagination se crée de vains fantômes. Marchez droit au spectre, il s'évanouira. — Écoutez-moi encore...

— Assez, madame, s'écria Blanche en se levant. Il y a trop longtemps que je vous écoute. Pardonnez-moi, mais un pareil langage a droit de me surprendre. Votre amitié m'a trompée... Vos paroles ne sauraient m'abuser...

— Ma chère Blanche, vous ne m'avez pas comprise, interrompit à son tour madame de Lignerolles.

— Puisse votre cœur en effet n'être pas complice de votre bouche; mais moi, madame, je ne saurais vous entendre davantage. Permettez donc que je me retire.

Le ton dont elle prononça ces simples paroles, la dignité de son maintien imposèrent à la femme sceptique. Madame de Lignerolles resta muette et presque confondue pendant que Blanche s'éloignait drapée dans la majesté de sa vertu.

Lorsque la jeune fille eut disparu, Saint-Ange sortit brusquement d'un buisson voisin. Il avait tout entendu, et un ironique sourire dissimulait mal sa rage intérieure.

— Eh bien! dit madame de Lignerolles, qu'en pensez-vous, mon maître?

— Je pense, dit Saint-Ange, que vos galantes métaphores se sont aisément émoussées contre l'acier de cette

vertu revêche, et qu'il faut d'autres philtres que les vôtres pour enivrer cette tête blonde.

— En effet, dit madame de Lignerolles en se mordant les lèvres, mes philtres sont restés impuissants... comme vos enchantements. Croyez-moi, Saint-Ange, ni vous ni moi ne pouvons rien sur cette fille armée du triple airain de la vertu. Cherchons d'autres moyens.

En parlant ainsi, la belle veuve se leva et, s'appuyant sur le bras de Saint-Ange, elle l'entraîna d'un pas lent et onduleux à travers les bosquets du parc.

— Ni l'esprit ni la chair n'y feront rien, reprit-elle, la bataille est perdue; c'est peut-être la faute des lieutenants. Mais à quoi songez-vous ?

— A toute espèce de projets vengeurs.

— La vengeance, en effet, c'est tout ce qui nous reste, vengeons-nous donc, mais en triomphant. Le madrigal ne prend pas ici, la mélancolie et les vers élégiaques ne réussiraient pas mieux. Vous auriez le pistolet dans la bouche qu'on vous laisserait faire. Ce n'est pas contre vous qu'il faut tourner l'arme meurtrière.

— Et contre qui donc ?

— Eh ! vous me comprenez bien : ce n'est pas un acte désespéré que je conseille. Il vous reste deux partis à prendre. Renoncer à la lutte et vous retirer battu et content. Alors, chapeau bas, à genoux, orgueilleux, votre gloire n'était que fumée, elle s'est évanouie au souffle pur d'une frêle jeune fille. Ce parti vous convient-il ?

— Et l'autre? murmura Saint-Ange d'une voix irritée.

— L'autre... vous n'oserez pas le prendre.

— Parbleu ne me défiez pas.

— Quoi ! vous voudriez l'épouser ? A merveille, nous signerons tous au contrat. Je vous vois d'ici incliné vers le poêle et glissant au doigt de l'épouse l'anneau double et symbolique. Encore n'est-il pas sûr que la petite consente à vous accompagner jusque-là.

— Trève de plaisanteries, et parlons raison, s'il est possible.

— Vous l'avez dit, parlons raison. Il reste un dernier moyen.

Madame de Lignerolles se haussa sur la pointe des pieds jusqu'à l'oreille de Saint-Ange, et murmura à voix basse ces mots exécrables :

— Sans être vainqueur ne saurait-on le paraître ? nous verrons ensuite...

Saint-Ange serra le bras de madame de Lignerolles, pour lui faire entendre qu'il avait compris, et devint rêveur. Tous deux s'en allèrent à travers ces belles avenues et ces fraîches pelouses, méditant leur forfait.

Ils n'attendirent que la nuit pour le mettre à exécution. On venait de se retirer. C'était l'heure où ceux qui n'ont point vendu leur sommeil à l'enfer, ruminent quelque agréable pensée pour s'endormir. Blanche ne se doutait nullement de l'orage qui s'amoncelait sur sa tête. Enfermée dans sa chambre bien verrouillée, elle dormait d'un paisible sommeil. Mais qu'importent à la calomnie les serrures et les verrous ? Sainte-Ange veille. Zoé de Lignerolles, comme une chouette qui épie un petit oiseau, est aux aguets derrière la porte entr'ouverte. Héliot,

le limier de ce cruel chasseur, flaire déjà sa proie.

Tout à coup, dans la galerie de l'aile gauche, ordinairement déserte, mais peuplée en ce moment de nombreux hôtes, un grand bruit retentit. Quelqu'un a trébuché devant la porte de mademoiselle d'Orbe, une clé échappée au promeneur nocturne a résonné sur les dalles. Est-ce quelque laquais ivre et attardé? le doute ne tarde pas à s'éclaircir. Les portes s'ouvrent. Sur le seuil paraissent des hommes en robe de chambre, le bougeoir à la main. Les valets accourent.

— Ah! mon Dieu! s'écrie une voix, mon maître!

C'est Héliot, qui commet avec intention cette lourde maladresse. Saint-Ange fuit comme un galant surpris. Que venait faire à cette heure, de ce côté, monsieur le comte d'Entrague, dont l'appartement est à l'aile droite? voilà ce qu'on se demande. Une belle dame en papillottes, mais non encore déshabillée, va tout expliquer. Zoé de Lignerolles ramasse la clé tombée des mains de Saint-Ange, l'examine curieusement, d'un air à la fois malicieux et naïf; elle l'essaie à la serrure de mademoiselle Blanche. La clé va. Elle la retire et s'enfuit scandalisée. Les portes se referment et interrompent les chuchotements.

Blanche, éveillée en sursaut, a entendu cette scène, à laquelle il lui a été impossible de rien comprendre. Le bruit de la clé dans la serrure, si rapide et si léger qu'il fût, ne lui a point échappé. Elle a frémi, et, longtemps après que tout est rentré dans le silence, elle reste plongée dans un trouble qui l'empêche de dormir.

Il se lève enfin ce jour qui doit éclairer de nouveaux crimes et couvrir de honte la plus pure des jeunes filles. La journée a commencé par une scène terrible, une scène de famille.

Monsieur et madame de Beauvilliers ont fait venir leurs filles, Henriette et Charlotte. Une redoutable explication doit avoir lieu. La mère, plus pâle qu'une morte, est étendue dans un fauteuil. Elle a usé tant d'énergie aux mauvaises passions, aux méditations ténébreuses, qu'il ne lui en reste plus pour maintenir l'autorité maternelle. Derrière son fauteuil, le mari appuyé, se soutient à peine, lui aussi.

On introduit mesdemoiselles de Beauvilliers. Elles entrent dans un fier négligé du matin, avec une dédaigneuse insolence, saluent légèrement leurs parents, et demandent pour quel motif on les a dérangées de si bonne heure.

— Mes filles ! s'écrie madame de Beauvilliers, avec une amère tristesse, est-ce ainsi que vous répondez à l'appel d'une mère trop faible ? Hélas ! Je vois bien qu'en perdant le respect de vos parents, vous avez aussi perdu l'amour filial. Ah ! si vous saviez ce que j'ai souffert pour vous !

— Est-ce pour nous adresser des reproches, madame, que vous nous avez fait venir ? dit l'altière Henriette.

— Nous serions au moins curieuses, ajoute impertinemment Charlotte, d'en connaître le motif.

— Rassurez-vous, réplique la mère en secouant la tête, rassurez-vous ; ce n'est point pour ranimer une tendresse éteinte, ni pour vous faire toucher du doigt votre ingratitude. J'ai bu toutes les coupes empoisonnées de la dou-

leur, et il me semble que je me sens déjà envahir par le froid de la vieillesse. Je vous ai fait venir pour accomplir envers vous un devoir bien pénible.

Tandis qu'elle parlait ainsi, d'une voix que l'émotion rendait solennelle, les deux sœurs jouaient, d'un air ennuyé, avec les cordelières de leur peignoir. Elles devaient bientôt être brusquement tirées de cette indolente insolence.

— J'aurais voulu, poursuivit en tremblant madame de Beauvilliers, j'aurais voulu retarder encore ce fatal éclaircissement, et prolonger une erreur dont vous seules avez goûté les douceurs, tandis que votre père et moi en épuisions les amertumes. Mais il est trop tard pour reculer. Dans six semaines, il faudra bien restituer le dépôt qui nous a été confié. Apprenez donc que cette fortune, au milieu de laquelle vous avez vécu, ne vous appartient point...

— Que signifie cela? s'écria Henriette; perdez-vous la raison, ma mère?

— Plût à Dieu! fit-elle en levant les mains au ciel.

— Mais à qui appartient-elle alors? ajouta Charlotte.

— A votre cousine, Blanche d'Orbe, qui l'ignore.

Une double exclamation de surprise accueillit cette nouvelle révélation.

— Il y a longtemps, reprit madame de Beauvilliers, que notre patrimoine a été englouti. Chargés de la gestion d'une immense fortune, nous nous sommes abandonnés au train qu'elle comportait, et nous avons gardé jusqu'ici un mystère que la majorité de votre cousine ne permet plus de prolonger. Dans six semaines, il faudra mes filles,

que nous quittions ces riches domaines, que nous abandonnions ce château, à moins que nous ne consentions à y mendier un asile.

Les deux sœurs restaient debout, les yeux baissés, pâles et muettes. Henriette, la première, retrouva la parole.

— Ce que vous dites est affreux, articula-t-elle. Et c'est maintenant que vous venez nous apprendre de pareilles choses... Pourquoi avoir attendu si tard? Pourquoi nous avoir fait élever dans les habitudes d'une opulence que nous devions perdre à l'âge où elle nous devenait indispensable? Est-ce ainsi que vous prétendiez vous attirer notre amour et nos respects? Allez! ne venez pas dire que vous avez agi pour nous; ne dites pas que l'affection a fermé votre bouche. Vous avez dissimulé pour vous-même, pour votre orgueil, pour votre vanité propres. Il vous sied bien de parler de dévouement...

— Et vous, monsieur, ajoutait Charlotte, en tendant la main à son père, deviez-vous, pour de misérables pensées d'amour-propre et je ne sais quelles espérances qui ne se sont pas réalisées, après tout...

Elle articula ces mots d'un ton si singulier, que le mari et la femme échangèrent un regard de consternation. Charlotte semblait leur reprocher de n'avoir pas commis un crime. Ils savaient trop que ce reproche était injuste.

— Deviez-vous, reprit-elle, pour de pareils motifs, entretenir une erreur qui fera le malheur de notre vie? Que n'avez-vous, au moins, assuré notre avenir par quelque alliance considérable?... c'est ainsi qu'eût agi un bon père....

— Assez, mes filles, assez! s'écriait la mère, en portant la main à ses oreilles pour ne plus rien entendre. N'ajoutez pas un mot, je vous en prie, je vous en supplie... c'est assez de moi. Mais votre père, votre père... Oh! n'attirez pas sur votre tête la colère de Dieu!

— Ces paroles vont mal dans votre bouche, articula Henriette.

Sous ce dernier coup, madame de Beauvilliers s'affaissa et perdit connaissance.

— Voyez, filles cruelles, voyez votre ouvrage, s'écria monsieur de Beauvilliers.

Ce cruel châtiment ne suffisait pas encore pour éteindre toute pensée criminelle dans l'âme de cette coupable mère.

Le crime s'attache en quelque sorte à la peau du coupable. Le fouet de la destinée n'avait pas assez profondément pénétré dans la chair et dans les os de ces faibles créatures pour les ramener dans les voies du repentir.

On achevait de ranimer madame de Beauvilliers, lorsque madame de Lignerolles demanda instamment à être introduite. Elle venait rougissante comme la rose éclose du matin, avec des paroles encapuchonnées de précautions pudiques, raconter,... non (il y a des choses si délicates à dire), mais révéler, le plus discrètement possible, un fait incroyable, inouï. Ce bel exorde finit par le récit fortement coloré du scandale de la veille. La remise de la clé servait de péroraison.

Il aurait fallu voir alors le changement qui s'opéra dans cette famille, noyée l'instant avant dans des flots de armes. Tous ces regards humides étincelèrent d'indigna-

tion. Les deux sœurs ont saisi quelques mots ; leur rage est au comble. Ces âmes vouées à tous les orages des passions mauvaises, n'ont pas plutôt trouvé un nouveau prétexte de persécution, qu'elles oublient leurs propres querelles pour se ruer sur la commune victime.

On commence par interroger Héliot. Le drôle répond mal aux questions qu'on lui adresse. Il joue un embarras qui achève de convaincre.

— C'est trop tarder, s'écrie la mère ; qu'on fasse venir cette fille perdue. Qu'elle descende à l'instant.

Presque aussitôt on amène Blanche. En la voyant, un tigre eût été désarmé. Elle entra d'un pas timide, avec ce visage à la fois sérieux et ingénu, dont le pareil ne se trouvera pas sur terre. Elle salua respectueusement M. de Beauvilliers, son tuteur, puis Mme de Beauvilliers. Elle fit une inclination moins profonde et plus douce à Henriette et à Charlotte, ainsi qu'à la perfide Lignerolles. Mais, à l'aspect des regards flamboyants qui la dévoraient, elle se troubla. Le sourire s'effaça de ses lèvres, ses joues pâlirent, sa bouche s'entr'ouvrit et ses yeux s'agrandirent. Elle fit même d'instinct un mouvement en arrière.

— Voilà donc, pensaient les deux sœurs, celle qui va bientôt nous écraser de son opulence.

— Approchez, lui dit madame de Beauvilliers d'un ton glacial, n'espérez pas nous échapper.

Et comme l'enfant tremblante ne savait que répondre et ne comprenait rien à une pareille apostrophe, la colère de cette mauvaise femme déborda soudain. Sans transi-

tion, sa voix éclata en notes hautes et discordantes, et un torrent d'invectives.

— Vous avez donc eu l'audace de paraître devant nous, fille sans pudeur! Voilà cette vertu dont on faisait tant de parade! C'est ainsi qu'elle nous récompense des soins que nous avons pris de son enfance...

Ici, la pauvre fille, dont l'expression de visage eût vraiment fait pitié à voir, parvint à articuler un mot.

— Madame... Ma chère parente ! s'écria-t-elle. O mon Dieu ! qu'ai-je fait ! Quelle est ma faute ?

— L'entendez-vous, le monstre d'hypocrisie ! ne s'imagine-t-elle pas qu'on va raconter tout haut de pareils scandales !

Ici, mesdemoiselles de Beauvilliers baissèrent modestement les yeux, et madame de Lignerolles se cacha le visage dans son mouchoir.

— Permettez, ma mère, que nous nous retirions, dit Charlotte.

— Non, restez, mesdemoiselles. Je veux qu'elle subisse en votre présence l'humiliation de son ignominie !

Cependant, l'enfant se tordait les mains, et répétait, la voix brisée par les sanglots :

— Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait ? au nom du ciel !

— Elle parle du ciel ! dit Henriette.

— Peut-on si bien feindre l'innocence ! ajouta Charlotte.

Madame de Beauvilliers saisit la malheureuse par le bras et la secoua avec tant de violence, qu'elle tomba sur les genoux. Ses beaux cheveux se dénouèrent et roulèrent jusqu'à terre.

— Oh ! madame, fit-elle en portant la main à son front, ne me battez pas !

Ce mot refroidit un peu la fureur de madame de Beauvilliers, elle lui lâcha le bras et dit :

— Qui parle de vous battre ?

Ce fut alors au tour du mari d'intervenir.

— Vous demandez ce que vous avez fait ! articula-t-il d'un ton sérieux et grave. Vous avez jeté le déshonneur sur cette maison ! N'est-ce pas un assez grand crime ?

— Vous avez, ajouta la femme, cherché à enlever à vos cousines l'époux que je destinais à l'une d'elles ; et, pour mieux arriver à vos fins, vous n'avez pas craint de vous perdre ! Faut-il vous en dire plus ? Vous avez reçu dans votre chambre monsieur d'Entragues !

A ce mot, le voile tombe des yeux de Blanche. Elle se relève. Les veines de son front se gonflent. On ne se figure pas ce que le désespoir, ce qu'une honnête indignation produisent dans ce corps frêle et délicat. Les ressorts de la vie sont prêts à se briser.

— Moi, moi, moi ! s'écrie-t-elle en mettant ses deux mains sur sa poitrine.

Puis elle lève les bras au ciel avec égarement.

— N'est-ce point un rêve ? Cela est-il possible ?

— Et cette clé ! cette clé, fille du mensonge ! s'écrie madame de Beauvilliers en la lui secouant près du visage.

A l'aspect de cette pièce de conviction, Blanche se souvient des entreprises nocturnes de Saint-Ange ; elle entrevoit encore un nouveau complot. La stupéfaction, la terreur lui ôte la parole.

— Allez, lui dit madame de Beauvilliers, en la poussant, sortez de ma présence !

— Oh ! madame, écoutez-moi... Daignez m'écouter...

— Sortez ! réplique-t-on d'une voix terrible.

Et voilà toutes ces femmes, comme des furies ameutées, qui poursuivent jusqu'à la porte cette angélique créature et l'accablent d'injures.

Blanche ne pleure pas. Elle marche sans trop savoir où elle va, mais se dirigeant vers sa chambre. Au bas de l'escalier, elle se trouve face à face avec monsieur de Ponthis, en habit de voyageur ; sa physionomie porte l'empreinte d'un chagrin récent et profond. Il salue Blanche avec une tristesse mêlée de compassion.

— J'ai tout appris, mademoiselle, murmure-t-il d'un ton extrêmement bas. Je vous plains. Oh ! je vous plains. Je pars pour Paris... Adieu pour toujours, mademoiselle, adieu !

A ces mots, il s'incline profondément.

— Quoi, vous aussi, monsieur Laurence !... Ah ! mon Dieu ! s'écrie l'infortunée.

Blanche monta d'un pas précipité, entra dans sa chambre et s'enferma. Il ne coula pas une larme de ses yeux. Sur sa table, elle trouva une lettre, l'ouvrit machinalement et lut ces mots :

« Qu'avez vous fait, malheureuse amie ? En écoutant la voix de la raison, en refusant la main du pauvre précepteur, monsieur Laurence, vous avez refusé monsieur le prince de Ponthis. Qui aurait pu soupçonner ce mystère ? il a été découvert par le perfide Saint-Ange, qui a ébruité

le secret dans sa correspondance. Je conçois maintenant vos justes éloges de monsieur Laurence et ses similitudes de caractère que je trouvais entre le précepteur et le prince. Il faut à tout prix réparer le mal, ou jamais je ne me consolerai des conseils que je vous ai donnés. L'homme le mieux fait pour comprendre, un des plus grands seigneurs et des hommes les plus honorables de France, le seul mari digne de ma Blanche, et cela ne se ferait pas ! Non, non, il le faut. Et d'abord, je vous préviens, belle précieuse, que si vous ne revenez pas sur ce refus, je suis déterminée à faire la Bradamante. J'envoie votre lettre à monsieur de Ponthis, ni plus, ni moins. Il verra ainsi qu'on ne le refusait que par pure délicatesse, et qu'il était bien aimé pour lui-même. DIANE. »

La lettre tomba de ses mains ; elle secoua la tête :

— Il est trop tard maintenant, dit-elle. Qui donc voudrait d'une fille déshonorée ? Vous-même, ma chère Diane, dans peu de temps, vous partagerez sans doute l'erreur commune, et vous ne prononcerez plus mon nom qu'avec horreur.

Cette pensée lui causa sans doute une souffrance au cœur, car elle fut obligée de poser la main sur son sein, elle s'assit ensuite sur une chaise, près de la petite table qui lui servait de bureau, et demeura longtemps immobile. Une partie de la journée s'écoula ainsi. On ne lui apporta point de nourriture : elle ne songea seulement pas à en demander ; il lui eût été impossible de prendre la moindre des choses.

On avait brisé en elle le ressort de la vie. Longtemps

par devoir elle avait cherché à se faire illusion. En s'apercevant que loin de l'aimer, on allait ajouter le mépris à la haine, elle ne put se dissimuler plus longtemps la vérité. Or, pour cette jeune fille, exceptionnellement douée des instincts les plus délicats, être aimée était, comme respirer, une condition indispensable pour vivre. Saint-Ange avait en quelque sorte achevé de faire le vide autour d'elle.

Vers quatre heures elle se leva.

— Il le faut, murmura-t-elle, il faut partir.

Elle se mit alors à préparer un petit paquet des objets les plus indispensables. Elle ouvrit les tiroirs qui contenaient son linge et l'armoire où elle serrait ses robes. Elle choisit parmi ses modestes vêtements ceux que leur forme et leur couleur rapprochaient le plus du costume des classes humbles ; car, malgré l'idée fixe qui l'obsédait et l'ébranlement général qu'elle venait de subir, le beau et pur flambeau de la raison brillait encore au fond de son âme.

— Qui sait, disait elle, ce que je vais devenir ! Peut-être serai-je obligée de subvenir aux besoins de mon existence. De belles robes ne conviendraient point à cette nouvelle condition.

Elle eut pourtant bien de la peine à se séparer de certains objets, non à cause de leur valeur, mais parce qu'on lui en avait fait présent, parce qu'ils lui rappelaient de doux souvenirs. Elle eut soin de garder le bénitier de mademoiselle de Rochetaille et le livre d'Heures dont lui avait fait présent le vieux curé de la Norville. N'étaient-ce

point, en effet, les seules pénates de cette pieuse enfant? Quant au bel encrier de bronze et d'argent que lui avaient donné ses cousines, elle n'osa pas l'emporter. Elle le trouva trop riche et craignit que ses cousines ne le regrettassent.

— Et puis, à quoi bon? murmura-t-elle, je n'écrirai plus à personne maintenant !

Elle garda pourtant la belle plume de nacre qui lui venait de son amie, et avec laquelle elle lui avait écrit tant et de si longues lettres. En souvenir de ses cousines, elle n'emporta que de menues bagatelles.

Lorsqu'elle eut terminé ce paquet, ce ne fut pas sans de nouveaux déchirements de cœur, — chaque objet lui racontait le passé — elle se mit en devoir d'écrire une lettre qui expliquait sa disparition.

Voici ce qu'elle traça d'une main tremblante, car ce tremblement ne l'avait pas quittée depuis que madame de Beauvilliers l'avait saisie par le bras et fait tomber à genoux.

» C'est de la Norville que je sortirai, mes très-chers parents. Je veux vous délivrer de la présence d'une infortunée, qui, sans le vouloir, a eu le malheur de vous déplaire. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'aimer lorsque j'étais petite, et des soins que vous avez pris pour me rendre digne de votre affection. Hélas! ce n'est pas ma faute, je vous supplie de le croire, si je n'ai pas su la conserver. Je suis bien malheureuse!

» Je vous demande pardon, mes chers parents, de m'être déterminée à un acte aussi grave sans vous consulter,

mais j'ai craint que votre condescendance ne vous entraînât à me retenir, lors même que ma présence vous est devenue insupportable. C'est dans six semaines, dit-on, que j'atteindrai l'âge de ma majorité, je n'aurai donc fait que devancer de six semaines les limites que la loi impose à la liberté de la jeunesse. Eu égard aux douloureuses circonstances où je suis placée, Dieu me pardonnera cette infraction aux lois sociales. Quant à ma conscience, elle ne me reproche rien, puisque j'agis pour le bien et plutôt en vue du bonheur d'autrui que du mien propre.

» Quand j'aurai quitté cette maison où j'ai vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans, lorsque vous ne me verrez plus, je vous en supplie tous, ne gardez pas un mauvais souvenir de ma personne. Au nom de ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, au nom de ma pauvre mère que je n'ai jamais connue, de mon père couché dans la tombe, au nom de Dieu lui-même, je vous le jure, je suis innocente ! quelles que soient les apparences qui ont pu vous tromper, la vérité, la sainte vérité que j'invoque, est que je ne suis point coupable du crime dont on m'accuse. Dieu voit au fond de mon âme ; je n'ai jamais cessé d'être digne de vous. S'il manifeste un jour sa volonté en ma faveur, si ses ténèbres s'éclaircissent, vous me rendrez au moins votre estime. J'éprouve dans ce désastre une sorte de consolation à penser que, si je venais à mourir, ma mémoire serait peut-être plus tard réhabilitée dans votre cœur. Voilà tout ce qu'il me reste.

» Adieu, mes très-chers parents, je suis au désespoir de vous quitter, mais vous m'avez dit : sortez ! d'une voix

qui me déchire le cœur et qui m'a fait croire que je ne serai jamais assez loin de vous.

» Quand vous lirez cette lettre, je serai hors de la Norville. Où? je l'ignore. Je ne sais pas où je vais. Je ne connais pas les chemins et je n'ai pas de but. N'ayant plus de parents et d'amis, il faut que j'aille toute seule. C'est maintenant à Dieu de faire le reste. Peut-être me réserve-t-il quelque bonne marque de sa bonté, car il veille sur les orphelins. Je cherche du moins à me saisir de ce rameau dans mon extrême détresse. Où trouverais-je sans cela la force de m'éloigner de vous? Adieu pour la dernière fois.

» Votre respectueuse pupille et parente,

» Blanche d'Orbe. »

Elle ferma cette lettre, écrivit la suscription et la cacheta avec autant de soin qu'elle l'eût fait en temps ordinaire.

Après avoir posé sa lettre sur la table, de façon à ce qu'on la remarquât en entrant, elle promena un regard autour de cette petite chambre où elle avait passé sinon tant de jours heureux, calmes du moins. Elle fixa longtemps ses yeux sur les fleurs de sa fenêtre et sur quelques autres objets qui affectaient ses plus intimes sentiments. Ce fut le moment le plus pénible. De grands soupirs s'échappèrent de son sein, mais la source des larmes, tarie depuis le matin, ne put reprendre son cours.

Afin d'échapper à cette énervante émotion, elle s'age-

nouilla et récita une prière à haute voix. Elle sortit ensuite, referma la porte et laissa la clé dans la serrure. Elle descendit rapidement l'escalier, sans rencontrer personne. Une petite porte latérale par laquelle elle sortit lui évita la peine de traverser la cour d'honneur et de franchir la grille. Il lui eût été sans cela impossible d'éviter les regards du concierge.

Au moment où elle posait le pied sur le seuil de cette porte, qui bientôt allait se refermer sur elle, un bruit de pas la fit tressaillir. Elle aperçut Héliot, le valet de chambre de Saint-Ange, qui se dirigeait en sifflant vers le parc. Comme il ne tournait point la tête, elle pensa qu'il ne l'avait pas remarquée.

Elle s'élança dehors. Hélas! entre le monde et elle, l'infortunée venait de mettre un abîme. Quiconque enfreint la loi, fût-ce par les motifs les plus saints, n'est jamais sûr de rentrer dans le giron social. En franchissant l'enceinte morale, tracée par la règle, on entre dans un pays d'abîmes et de ténèbres. Et c'est à tort qu'on accuse la loi de cruauté. Plus l'homme est fragile et incertain, plus la loi doit être absolue.

Mademoiselle d'Orbe se trouva seule avec son petit paquet sur cette route poudreuse qui côtoie la garenne Sainte-Aldegonde. Elle pressa le pas, retournant souvent la tête pour voir si on ne la suivait pas. Elle gagna ainsi le rond-point où Saint-Ange et ses compagnons s'étaient arrêtés au soleil couchant, le jour fatal où, pour la première fois, il avait accepté la somptueuse hospitalité de la Norville.

La pauvre enfant était en proie depuis le matin à une sorte d'égarement que son jeûne et les émotions de sa fuite ne pouvaient qu'augmenter. L'amour de la raison survivait en elle à la raison même. Une sorte d'obscurité régnait dans sa pensée. En arrivant au rond-point, elle cessa de marcher. Ce vague où flottait son intelligence lui devenait insupportable. Elle déposa son petit paquet sur un des bancs de pierre à l'ombre des peupliers, et s'assit afin de réfléchir.

Elle se posa d'abord nettement cette question : « Où vais-je ? » Mais n'y trouvant pas d'autres réponses que ce : « Je ne sais, » des philosophies dévoyées et des individus déclassés, elle s'abandonna insensiblement à l'impression même des choses extérieures.

Les hulottes ne chantaient point dans les hauts peupliers. Les marnets criards et les chauves-souris restaient tapis aux trous des murailles. Les grenouilles du lac des Morfondus se taisaient. Ce n'était point encore l'heure des harmonies du soir, mais le rossignol infatigable animait les bocages du parc et les halliers de la garenne. Perdues dans le bleu du firmament, les hirondelles planaient. Au loin on entendait les fanfares amollies des valets indolents et le cri mélancolique des paons de la Norville.

Le son des trompes et le cri des paons arracha un long soupir à la pauvre Blanche.

— Je ne les entendrai plus ! murmura-t-elle sans trop s'expliquer comment ce regret, puéril en apparence, se rattachait aux sentiments de famille les plus sérieux.

Elle prit son paquet, se leva et se remit en marche, sou-

levant une légère poussière que dorait le soleil, comme s'il eût voulu pour les pieds de cet ange former un nuage d'or. Elle s'en allait ainsi au hasard d'un chemin dont la pente se perdait dans les plaines immenses; sans autre but, sans d'autre pensée que d'aller le plus loin possible et aussi longtemps que ses forces la porteraient.

Hélas! fallait-il que la plus sage des jeunes filles, la personne le mieux faite pour observer la loi et la faire respecter par son exemple, fût réduite à rompre le ban des convenances, à se jeter dans les dangers d'une vie errante? Mais, quelle que fut sa faute en quittant le foyer domestique, peut-on dire qu'elle fût coupable, celle qui s'enfuit, tenant son livre d'Heures d'une main, son crucifix de l'autre?

VIII

Malgré sa faiblesse, mademoiselle d'Orbe poursuivait sa route à travers la plaine; insensiblement le chemin s'était rétréci et ne formait plus qu'un sentier resserré par les blés et les luzernes. Elle s'avançait ainsi à travers les champs comme une jeune moissonneuse qui a fini sa journée. La caille et la perdrix chantaient au creux des guerets. Les cigales faisaient grand tapage, et le vent chassait comme des vagues blondes, devant les pieds de l'enfant, la cime des épis mûrs.

Elle gagna bientôt la chaîne de collines qui plus loin fermaient les sites enchantés du Val-Fleuri et élevaient une

barrière naturelle à l'extrémité du domaine de la Norville. Cet effort acheva de l'épuiser. Arrivée au sommet de la colline qu'elle venait de gravir, elle fut obligée de s'asseoir.

— Si c'est ici que je dois mourir, loin de tous ceux que j'aimais, faites, ô mon Dieu! murmura-t-elle, que ma dernière heure soit prompte!

Tandis qu'elle s'abandonnait ainsi aux dernières pensées de la mort, ses regards parcouraient le nouveau pays que l'on découvrait de ce lieu élevé. C'était une large vallée couverte de beaux champs, de gais ombrages, et au fond de laquelle s'élevaient çà et là des toits rustiques surmontés d'une colonne d'une fumée bleuâtre. Une grande activité régnait dans cette riante contrée. Elle était couverte de moissonneurs, de pâtres et de troupeaux, dont la présence animait le paysage. Le soleil, qui commençait en s'inclinant à revêtir des nuances plus foncées, le colorait d'une teinte rougeâtre.

Soit que l'air vif de la colline l'eût ranimée, soit que cette attrayante vallée lui donnât l'envie d'y entrer, Blanche se leva machinalement et descendit à pas lents et inégaux la pente d'un joli sentier. A mesure qu'elle avançait dans le fond de la vallée, le jour baissait; mais en même temps l'activité semblait s'accroître, et les rencontres devenaient plus fréquentes dans le sentier élargi. Les gens et les bêtes se pressaient de rentrer au gîte. Les vaches mugissaient joyeusement en faisant sonner leurs clochettes; de grands chevaux, tout fumants, traînaient la herse renversée.

Ce doux tableau de la vie rustique arracha un soupir à Blanche. Comme sa marche trop lente pouvait gêner les passants, elle prit un sentier latéral qui serpentait parmi de larges pommiers. La lune commençait à se lever et mêlait ses lueurs bleuâtres aux teintes roses du crépuscule. C'était l'heure qu'au dire des poètes anciens, Diane choisit pour guider le chœur des nymphes. Blanche ne pouvait plus avancer. Sous les pommiers au clair de la lune, elle avait l'air d'un fantôme timide, d'une fiancée de village qui sort de sa tombe. La soif, la fatigue, la défaillance la forcèrent de s'arrêter. Elle ferma un moment les yeux pour se recueillir. Lorsqu'elle les rouvrit, elle aperçut un bouquet de peupliers qui entouraient une croix qu'elle n'avait pas d'abord remarquée. C'était un de ces calvaires qu'on rencontre au bord des chemins, à l'entrée des hameaux. Malgré sa faiblesse, elle s'y agenouilla et fit une prière ; mais elle eut ensuite beaucoup de peine à se relever et à regagner le sentier.

Ce fut tout ce que lui permettaient sa force et sa volonté. A peine avait-elle fait une dizaine de pas, qu'elle vit une légère vapeur s'élever derrière une haie de verdure, et une eau pure étinceler à travers les feuilles. Elle tourna l'angle du sentier et se trouva devant une source où s'abreuvaient cinq ou six belles vaches rousses. A côté du premier réservoir de la source, sur de grandes pierres couvertes de mousses, étaient assises trois jolies petites paysannes de quinze à dix-huit ans. Elles s'appuyaient chacune sur leur cruche dans des attitudes qui, sans leurs jupes rouges, auraient pu les faire prendre pour les

naïades de cette fontaine parfumée d'une double haie d'aubépines et de rosiers sauvages.

Les fontaines sont le lieu favori des causeries villageoises. C'est bien souvent dans le cristal des sources que les jeunes gens échangent le premier salut d'amour. On aime à s'attarder sur les pelouses qui les environnent jusqu'à ce que les mères vigilantes appellent du seuil leurs filles.

A l'aspect de la jeune étrangère, les trois paysannes poussèrent un cri de nymphes surprises. Mais en voyant au clair de la lune le doux visage de Blanche, l'une d'elles se rassura, s'enhardit, et vint faire une rustique révérence à la jeune étrangère. Ses deux sœurs l'imitèrent, et toutes trois se mirent à examiner curieusement la robe de mademoiselle d'Orbe. La plus jeune et la plus hardie poussa la curiosité jusqu'à demander à l'étrangère son nom et d'où elle venait.

A cette naïve question, Blanche sourit tristement et répondit :

— Je viens de bien loin, d'un lieu où je ne retournerai plus... Mon nom? hélas! je n'en aurai bientôt plus sur cette terre, et le seul que je puisse porter est celui d'une infortunée... Blanche.

— Et moi, je m'appelle Blandine, s'écria-t-elle en frappant dans ses mains, c'est presque la même chose!

— Moi, je suis Fanette, ajouta la seconde.

— Et moi, Colombe, dit la troisième.

Elles accompagnèrent ces mots d'une nouvelle révérence et d'une mine si gaie, si gracieuse, que ce fut pour l'âme de la pauvre Blanche un soulagement pareil à une

sensation de fraîcheur. Elle ne pouvait détacher ses regards de ces trois jolis visages empreints d'une frappante ressemblance, ouverts, naïfs et gais, et tous trois colorés des plus fraîches roses de la santé.

— Mais, dit la petite Blandine, si vous venez de bien loin, vous devez être fatiguée, ma belle demoiselle?

—Oh! oui, répondit Blanche en laissant tomber deux larmes d'épanouissement, je suis faible comme si j'allais mourir... De grâce, donnez-moi s'il vous plaît un peu d'eau...

Elle eut à peine articulé ces mots, que ce fut à qui la soutiendrait et approcherait une cruche de ses lèvres. Elle but quelques gorgées d'une eau fraîche et agréable au goût, qui la soulagea un peu.

— Mademoiselle, lui dit alors l'aînée des trois sœurs, nous sommes les filles de Germain, le fermier de la ferme des Acacias, sur le domaine de Grandlieu, venez avec nous, vous prendrez la nourriture et le repos qui vous sont nécessaires. Nos parents sont bons, ils aiment les voyageurs et les étrangers.

Sans l'accablement qui lui ôtait une partie de ses facultés, Blanche eût compris, en entendant prononcer le nom de Grandlieu, qu'elle se trouvait sur les terres de M. de Ponthis. Elle ne s'en aperçut point heureusement, car rien n'aurait pu la déterminer à rester.

— Soyez bénies, aimables filles, leur dit-elle; que Dieu vous récompense de la bonté de votre cœur, vous qui venez en aide à une infortunée qui n'a plus maintenant d'amis en ce monde.

En l'entendant parler ainsi, d'une voix si douce, avec

un visage si touchant, où se lisaient les souffrances de l'âme et du corps, les trois petites paysannes se sentirent prêtes à pleurer.

— Hâtons-nous, dit l'aînée, voici l'heure du souper, vous prendrez place à table avec nous.

Blandine, armée d'une gaule, poussait déjà les vaches sous un berceau de vignes qui servait de chemin de la source à la ferme. Elle gagnait les devants pour annoncer l'arrivée de l'étrangère. La lune filtrait entre les larges feuilles de la vigne et éclairait les chemins pierreux; mais Blanche soutenue par deux rondes épaules, enveloppée par deux bras souples et vigoureux, avait à peine besoin d'effleurer le sol de ses petits pieds. Les jeunes filles arrivèrent ainsi à la ferme des Acacias, dont la porte, ouverte à deux battants, laissait passer les troupeaux attardés et les grands chariots chargés de gerbes.

La petite Blandine avait déjà prévenu son père et sa mère de la rencontre qu'elle et ses sœurs venaient de faire, de sorte que le fermier et sa femme debout sur le seuil, attendaient l'arrivée de la jeune étrangère. En entrant dans la cour, Blanche voit de vastes bâtiments, des granges où l'on entasse la moisson, des écuries, des étables. L'habitation, couverte en chaume comme le reste, se distingue par sa grâce et sa propreté. La muraille est garnie d'une vigne et d'un rosier en espalier qui s'entrelacent au-dessus de la porte et grimpent en verts festons jusqu'au toit. A côté de la porte à droite, dans l'épaisseur de la muraille, se trouve une niche, ornée d'une statue de la sainte Vierge.

Le fermier et sa femme n'ont pas plus tôt aperçu mademoiselle d'Orbe, qu'ils se sentent saisis de pitié et de respect. La condition de cette jeune femme, sa beauté, l'air de souffrance répandu sur ses traits, leur font pressentir quelque longue infortune.

— Soyez la bienvenue dans cette maison où le hasard vous amène, mademoiselle, dit le fermier. Avez-vous faim ? Avez-vous soif ? Avez-vous besoin de vous reposer? Entrez, vous êtes ici chez vous.

— Dieu vous bénisse, bonnes gens, répondit Blanche touchée de ce simple compliment. Je me suis laissé conduire par vos aimables filles, et je vous avoue que sans elles je serais peut-être morte au bord du chemin.

Ce peu de mots achevèrent de l'épuiser. Elle entre, la table est mise. C'est l'heure du souper, le fermier invite Blanche à y prendre part.

— Il s'agit bien de cela ! s'écrie la ménagère. Ne vois-tu pas que cette pauvre enfant est trop malade pour manger? Vite! qu'on aille traire tandis que je vais préparer un lit.

Blandine court à l'étable et revient un instant après avec une tasse de lait tout fumant qu'elle offre à Blanche. Pendant ce temps la fermière a tiré de son armoire de gros draps filés au logis, mais bien blanchis et tout parfumés de plantes aromatiques. Elle les étend sur un lit placé dans une alcôve garnie de rideaux de toile à carreaux rouges et blancs. C'est sur ce lit propre et embaumé, quoique rustique, que l'on couche mademoiselle d'Orbe, car elle a complétement perdu la force de se mou-

voir. Immobile, les yeux fermés, sa pensée vit pourtant encore. Elle croise ses doigts et murmure à demi voix sa prière du soir. La fermière et ses filles l'ont à peine entendue qu'elles s'agenouillent autour du lit. En ouvrant les yeux, Blanche aperçoit ce groupe. Il lui semble qu'elle a retrouvé une famille, son cœur se desserre, l'émotion augmente, les regards touchants qui la contemplent achèvent de déterminer la crise, ses sanglots éclatent enfin avec violence.

Les trois jeunes sœurs lui prennent les mains et cherchent à la calmer. Leurs soins sont inutiles. Les sanglots se prolongent bien avant dans la nuit. La fermière et ses filles ont compris la nécessité de cette grande expansion. Elles se sont retirées, à l'exception de Blandine. Dans un accès nerveux, Blanche a saisi l'enfant, et c'est dans son sein, où elle cache son visage, qu'elle verse des torrents de larmes. Blandine pleure aussi et se garde bien de bouger. Mais insensiblement les deux jeunes filles s'endorment dans les larmes, elles s'affaissent embrassées, et bientôt les têtes charmantes de la noble fille et de la petite paysanne reposent sur le même oreiller.

Le lendemain de cette terrible journée une fièvre affreuse se déclara... Pendant plusieurs jours, mademoiselle d'Orbe fut en proie à un délire qui fit craindre pour sa vie. Les paroles qu'elle articulait dans ses heures d'aberration arrachèrent plusieurs fois des pleurs à ses hôtes. Mais s'ils purent ainsi deviner une partie de ses malheurs, ils n'en furent pas plus instruits en ce qui concernait la famille de la jeune étrangère et le lieu de sa

résidence. Ils ne connaissaient ni mademoiselle de Rochetaille, ni monsieur Laurence, dont les noms revenaient souvent dans les divagations de la malade. Mais ce qui les surprit étrangement fut d'entendre mêler au second le nom de monsieur de Ponthis, leur maître. Ils ne pouvaient concevoir que monsieur Laurence et monsieur de Ponthis étaient le même personnage.

Ce fut un samedi soir que Blanche reprit connaissance. La fièvre s'était calmée, il ne lui restait plus qu'une extrême faiblesse. Elle reconnut ses hôtes et les remercia avec effusion. Quelques larmes coulèrent encore de ses yeux, mais elle reprit bien vite ce maintien calme et digne qu'elle n'avait perdu qu'au moment où l'explosion du désespoir et les ardeurs de la fièvre lui avaient enlevé le libre usage de sa raison.

Sur les instances de ses hôtes, elle consentit à prendre quelque nourriture, et le lendemain dimanche en s'éveillant elle pria la petite Blandine, qui s'était particulièrement attachée à sa personne, de lui prêter un miroir et un peigne. Elle sourit mélancoliquement en voyant dans la glace son visage amaigri et les lignes de sa taille presqu'aussi frêle qu'un rameau de la saison nouvelle. Blandine voulut absolument, ou plutôt elle demanda comme une faveur que la belle demoiselle, comme elle la nommait, lui confiât le soin de sa longue chevelure.

Lorsqu'elle fut coiffée et qu'elle eut passé un peu d'eau fraîche sur son visage, Blanche demanda son petit paquet. Il n'avait point encore été ouvert depuis son arrivée. Avant de le dénouer, elle le regarda tristement. Mais

elle surmonta ce moment de faiblesse. En apprenant que c'était un dimanche, elle désira mettre une simple robe blanche qu'elle avait apportée.

Lorsqu'elle fut levée et habillée, elle pria Blandine de suspendre son beau crucifix, présent de mademoiselle de Rochetaille, contre le mur au-dessus de la table. Elle témoigna ensuite son regret de ne pouvoir assister aux offices. Elle voulut du moins dire sa messe sur son livre d'Heures. Lorsqu'elle eut accompli ce devoir religieux avec le recueillement profond qu'elle apportait toujours dans la pratique de son culte, elle reçut Fanette et Colombe qui venaient lui souhaiter le bonjour. Les trois sœurs s'unirent pour la supplier de venir s'asseoir un peu au soleil. Elle y consentit. On la fit marcher ou plutôt on la porta jusqu'à un grand fauteuil de chêne qu'on avait placé près de la porte sous la niche de la sainte Vierge.

Cette journée fut une véritable fête pour les braves gens de la ferme des Acacias. Chacun d'eux s'était intéressé à l'existence de cette jeune étrangère qui était arrivée un soir, on ne savait d'où, d'une manière si mystérieuse. En la voyant renaître à la vie, ils manifestèrent leur joie par ces procédés naïfs et touchants de gens simples. Les valets de charrue, les moissonneurs et les moissonneuses, les serviteurs et les maîtres, les parents et les enfants vinrent la féliciter. Les uns lui apportaient des fleurs, les autres des fruits, celui-ci un bouquet d'épis mûrs, cet autre des cerises fraîchement cueillies. Blanche éprouva une si douce émotion que deux larmes

délicieuses, les seules de cette nature que depuis bien longtemps elle eût versées, roulèrent sur ses joues.

Dans l'après-midi, voulant donner à la petite Blandine une marque de reconnaissance particulière, elle la fit asseoir à côté d'elle et lui montra les estampes de son livre d'Heures, ainsi que les majuscules historiées de filets or et pourpre. C'est ainsi que cette âme remplie de bonté trouvait moyen dans un absolu dénûment de manifester ses généreux sentiments. Elle savait encore donner lors même qu'elle ne possédait plus rien.

Le soir elle eut une explication avec ses hôtes. Elle ne leur dit rien de sa famille et de sa situation, mais elle les pria de lui laisser le temps de se rétablir et de former une résolution, leur promettant qu'un jour ou l'autre, vînt-elle à mourir, ils seraient indemnisés de leur hospitalité. Ces honnêtes gens ne voulurent entendre parler de rien. Ils lui dirent de rester aussi longtemps qu'elle le voudrait; qu'ils ne demandaient pas mieux que de la garder toujours. Et pour la rassurer, ils ajoutèrent qu'une bouche de plus ou de moins n'était rien dans une ferme, et surtout elle qui ne mangeait guère plus qu'un pigeon. Qu'au surplus, elle pourrait si elle le voulait bien, elle, une demoiselle instruite, lisant dans un gros livre, apprendre à lire et à écrire à Blandine qui, à quinze ans, n'épelait pas encore.

Ce projet parut sourire à Blanche, qui se trouvait heureuse de pouvoir se rendre utile. Elle se mit à l'œuvre le surlendemain avec cette sérieuse attention qu'elle apportait à toutes les fonctions laborieuses de la vie, et Blan-

dine, charmée d'obéir à une aussi douce et aussi gentille maîtresse, fit en peu de jours de merveilleux progrès.

Les journées se succédèrent ainsi les unes aux autres. Blanche reprenait un peu de force. Ce qu'il lui fallait, on le sait, pour subsister, c'était l'amour de ceux qui l'entouraient. Elle ne pouvait sans doute oublier le passé, mais en se sentant aimée des bonnes gens de la ferme des Acacias, elle reprenait de nouvelles attaches à la vie.

Pendant sa convalescence elle fit sur elle-même une découverte qui lui causa un vif chagrin. Elle avait exigé qu'on lui confiât, pour le réparer, le linge de la maison. Ce travail, joint à l'éducation élémentaire des jeunes filles, pouvait suffire à l'occupation de ses journées. Il lui fut très-cruel de renoncer à ce plan qui satisfaisait sa conscience. Elle dut pourtant l'abandonner en s'apercevant qu'elle ne pourrait jamais peut-être reprendre une aiguille. Depuis le jour où madame de Beauvilliers l'avait traitée avec tant de violence, il lui était resté un tremblement nerveux qui survivait à sa maladie. Cette espèce d'infirmité lui fit verser secrètement plus d'une larme. Ce n'était point la coquetterie qui les lui arrachait, mais le chagrin de perdre un moyen de se rendre utile.

Depuis ses derniers malheurs cette pensée avait pris chez elle une nouvelle consistance. Elle y songeait presque nuit et jour. Tirer ses ressources d'elle-même, n'être plus à charge à personne, telle était l'ambition de cette sainte et délicate créature qui se figurait n'avoir vécu depuis son enfance que de la générosité d'autrui. S'il y a

un genre d'indépendance particulièrement compatible avec l'humilité chrétienne, c'est bien celui qui consiste à vivre de son propre travail.

Les leçons étaient courtes. On touchait à la fin de la moisson, c'est le moment où il n'y à jamais assez de monde aux champs; Blandine ne pouvait pas se dispenser d'y accompagner ses sœurs. Il fallut donc se résoudre à se croiser les bras. Résignée à son inaction, mais attristée de son inutilité, Blanche passait presque toutes ses journées assise dans le grand fauteuil de chêne à la porte de la ferme. Elle contemplait ainsi la cour de la ferme, ombragée de hauts acacias dont elle tirait son nom. Sous les acacias s'étendait une mare d'eau claire qui s'écoulait en un petit ruisseau peuplé d'une nombreuse famille de canards.

Elle prit insensiblement du goût à cette vie rustique dont le charme monotone assoupit l'âme et enchaîne l'imagination vagabonde. Habituée à ces bruits discordants, elle en sentait mieux la secrète harmonie. Le cri incessant des poules pondeuses, et le fléau du batteur en grange la plongeaient souvent dans une agréable somnolence du corps et de la pensée. Les grandes douleurs s'éteignent dans l'uniformité. Chaque jour le passé s'éloigna davantage. Elle essaya d'élever entre lui et l'avenir une sorte de barrière morale qu'elle s'imposa l'obligation de ne point franchir. On vainc l'amour par la fuite, le chagrin par la diversion. Elle eut même le courage d'écarter les images de M. de Ponthis et de mademoiselle de Rochetaille. En un mot, elle fit de sa vie passée un de ces ta-

bleaux qui nous rappellent d'amers souvenirs et que l'on relègue dans le coin le plus obscur de sa galerie.

Malgré son inaction, elle avait toujours l'esprit tourné vers les choses utiles. Condamnée à l'oisiveté, elle étudiait attentivement les mille petits faits qui se passaient devant ses yeux, de façon qu'au bout de quelques jours elle fut initiée aux moindres détails de l'économie agricole. Ce n'était pas seulement par distraction qu'elle se livrait à ce travail d'observation. Elle espérait que cette étude lui ferait découvrir quelque moyen de prendre part au travail et de trouver quelqu'occupation plus ou moins spéciale où son tremblement nerveux ne fût point un obstacle.

En attendant que ses forces fussent revenues et lui permissent de songer sérieusement à ce projet, elle donnait carrière à ses instincts d'ordre en ne souffrant point que rien ne traînât dans sa chambre et s'utilisait à de petites choses. Elle s'était chargée de jeter la graine aux oiseaux. Cette distribution, qui se renouvelait chaque jour à heure fixe, lui devenait une récréation. Debout sur le seuil de la ferme, elle laissait de sa main blanche tomber les grains d'or à ses pieds. Le peuple emplumé se jetait sur cette pâture, et elle prenait plaisir à le voir se disputer ses dons. Cette jeune fille si douce et si tranquille, qui ne se manifestait à eux que par des bienfaits, avait bien vite gagné leur confiance. A l'appel de sa faible voix tous accouraient avec des cris joyeux. Quelques pigeons poussaient même la familiarité jusqu'à venir se percher sur son épaule.

C'est ainsi qu'on se figure nos premiers parents, avant que la guerre entre l'homme et la nature fût allumée, marchant armés de leur seule innocence parmi les animaux les plus timides et les plus terribles de la création.

Rien n'est plus gai qu'une ferme au temps de la moisson. C'est un mouvement qui commence avant le lever du soleil et ne finit qu'au clair de lune. Les chariots sortent vides et rentrent chargés de bottes de blé, et escortés de filles et de garçons armés de fourches, qui empilent le joyeux froment dans la grange. Souvent les bœufs et les chevaux, profitant de ce moment de répit, venaient jusqu'auprès du fauteuil de Blanche brouter dans sa main délicate l'herbe ou les feuilles qu'elle leur tendait.

Il n'était pas rare non plus que ces fréquents retours à la ferme ne fussent marqués par quelqu'aimable plaisanterie qui finissait toujours par une sorte d'hommage rendu à Blanche. Les trois sœurs étaient le plus souvent les improvisatrices de ces gaietés qui donnent au travail un air de fête, et la petite Blandine en était le boute-en-train. Un jour, entre autres, elles rentrèrent chargées de fleurs des champs qu'elles vinrent déposer aux pieds de mademoiselle d'Orbe, tandis que Blandine, lui posant sur la tête une couronne d'épis de bluets et de coquelicots, la proclamait la reine des moissons et des labeurs champêtres. Pâle et souriante sous sa couronne, la douce Cérès leur répondait par des paroles enjouées et tendres.

Certes elle ne comptait plus sur le bonheur en ce

monde. Comment aurait-elle pu se réjouir après avoir été blessée de tant de manières et forcée de renoncer à ses plus chères affections ? Où cette âme froissée, que le seul soupçon brisait, pourrait-elle désormais s'épanouir ? De telles contrées n'existent pas sur terre. Quiconque aurait éprouvé de pareilles souffrances conservait au sein du bonheur même une indélébile mélancolie. Elle ne s'illusionnait donc pas, et, habituée depuis l'enfance à souffrir, elle était résolue à porter courageusement sa croix. Mais, à ne considérer que sa vie nouvelle, elle pouvait espérer du moins un sort plus clément. Hélas ! elle oubliait que toute existence porte en soi le germe de la douleur, et que des conditions différentes ne changent rien à ce principe antérieur. Avec une nouvelle vie, naissent de nouvelles souffrances.

Sa douleur secrète était de ne pas voir revenir ses forces. Les soins restaient impuissants. Elle ne souffrait plus, mais elle gardait une faiblesse telle que les moindres exercices l'exténuaient. Son appétit ne renaissait point. Il fallait des instances multipliées pour la décider à prendre un peu de laitage ou quelques aliments légers, qu'elle ne goûtait qu'avec répugnance et uniquement pour ne pas désobliger ses hôtes. En même temps son imagination, agissant sur un seul objet, lui causait des impatiences et des anxiétés très-pénibles. Plus que jamais préoccupée de l'idée de n'être à charge à personne, elle se désolait de son impuissance.

Un soir que toute la famille, se reposant des fatigues de la journée, prenait le frais à la porte de la ferme,

Blanche mit la conversation sur les travaux agricoles.

— Il faut être bien robuste, dit-elle, avec une feinte indifférence, pour se livrer aux travaux des champs.

— Moins que vous semblez le croire, répondit le fermier. Sans doute l'agriculture veut comme tous les métiers des personnes valides, mais ce ne sont pas toujours les plus vigoureux qui font le plus de besogne. Un ouvrier actif et intelligent vaut mieux qu'un colosse indolent. La force est moins nécessaire encore chez les femmes, dont les travaux demandent surtout de l'adresse et du soin. On ne se figure pas ce qu'une fermière soigneuse et vigilante peut faire de bien à la ferme. Il s'agit d'avoir l'œil à tout; la prospérité que vous voyez régner ici tient aux soins que nous apportons dans les moindres détails. Voyez mes filles, il ne manque pas d'ouvrières plus fortes qu'elles. Nulle ne les dépasse à la besogne. Voici Blandine qui n'est pas plus grosse que le poing, au dernier mois de mars je lui ai confié le commandement de quarante sarcleuses. Elle a l'œil vif, et je vous assure qu'elle ne souffrait pas une razette inactive. En un mot comme en cent, je tiens de famille cet enseignement : dans une ferme il ne faut pas perdre un fétu. L'ordre et l'économie sont presque toute la science de l'agriculteur.

Blanche recueillait avec une ineffable joie chacune des paroles de son hôte. En l'entendant démontrer la supériorité de l'intelligence sur la force dans les travaux agricoles, des larmes lui venaient aux yeux.

— Croyez-vous alors, articula-t-elle d'une voix trem-

blante, que je puisse un jour... quand j'aurai repris mes forces, travailler parmi vos filles?

— Vous, mademoiselle! s'écria le fermier en se découvrant avec respect, vous; cela est impossible...

— Puisque je ne puis ni coudre ni travailler d'une autre façon, murmura Blanche, je suis donc condamnée à rester un être à charge et inutile...

— Ce n'est pas ce que je veux dire, interrompit le fermier. Vous à charge, inutile! ce serait un peu fort! Non, non, ma pensée était qu'une demoiselle de votre condition ne voudrait pas descendre à des travaux de pauvres gens. Mais si ce miracle pouvait se faire, je dis qu'une personne d'esprit comme vous serait non-seulement la gloire, mais encore la fortune d'une ferme. Passez-moi la liberté, ma bonne demoiselle, mais vous avez l'air si raisonnable et si doux qu'un mot de votre bouche vaudrait mieux que toutes les recommandations d'un homme comme moi. On pourrait dire que tout irait ici au doigt et à l'œil. Je crois que les bêtes elles-mêmes vous comprennent et vous obéissent.

— Eh bien, dans huit jours vous me verrez à l'œuvre, répondit-elle en souriant, et je crains bien que vous ne soyez forcé de modifier votre opinion.

Cette assurance de son hôte fit plus que tout le reste sur la santé de Blanche. Quinze jours se passèrent ainsi, et comme ses forces paraissaient revenir un peu, elle demanda à suivre les jeunes filles du fermier dans les champs, pour les aider, si elle le pouvait, dans leur travail. Malgré quelques objections, il fut convenu

que le lendemain elle ferait sa première tentative.

Mais tous ces projets de vie nouvelle devaient s'évanouir, comme tant d'autres rêves, devant l'impitoyable fureur de celui qui la poursuivait. Le chasseur de la ballade ne passe pas une nuit sans fatiguer les forêts de sa course silencieuse; comme le spectre veneur, Saint-Ange ne s'est pas endormi, et s'il a perdu un moment cette piste aérienne, il ne fait que la suivre avec plus d'ardeur dès qu'il l'a retrouvée.

Un soir, le temps était à l'orage et le chien de la ferme hurlait; — la nature, lorsqu'elle n'insulte pas à nos faibles cœurs, se met parfois à l'unisson des événements de notre vie; — un soir, dis-je, la fermière entra dans la chambre de mademoiselle d'Orbe au moment où elle allait se coucher; elle eut avec elle une longue conversation. La bonne femme paraissait émue; elle fit de nombreux efforts pour provoquer la confiance de la jeune fille; elle lui parla des affections de famille, des devoirs des enfants envers leurs parents. Blanche écoutait ses sages paroles en silence, avec la mélancolie que devait naturellement donner un pareil sujet de conversation à une orpheline. Mais comme la bonne femme continuait ce discours avec une onction plus pressante, le soupçon entra soudain dans le cœur de la jeune fille. Ce fut un dard acéré qui le traversa; d'un mouvement de son cou d'oiseau, elle dressa la tête, et avec sa franchise ordinaire :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, madame? lui dit-elle; quel est votre but? Ne craignez point de me blesser ; veuillez vous exprimer avec une entière sincérité.

— Pourquoi dissimulerai-je avec vous, ma chère enfant? répondit la bonne femme; Dieu me voit, et il sait combien je désire votre bonheur; j'ajouterai que c'est ici le vœu de tout le monde. Je ne vous cacherai donc rien de ce qui vous concerne; votre famille doit, à cette heure, savoir où vous êtes... un homme est venu...

— Que dites-vous? s'écria-t-elle avec effroi. Oh! mon Dieu! malheureuse que je suis! que vais-je devenir?

Elle cacha son visage dans ses mains, et, à travers ses larmes :

— Cet homme, quel est-il?

La bonne femme lui en fit le portrait; il ne lui fut pas difficile de reconnaître Héliot, ce valet de l'enfer, digne acolyte de son maître. Et c'était lui-même, en effet, qui, après avoir vu fuir Blanche, l'avait suivie pendant quelque temps du haut de la Norville. Au bout d'un mois de recherches, il était enfin parvenu à retrouver, au fond d'une vallée, ce diamant enfoui sous le chaume.

— Hélas! mon Dieu! fit l'infortunée, il n'y aura plus maintenant une pierre en ce monde où je pourrai reposer ma tête! C'en est fait encore une fois de mon repos! Sainte Vierge, pourquoi m'avez-vous abandonnée? O ma bonne dame Germain, protégez-moi! secourez-moi! je suis bien malheureuse!

— Calmez-vous, chère mademoiselle; si vous avez commis quelque faute, si, dans un mouvement d'humeur, vous avez quitté vos parents, ils sont sans doute prêts à tout oublier.

— Il ne me reste plus de parents, répliqua Blanche en

secouant la tête, je n'ai plus que des persécuteurs... un, surtout, dont la perversité a suffi pour m'aliéner tous les cœurs... Mais cet homme, qu'a-t-il dit ?

— Rien ; après s'être assuré, par de nombreuses questions, de votre identité, il est parti content.

— Et moi, je puis dire adieu désormais à toute joie en ce monde ! je savais bien que je ne serais jamais heureuse, mais je croyais avoir trouvé un asile ; je m'étais fait un plan de vie innocente et obscure ; je voyais grandir autour de moi de naissantes affections... Il faut renoncer encore à tout cela !... On laisse au moins l'oiseau faire son nid... Hélas ! la pauvre voyageuse a trop tôt dénoué son paquet ! Ah ! bonne dame Germain, pourquoi ne suis-je pas morte au moment où j'ai rencontré vos filles à la fontaine !

Et ses larmes coulaient avec tant d'abondance qu'elles filtraient entre ses doigts.

— Pourquoi vous désoler ainsi ? reprenait la bonne femme ; n'êtes-vous pas ici chez vous ? Tout le monde ne vous aime-t-il pas ? Nous connaissez-vous assez peu pour nous mal juger ? Ne serons-nous pas heureux de vous conserver auprès de nous tant qu'il vous plaira d'y rester ?

— Sans doute, murmurait-elle, excusez-moi... pardonnez-moi... Mais lui, cet homme, il reviendra... Qui me protégera ?

La fermière ne comprenait rien à ces propos interrompus ; alors Blanche la conjurait, la suppliait, lui faisait jurer par les serments les plus solennels qu'elle ne laisserait pénétrer personne jusqu'à elle ; puis elle se remettait à pleurer, en répétant :

— Tout est perdu !

Elle fut très agitée durant toute la nuit ; le matin elle se leva, néanmoins, avec un visage calme. Le sentiment de la dignité, jusque dans la douleur, ne s'éloignait jamais pour longtemps de cette noble enfant. Elle resta dans sa chambre plus longtemps que de coutume ; au moment où elle allait sortir, des éclats de voix, un bruit de paroles croisées comme des épées frappa ses oreilles ; il y avait une voix que l'on entendait par dessus les autres.

— Allons ! la paix, vous dis-je ! Ne savez-vous pas à qui vous parlez, braves gens ? Allons ! place, qu'on me laisse entrer ; est-ce que vous voulez mettre obstacle à mon passage, madame Nicolas ?

— Monsieur, mon mari se nomme Germain.

— Eh bien ! madame Germain, honneur et salut à vous ! je suis sûr que si votre mari était ici vous seriez moins intraitable.

— Si mon mari et nos gens étaient ici, vous seriez moins impertinent.

— Voilà une parole piquante, chère madame ! Mais à quoi bon nous invectiver comme des héros, lorsqu'il serait si facile de s'entendre ? Je vous dis, moi, que vous avez sous votre toit une jeune dame, — jamais plus beau lis ne s'est entr'ouvert au fond d'une vallée. — Je vous dis que cette dame est à moi, par droit de conquête ou autrement, peu importe ; ce qu'il y a de certain, c'est que je la veux. Vous avez beau secouer le chef comme une jument rétive, honnête madame Germain, elle est ici. Cette perle est en-

fouie dans ce tas de fumier qui vous sert de logis; mais, dussé-je le retourner comme de la paille avec une fourche, je trouverai mon précieux joyau!

A l'accent, aux paroles de ce furieux, dont la colère comme la joie est toujours mêlée de raillerie, Blanche a reconnu Saint-Ange. Saisie d'épouvante, elle s'appuie sur un bahut pour ne pas tomber; elle écoute de toutes ses forces.

— La personne que vous cherchez n'est point ici, monsieur, répliqua madame Germain, je vous ai déjà montré toutes les chambres...

— Excepté celle-ci, s'écrie-t-il, en frappant d'un jonc élégant deux coups contre la porte de Blanche.

Ces deux coups retentissent jusqu'au cœur de la malheureuse jeune fille; la fermière pâlit.

— Bien touché! s'écrie-t-il; ô amour, grand dénicheur d'oiseaux!

En même temps, il ouvre la porte avec violence; Blanche pousse un cri et s'affaisse sur elle-même. Ce chef-d'œuvre de la création gît au pied d'un misérable. Pâle vertu, ange du sacrifice dévoué à l'éternelle immolation, ta destinée est elle donc d'expirer sous le talon du crime!

Saint-Ange la relève, il l'assied dans un fauteuil.

— Ah! monsieur, voyez votre ouvrage! s'écrie la fermière.

— Point de mots, dit-il, mais du secours!

A force de soins, on la ranime. En ouvrant les yeux, la première personne qu'elle voit c'est Saint-Ange, à genoux, plus beau, plus élégant que jamais; à son aspect elle se

rejette en arrière, en avançant les mains comme pour le repousser.

— Va-t-en misérable! loin de moi! loin de moi!

Il est impossible de lui arracher d'autres paroles que ces exclamations d'horreur... Quand Saint-Ange élève la voix, elle met ses petites mains tantôt sur ses oreilles, tantôt sur ses yeux.

— Laisse-moi, Satan! répète t-elle : c'en est fait, je suis perdue! encore une fois perdue! O malheureuse que je suis!

— Au nom du ciel, écoutez-moi : je viens, au contraire, vous annoncer...

— Taisez-vous, votre voix me tue, votre présence me fait horreur!

Saint-Ange renouvelle ses protestations, Blanche l'interrompt encore par ses cris, par ses larmes. Elle se cramponne au bras de la fermière, et lui répète à chaque instant d'une voix suppliante :

— Ma bonne madame Germain, au nom de Dieu que vous adorez comme moi, ne me quittez pas un seul moment!

— Vous voyez bien, monsieur, s'écrie la fermière, que cette jeune dame refuse de vous entendre, et que votre présence la fait mourir!

— Veuillez m'écouter, mademoiselle, dit Saint-Ange, je ne suis pas venu ici pour une cause futile; votre vertu a brisé le charme, je m'accuse vaincu; je me sens rempli d'admiration et de respect pour vous. Croyez-moi, dans votre intérêt, daignez m'entendre; je viens ici avec les intentions les plus sérieuses.

Mais Blanche ne l'écoute même pas, elle ne répond qu'à ses propres pensées.

— Ce n'est donc pas assez de mon humiliation, s'écrie-t-elle, c'est ma vie qu'il te faut? Va, tes désirs seront bientôt comblés, et ma vue a dû te montrer que ton ouvrage avance!

A ces mots Saint-Ange n'y put tenir; ce cœur superbe se brisa, il se frappa la poitrine en s'écriant:

— Malheur à moi, j'ai mérité la mort!

Des larmes, de véritables larmes coulent de ses yeux; pour la première fois de sa vie peut-être il parle avec sincérité.

— Oubliez un moment mon crime, s'écrie-t-il, ô la plus angélique des créatures! votre destinée est attachée à ce que je veux vous dire, la mienne à ce que vous me répondrez. Je ne vous demande qu'un instant d'entretien, et je vous promets de vous respecter dans vos moindres ordres; vous me congédierez d'un geste, d'un mot dès que vous le voudrez; cette porte pourra même rester ouverte et Mme Germain venir au premier appel.

— Il me semble, dit la fermière, qu'à ces conditions...

— Vous ne le connaissez pas! murmure Blanche.

— Cet entretien sera le dernier, continue-t-il, si tel est du moins votre désir; je vous jure qu'ensuite je ne reparaîtrai point devant vous sans votre consentement.

Obsédée de supplications, Blanche consent enfin à ce que Mme Germain s'éloigne un moment en laissant la porte ouverte. En la voyant sortir, Saint-Ange ne laisse échapper aucun signe de joie ou de triomphe; il s'assied à quel-

ques pas de Mlle d'Orbe, il est réellement sérieux.

— Je serai bref, contre mon habitude, mademoiselle, dit-il, parce qu'il ne faut pas beaucoup de paroles lorsque l'on veut aller au but. Permettez-moi, d'abord, de confesser mes torts et d'en faire à vos pieds amende honorable; oui, je l'avoue, j'ai oublié mes devoirs de gentilhomme; j'ai usé de déloyauté, je suis prêt à expier ma faute, à réparer le tort que j'ai fait à cette réputation transparente comme un glacier des montagnes, et pour cela je ne sais qu'un moyen, c'est que Mlle d'Orbe consente à mettre sa chère main dans la mienne et à devenir comtesse d'Entragues.

— Vous! vous à moi!... Et vous avez pu y penser...

Ce ne fut qu'un mot, qu'un geste; mais il exprimait si bien les sentiments d'une âme indignée, que Saint-Ange en pâlit. Il avait, à son tour, senti la pesanteur du dédain, lui qui sans cesse en accablait les autres. Il sourit pourtant; — ces orgueilleux croient avoir tout fait lorsqu'ils présentent à la douleur un front rieur.

— Ainsi, je dois me retirer, sans même obtenir mon pardon? dit-il.

— Si votre repentir est sincère, puisse Dieu vous pardonner comme je vous pardonne! La religion n'exige pas plus envers nos ennemis.

Il n'en put obtenir davantage, se leva avec cette grâce et cette aisance qu'on ne saurait lui contester, et qui, aux yeux du public, lui tenait lieu de vertu, et, inclinant sa taille élégante :

— Ma belle ennemie, dit-il en reprenant son ton léger

et impertinent, consent-elle, à défaut de sa main, à m'accorder un baiser sur sa joue?

— N'approchez pas! s'écria-t-elle. Oh! l'infâme que l'aspect de la faiblesse, de la souffrance et du malheur ne désarme pas! Allez, monsieur, allez, si personne en ce monde ne s'élève pour me défendre et vous châtier, craignez de lasser la patience de Dieu!

— Vous me défiez! s'écria-t-il.

En le voyant s'élancer vers elle, la terreur lui arracha un cri: la fermière, sa famille et ses gens qui venaient de rentrer, parurent à la porte de la chambre.

— Voilà une vertu bien gardée! dit Saint-Ange; soit! aujourd'hui n'est pas demain. J'avais fait dans mon cœur un grand sacrifice au Dieu Hymen; merci de votre refus, mademoiselle! Je puis encore saluer la joyeuse liberté. Ouf, je l'échappe belle! si vous aviez accepté, c'en était fait de moi; maintenant il est trop tard, j'emporte mon secret, ainsi que mon amour aiguisé de haine!

A ces mots, il sort et traverse fièrement la foule étonnée. Ces bonnes gens se mettent sur deux rangs pour le laisser passer; c'est à peine s'il daigne laisser tomber sur eux un regard. Mais comment cet œil de lynx ne remarquerait-il pas les frais visages de Colombe, de Fanette et de Blandine, au moment de sortir : il s'arrête oubliant sa colère.

— Est-ce à vous, bonne femme, dit-il, cette poussinée de jouvencelles? Vrai Dieu! je gage que nous nous reverrons quelque jour.

Il sort sur cette impertinence sans même en attendre la

réponse. Dehors, ses sentiments, heurtés et contradictoires comme des vagues contrariées par le vent, s'exhalent en liberté.

— Ai-je donc un cœur de tigre? s'écrie-t-il. Comment ai-je pu contempler sans être ému ces joues pâlies par mes persécutions, ce joli col amaigri par les souffrances que je cause! Suis-je donc serpent que le poison que je recèle ne m'atteint pas? Depuis quand l'amour et la cruauté sont-ils frères? D'où vient qu'à la voir ainsi brisée et résistante encore, j'éprouve un plaisir singulier? Ses mépris, ses colères, ses beaux regards irrités, ses grandes paroles qui me menacent de la vengeance divine, toutes ces choses irritent mon cœur et mes sens et m'excitent à cette lutte étrange. Il y a des moments où il me semble que mon amour ne s'apaiserait que dans son sang. Oui! plus que jamais entre nous c'est un combat jusqu'au dernier soupir! De quel air elle m'a jeté ce refus! n'était-ce point un gant lancé au visage? Ta faiblesse ne te sauvera point, pâle amazone de la vertu! Je te sens forte sous ta défaillance et toujours victorieuse, mais mon bras est plus puissant que jamais. Nous sommes en champ clos tous deux, revêtus du casque et de la cuirasse. Malheur au vaincu!

A peine s'était-il éloigné que Blanche ferma sa porte. Elle voulait cacher sa honte, car elle était honteuse de subir de pareilles persécutions comme une autre l'eût été d'avoir commis une faute. Pleurer seule, tel était l'unique soulagement de cette infortunée. Elle avait renoncé à son plan de vie obscure et simple, ou du moins la pensée n'en

pouvait plus trouver place dans son âme troublée. Ses nuits se passaient dans une anxiété perpétuelle. A peine osait-elle le jour entr'ouvrir sa porte. La menace renfermée dans les dernières paroles de Saint-Ange se dressait devant son imagination comme un fantôme.

Cet isolement même devait contribuer à sa perte. Il lui déroba les manœuvres de l'ennemi. Un jour, tandis que Mlle d'Orbe priait et pleurait dans l'obscurité de sa chambre, une calèche s'arrêta devant la porte de la ferme. Il en sortit une belle dame vêtue de noir. Elle avait cet air noble et sévère des personnes pieuses. Au grand étonnement des gens de la maison, elle demanda à Mme Germain un entretien particulier. La bonne femme la fit passer dans un petit salon rustique, où l'on ne pénétrait que les jours de fête, et lui demanda respectueusement le motif de sa visite.

Zoé de Lignerolles, — c'était cette chimère aux griffes aiguës, — s'informa aussitôt s'il n'y avait pas dans la maison une jeune fille d'une rare beauté... Elle fit ici le portrait de Mlle d'Orbe.

— Seriez-vous parente de cette infortunée, madame? s'écria la fermière.

— Le ciel m'épargne une pareille honte, répliqua-t-elle. Hélas! je vois que vous ne savez pas quel monstre vous avez recueilli sous votre toit!... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant, ajouta-t-elle en voyant la stupéfaction et l'incrédulité de la bonne femme. Avant tout, veuillez excuser l'indiscrétion de ma demande. Ah! madame, j'ai un frère!...

Ici cette langue subtile ébaucha en quatre mots le portrait de Saint-Ange.

— Eh quoi! se pourrait-il? s'écria la fermière. Ce joli monsieur serait votre frère? je vous trouve en effet un air de famille...

— Vous avez vu mon frère! Dieu du ciel, ayez pitié de moi! Voilà ce que je redoutais! il sait qu'elle est ici. Elle n'aura pas manqué, la perfide, de le lui faire connaître. Telles sont les ruses de ce démon déguisé sous de modestes apparences qu'il trompe les yeux les plus clairvoyants. Mon frère est un homme perdu. Elle en fera ce qu'elle voudra. Elle l'amènera à quelque honteux mariage qu'elle aura même l'art de refuser d'abord pour feindre de ne céder qu'aux instances les plus vives. Concevez-vous, mon frère, le comte d'Entragues, marié à une fille dont la vie n'est qu'un tissu de scandales, et qui, dans un âge si tendre, a déjà conquis la plus infamante célébrité? Mais ce qu'il y a de plus odieux, c'est qu'elle prend maintenant le masque de la piété; c'est ainsi qu'elle s'était introduite à la Norville... car vous croyez peut-être qu'elle vient de loin? Elle ne vient que de ce château, dont elle est sortie furtivement après avoir, pour prix de la généreuse hospitalité de Mme de Beauvilliers, fait manquer le mariage d'une de ses filles avec M. le prince de Ponthis.

— Notre maître! s'écria la fermière.

— Lui-même, et je ne sais jusqu'à quel point il serait satisfait s'il savait que vous donnez asile à...

— Ah! mon Dieu! monsieur le prince qui arrive aujourd'hui de Paris et qui vient visiter la ferme!

— Ceci vous regarde. Vous agirez comme bon vous semblera, répond Zoé de Lignerolles ; je vous conjure seulement de ne jamais recevoir mon frère.

La bonne femme fit tous les serments qu'on lui demandait, mais sa conscience n'était pas en repos. Les objections revenaient sans cesse sur ses lèvres. Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Tant de naïveté ! tant de pudeur et de modestie ! Il était en effet bien difficile de croire que tout cela mentait. L'imagination fertile de l'impitoyable intrigante répondait à tout. Elle entassait événement sur événement, circonstance sur circonstance. En un quart d'heure elle construisait une existence entière. Et tout cela était clair, palpable, sans contradiction, de telle sorte qu'un cerveau moins épais que celui de la bonne paysanne n'y aurait point résisté.

Le dernier coup donné, — et c'était bien le coup de hache du bourreau ! — elle se leva comme une dame de charité qui a fini sa petite exhortation. Elle promit de revenir quelquefois et de s'intéresser aux enfants. En traversant la salle d'entrée, suivie de la bonne femme qui la reconduisait, elle daigna remarquer Colombe et ses sœurs.

— Voilà d'aimables enfants, dit-elle. L'innocence éclate sur leur front. Ce sont de tendres fleurs qu'il faut tenir à l'abri du vent... Gardez-les surtout du moindre contact avec cette fille, elle les perdrait !

En partant elle laissa quelques pièces d'or pour acheter des colifichets aux trois sœurs. Le moyen de suspecter les propos d'une personne qui en agissait si noblement ! La

fermière eut aussitôt un entretien avec son mari. Celui-ci fut épouvanté surtout des conséquences que pouvait avoir la présence de l'étrangère. Monsieur de Ponthis, attendu depuis plusieurs jours, devait arriver d'un moment à l'autre à la ferme. Il conclut donc au renvoi de Blanche et chargea sa femme de lui faire entendre, le plus doucement possible, qu'elle eût à chercher immédiatement un gîte ailleurs. Malgré les calomnies de madame de Lignerolles, la bonne femme combattit ce projet. Elle se demandait comment elle soutiendrait l'étonnement de ce regard limpide. Sans suspecter la bonne foi de madame de Lignerolles, elle ne pouvait croire à la complète perversité de Blanche.

— Elle aura commis quelque faute, disait-elle, le malheur et les apparences auront achevé de la perdre dans l'opinion du monde.

— Nous n'avons pas, répondait le mari, à entrer dans de pareilles considérations.

Au milieu de cet entretien, Blanche ouvrit la porte de sa chambre et se dirigea vers la cour. Il y avait plusieurs jours qu'elle ne sortait plus. En passant elle salua ses hôtes. Elle fut stupéfaite de la froideur qu'ils mirent à lui répondre. Ce fut bien pis lorsque la petite Blandine ayant laissé son rouet pour venir l'embrasser, le père lui enjoignit durement de ne pas quitter sa chaise. L'enfant, non moins stupéfaite, obéit; Blanche se retourna vivement vers le fermier; il baissa les yeux. Elle éprouva alors un tremblement dans toute sa personne et un bourdonnement d'oreilles qui la tinrent un moment immobile. Elle alla

ensuite jusqu'au seuil, jeta un regard sans objet dans la cour et rentra dans sa chambre où elle se laissa tomber sur un siége. La fermière entra quelques instants après. Le cœur de Blanche battit avec force. Son hôtesse allait et venait sans but comme une personne qui a quelque chose à dire et qui n'ose.

— Que cherchez-vous donc, bonne madame Germain? articula Blanche.

— Oh ! mon Dieu ! rien, répondit la fermière avec embarras.

— Peut-être aviez-vous quelque chose à me dire?

— Moi ?... mais non... c'est-à-dire...

— J'ai cru remarquer tout à l'heure dans vos manières une froideur à laquelle vous ne m'avez point accoutumée. Aurais-je eu le malheur de faire quelque chose qui vous déplût?

— Vous! mademoiselle, oh! pour cela non. Quant à nous, nous n'avons rien à dire, absolument rien... mais c'est que...

— Auriez-vous besoin de cette chambre, et désirez-vous en prendre possession?

— Par exemple ! s'écria la bonne femme, oubliant complétement ses résolutions. Vous, une personne si douce, si tranquille, et malade comme vous êtes... Il faudrait avoir un cœur de pierre.

L'émotion la gagnant alors, elle sortit sans en dire davantage. Blanche entendit le fermier qui s'écriait :

— Tu n'as pas eu le courage de parler, eh bien, moi, je parlerai.

Il entre aussitôt sans frapper. Cette circonstance froissa Mlle d'Orbe ; elle se leva fièrement. Son beau visage exprimait la dignité blessée. A l'aspect de cette figure pâle, de ce grand œil bleu qui semblait lire au fond de son âme, le fermier perdit aussi la tête. Il salua gauchement et silencieusement, ouvrit une armoire sans trop savoir ce qu'il faisait, et sortit en refermant la porte avec un peu de violence. Blanche s'affaissa. Pendant tout le reste de la journée on ne l'entendit plus bouger. Elle passa dix à douze heures, non pas assise, non pas agenouillée, mais en quelque sorte pelotonnée sur le sol. Pendant cette cruelle journée elle ne put que pousser de grands soupirs, pleurer silencieusement et murmurer des fragments de prières. De temps en temps elle murmurait d'une voix presque mourante :

— Seigneur, mon Dieu ! comment faire !... Comment ferai-je pour marcher ?... je ne puis plus aller... je n'ai plus de forces... Il faut cependant bien que je parte...

D'autres fois elle pensait à la mort, et alors c'était une nouvelle torture pour cet esprit religieux.

— Hélas ! hélas ! murmurait-elle, les plus grands coupables reçoivent au moins les derniers sacrements... Où poserais-je ma tête pour mourir ?... si je meurs en chemin, faudra-t-il que je reste exposée aux outrages du temps et des animaux ?... faudra-t-il qu'un inconnu pose la main sur moi et m'ensevelisse ?... Hélas ! il faut partir pourtant ! Qu'ai-je fait pour être ainsi chassée ?... j'ai lu leur pensée dans leurs yeux... Pourquoi suis-je un objet de haine, de mépris pour tout le monde.

Puis elle retombait dans un long silence sans que ses larmes cessassent de couler. La nuit venue, elle réunit ce qui lui restait de force et essaya de se lever. Elle eut beaucoup de peine à se tenir debout et à se rapprocher de la fenêtre, qu'elle parvint à ouvrir. Cette fenêtre du rez-de-chaussée donnait sur un verger. La lune brillait entre les pommiers et pénétrait dans la chambre. A sa clarté, Blanche traça presque illisiblement quelques mots :

« Je vous remercie des soins que vous m'avez donnés... que le ciel vous en récompense... Je vous prie d'accepter, en dédommagement de ma nourriture et de mon logement pendant un mois que j'ai passé à la ferme, mon crucifix, mon livre d'Heures, ma robe blanche et divers petits objets contenus dans mon paquet. C'est tout ce que je possède, mais ne vous inquiétez pas de moi ; je n'ai plus besoin de rien... Que Dieu et la sainte Vierge vous protégent ! »

La fenêtre était au rez-de-chaussée et très-basse ; Blanche fit ses dispositions pour partir sans rien changer à ses ajustements. Elle était vêtue d'une robe d'étoffe légère et de couleur foncée. Afin de laisser aussi son chapeau à ses hôtes, elle noua un simple mouchoir blanc sur sa tête. Elle fit ensuite le signe de la croix et dit :

— Mon Dieu ! puisque votre volonté n'est pas que je meure ici, je vous prie de me donner la force de sortir.

A l'aide d'une chaise elle parvint en effet à passer dans le verger. Elle se sentait froide comme si la vie eût commencé à se retirer d'elle. L'air vif de la nuit faillit la suffoquer. Elle se mit en marche, s'il est toutefois permis

sans dérision de s'exprimer ainsi. Après s'être traînée jusqu'à trois cents pas environ du verger, derrière la ferme, elle s'affaissa au milieu d'une bruyère inculte auprès d'une grosse pierre nommée la Roche-Pauvre. Ses yeux entr'ouverts, et le léger mouvement de sa respiration, prouvaient seuls que l'infortunée vivait encore.

IX

Le jour était levé depuis deux heures. M. de Ponthis revenait à cheval de la ferme des Acacias. Son front était sombre. Il avait appris de funestes nouvelles. Le bruit public augmenté des indiscrétions de Saint-Ange; une longue lettre de Mlle de Rochetaille, qui demandait à grands cris son amie; les explications du fermier Germain et de sa famille ne lui laissaient plus rien ignorer. Pressé d'arriver à Grandlieu, il traversa le verger au galop de son cheval et entra dans la bruyère. Tout à coup, en passant près de la Roche-Pauvre, il aperçoit une forme humaine et reconnaît Mlle d'Orbe.

La pauvre enfant gisait sur la terre, dans l'attitude qu'aurait une personne agenouillée tombant sur le côté. Sa joue reposait sur son bras gauche replié; l'autre bras s'en allait, inerte, trouver un appui sur sa hanche. Elle n'avait pas changé de posture depuis le moment où elle était tombée la veille. La guimpe qui couvrait son col et la naissance de ses épaules s'était un peu dérangée dans sa chute, de façon qu'on pouvait juger de sa maigreur.

Le mal avait causé d'effrayants ravages sur cette douce figure, sans pourtant lui enlever cette indélébile beauté dont l'expression réside plutôt dans l'âme que dans les lignes du corps.

L'infortunée n'avait pas encore cessé de souffrir. Une fixité sinistre régnait dans son regard déjà terne ; mais ses lèvres entr'ouvertes, — adorable calice d'une fleur brisée par l'orage, — laissaient encore échapper leur douce haleine. Hélas! à ses belles mains bleuies par le froid de la nuit, on voyait que ses vêtements légers l'avaient mal protégée contre les fraîcheurs de septembre. M. de Ponthis put à peine soutenir ce navrant spectacle.

— Ah! mon Dieu ! s'écria-t-il, ah ! Blanche, dans quel état vous retrouvé-je !

Au cri qu'il poussa, au bruit de ses pas, elle tourna les yeux vers lui et souleva un peu la tête. Ses lèvres remuèrent ; elle parvint enfin à dire ces mots :

— Vous venez trop tard, monsieur Laurence.

Elle se souvint alors qu'elle parlait au prince de Ponthis et voulut se reprendre. La force lui manqua. Le prince s'etait jeté à genoux devant elle et soulevait sa main glacée. Les larmes troublaient sa vue et étranglaient sa voix. Il ne pouvait que s'écrier :

— O ciel !... O mon Dieu!... Quel malheur!... que faire? qu'allons-nous devenir?

Ces marques de tendresse et de douloureuse sympathie causèrent à l'infortunée une émotion qui lui rendit la force de murmurer quelques mots :

— Vous êtes si bon, monsieur, dit-elle, vous m'avez

sauvé la vie, transportez-moi quelque part où je puisse mourir avec décence.

— Mourir! s'écria M. de Ponthis, ivre de douleur.

Ne sachant comment la transporter, et ne voulant pas la quitter une seule minute, il l'enleva, l'assit comme un enfant sur le devant de la selle et monta à cheval. La tête et le corps de la jeune fille reposaient contre sa poitrine. D'un bras, il enlaçait ce corps si frêle qu'il fallait soutenir; de l'autre main il tenait les guides. Il fit au pas le trajet de la Roche-Pauvre à Grandlieu, Blanche ne se plaignait pas; elle avait fermé les yeux et s'abandonnait au mouvement du cheval. Plusieurs fois, M. de Ponthis la crut morte entre ses bras. Il se penchait alors avec effroi vers ce visage pâle et immobile. L'infortunée, le comprenant, soulevait un peu sa paupière appesantie. Ce voyage d'une heure parut à M. de Ponthis long comme une semaine. Il ordonna au premier paysan qu'il rencontra de dételer un cheval de sa charrue, et de galoper jusqu'à Blois afin d'en ramener un médecin. Cette précaution ne fut pas inutile; le médecin arriva au moment où la femme de charge de Grandlieu, aidée de deux servantes, achevait d'installer Blanche dans un lit dressé à la hâte.

Le médecin entra dans la chambre, suivi du prince. La malade paraissait calme; mais ce calme semblait un effrayant prodrome de l'éternelle immobilité du tombeau. La lampe de la vie était presque éteinte. Il ordonna quelques fortifiants. L'enfant les prit avec cette touchante docilité qui formait un des traits distinctifs de ce charmant

caractère. Elle essaya même de s'aider. Les cordiaux la ranimèrent, et elle put dire :

— Je crois bien, monsieur le docteur, que vos soins sont inutiles.

Mais ce qui la ranima bien mieux que les cordiaux, ce fut de se sentir en sûreté, sous le toit et sous la protection de l'homme le meilleur et le plus loyal qu'elle eût connu. Elle essaya de lui en exprimer sa reconnaissance. Il ne souffrit pas qu'elle parlât. Le médecin avait recommandé le silence et défendu tout ce qui pouvait causer une fatigue ou une émotion. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, ce qui n'empêcha pas que, vers le soir, la fièvre ne se déclarât avec une violence singulière. L'accès fut terrible; il dura toute la nuit. Le prince et le médecin veillèrent, s'attendant à chaque instant à voir ce frêle corps retomber inerte entre leurs mains, tandis que l'âme radieuse remonterait vers sa patrie. Les calmants restaient impuissants; tout ce qu'on pouvait faire, c'était quelquefois de contenir par la force la pauvre enfant, qui voulait se lever et marcher. Elle s'était dressée sur son séant; un rouge vif colorait son visage; ses grands yeux limpides brillaient d'un éclat presque surnaturel. Elle avait aussi recouvré cette voix d'un timbre si merveilleux et parlait avec une douceur navrante.

— Pourquoi me retenez-vous? disait-elle dans son délire. Il faut bien que je rentre dans ma chambre et que je n'en sorte plus... Mme de Beauvilliers l'a ordonné... Hélas! mon Dieu! ayez pitié de moi et ne me laissez pas mourir de faim! (elle joignait ses petites mains.) Heures

de la solitude, que vous êtes amères!... Mais qui vient troubler mon sommeil? Ah! c'est toi, homme sans âme!.. Que vous ai-je fait, monsieur Saint-Ange? Grâce! au secours! au secours! au secours!

En criant ainsi, ses yeux s'étaient agrandis. Dans son effroi, elle cachait son visage sous son oreiller. M. de Ponthis et le médecin essayèrent de la calmer par quelques douces paroles. Elle se remit lentement, écarta de ses belles mains ses cheveux, qui couvraient son visage, et, levant un doigt en l'air :

— Écoutez, reprit-elle, écoutez!... Entendez-vous le boute-selle?... Qui montera ce beau cheval noir dont les yeux lancent la flamme?... Elphin! Elphin! où vas-tu si vite?... Arrête!... Hélas! mon Dieu, il faut mourir! Je vous salue, ténèbres de la mort... Adieu, ma chère Diane, vous ne me verrez plus!

Ici, elle jeta un cri et demeura abîmée dans une sorte de prostration que le médecin prit pour la fin de la crise. Mais tout à coup ce visage, couvert des horreurs de la mort, s'illumina d'un sourire si doux, si tendre, rempli d'une si merveilleuse grâce, que les deux hommes, muets d'admiration, crurent assister à sa transfiguration. Hors de lui, M. de Ponthis ne put contenir plus longtemps ses larmes. Il se jeta à genoux devant le lit et cacha son visage dans les couvertures. La malade se remit à parler. Au son de sa voix, il retint son haleine et ses sanglots. Elle articulait chaque mot lentement et avec une douceur d'inflexion capable d'exciter les nerfs les plus sensibles.

— Doux souvenirs! Parlez encore, parlez toujours,

monsieur Laurence! (en entendant son nom d'emprunt sortir de cette bouche si chère, le malheureux tressaillait.) Parlez! votre voix berce mon âme. Oui, sous votre garde, je dormirai en paix, comme sous l'œil d'un père!

— Ah! Seigneur! s'écria l'infortuné, si vous devez me l'ôter, faites que je ne l'entende pas parler ainsi!

— Mais voici l'aurore, continuait-elle, à travers les bois, dans la rosée, sous le soleil; rentrons, il le faut... Pourquoi me parler ainsi?... Oui, je le savais. Hélas! pourquoi n'avoir pas gardé le silence?... Il faut s'incliner sous la volonté de Dieu... Blanche ne portera point sur sa tête une couronne de fleurs d'oranger. Elle ira sans doute à l'église vêtue de blanc, mais ce sera le jour où son âme paraîtra devant Dieu, et sa robe nuptiale est un suaire... Hélas! M. Laurence était pauvre, et M. de Ponthis était riche; voilà tout le malheur!

— Mais toi aussi, tu es riche, chère et noble créature, s'écriait-il en lui tendant les bras. Mais rien n'est perdu! Il n'y a plus de puissance qui puisse nous séparer!

— Voilà tout le malheur, répétait-elle avec une enfantine obstination, sans trop comprendre le sens de ses paroles.

Et remarquant M. de Ponthis qui fondait en larmes :

— Vous pleurez! lui dit-elle, comme si elle eût voulu lui faire la douleur jusqu'à la lie; qui êtes-vous? Ah! vous pleurez, pauvre infortuné; et moi aussi, j'en ai versé des larmes! On ne sait pas tout! Étant toute petite, à l'âge où les enfants rient, moi, je pleurais souvent. Elles avaient une mère, mes cousines... On les récompensait,

et moi, l'on me punissait... on les caressait, et moi, l'on me battait... on les habillait bien, on les instruisait, pour moi rien de tout cela!... Je me suis dit que peut-être je n'étais pas de la maison comme mes belles cousines... Elles se moquaient de moi, Henriette et Charlotte, mais je les aimais malgré cela, et je sens bien que je les aimerai toujours. Rien ne peut me faire oublier mes amitiés d'enfance, mes premières amitiés...

— Pauvre martyre! pauvre martyre! s'écriait M. de Ponthis, quels trésors de charité dans ton cœur!

— Monsieur, lui dit le médecin, en le prenant par le bras, il faut absolument que vous sortiez : vos larmes et vos paroles entretiennent l'exaltation de la malade.

— Je vous comprends! Vous voulez me dérober ses derniers moments... Pour rien au monde je ne m'éloignerai!

— Vous vous trompez, monsieur, j'espère que nous n'en sommes pas là, vraiment.

— Ah! mon sauveur! s'écria le prince, en s'adressant au médecin, rendez-lui la vie, la santé!... et mon existence tout entière ne sera pas trop longue pour reconnaître un si grand bienfait. On m'appelle un homme grave, et voyez jusqu'où va ma douleur! c'est vous dire, si elle meurt je suis perdu!

— Je ne puis vous promettre, monsieur, lui répondit le docteur. Nous savons peu et nous pouvons encore moins. Souvenez-vous de la parole d'un de nos maîtres: *Je le pansay, Dieu le guarit.*

— Daignez donc nous entendre, Seigneur, s'écria-t-il en sortant.

Il ne bougea point, d'ailleurs, de derrière la porte; et lorsqu'au lever du jour, n'entendant rien depuis plus d'une heure, effrayé d'un si long silence, il se décida à ouvrir doucement, le médecin posa un doigt sur sa bouche pour lui ordonner le silence. Blanche dormait. Un calme profond avait succédé au délire. Les roses de ses joues s'étaient enfuies pour faire place à une pâleur de marbre. Elle respirait faiblement, mais avec régularité.

— Si ce sommeil ne lui rend pas la vie, il la prolongera du moins, murmura le médecin. Allez prendre un peu de repos.

Il fallut cette assurance pour que monsieur de Ponthis consentît à se jeter une heure sur son lit, où il ne put, du reste, fermer un seul instant les yeux. La fin de la journée se passa bien, et la nuit suivante fut bonne, de sorte que, le surlendemain, le médecin consentit à ce qu'on l'étendît près de la fenêtre, sur une chaise longue. On enveloppa la malade d'un grand cachemire blanc qui avait appartenu à la mère de monsieur de Ponthis. Elle voulut aussi que ses cheveux fussent lissés, poussant la bonté jusqu'à s'excuser plusieurs fois de ne pas les lisser elle-même, ainsi qu'elle l'avait toujours fait. Le médecin lui ayant recommandé un peu de bouillon, elle consentit à en prendre quelques cuillerées, et dit que cela l'avait réchauffée. Elle ajouta qu'elle se trouvait bien à cette place d'où elle voyait le parc solitaire et imposant de Grandlieu. — Il y avait sous la fenêtre un beau massif de rosier blanc qui charmait ses regards. — Ce qu'elle nommait en souriant ***sa toilette*** étant achevé, elle fit prévenir monsieur

de Ponthis. Elle lui tendit sa main presque diaphane, mais dont la maigreur ne pouvait détruire l'extrême délicatesse de lignes, tant les articulations en étaient fines et élégantes.

— Asseyez-vous près de moi, lui dit-elle. Et, voyant qu'il avait les yeux rouges et fatigués, elle poussa un soupir. Une larme obscurcit ses yeux...

— Votre bonté est grande, lui dit-elle, elle dépasse les limites ordinaires, puisqu'elle vous fait oublier le passé... Mais n'eût-il pas mieux valu pour moi mourir à la Mare-aux-Biches?

— Pourquoi? s'écria-t-il. Vous ne mourrez pas; nous vous sauverons.

Elle secoua la tête comme une personne dont la conviction est formée, quoiqu'elle ne prenne pas la peine de la soutenir.

— Mais enfin pourquoi ce regret? reprit monsieur de Ponthis?

— Pouvez-vous me le demander? fit-elle avec embarras.

— O la plus vertueuse des créatures! s'écriait-il, en tombant à genoux. C'est à moi de me prosterner dans la poussière! Hélas! Je crois vous comprendre. Pardonnez-moi un instant de doute; il n'a fait que traverser mon esprit. Aujourd'hui, la lumière s'est faite. Chacun sait à quoi s'en tenir de ces infâmes machinations. Tout se découvre. A défaut de l'indiscrétion des traîtres, il ne faut que le propos d'un valet.

— Eh quoi! fit-elle avec un ravissement qui lui rendi

un moment l'apparence de la santé, ce que vous dites serait vrai ! Ce n'est point un généreux mensonge, inventé pour apaiser la douleur d'une âme brisée ?

— Je vous le jure sur l'honneur !

— Et Diane croit-elle toujours en moi ?

— Jamais cette noble amie n'a douté un moment.

Blanche s'était dressée sur son séant.

— Ah ! mon ami !... fit-elle en se laissant retomber. Pardonnez à une mourante de vous donner ce nom.

— Toujours ce mot de mort ! s'écria-t-il, en pressant ses tempes dans ses mains. Oh ! mademoiselle, si vous ne voulez pas me rendre fou, ne parlez plus ainsi.

— En vérité, je crois rêver, répliqua-t-elle, en souriant avec douceur ; est-ce monsieur Laurence, mon professeur de philosophie, qui me tient ce langage ? Avez-vous donc oublié vos leçons de la Bastide et nos causeries du parc ? Ne m'avez-vous pas dit souvent : l'ignorant, le lâche et le méchant tremblent seuls devant l'idée de cessation de la vie. La mort est la séparation de deux éléments combinés : l'un spirituel et invisible, l'autre matériel et coloré. Les compagnons d'un jour se séparent au bord du tombeau, ni l'un ni l'autre ne cessent pour cela d'exister. L'un suit ses destinées supérieures ; l'autre, rentrant au foyer de la permanente combustion, se transforme à l'infini. Tel était le langage du précepteur ; le prince aurait-il moins de courage ?

— Quelles consolations me resterait-il donc, s'écria-t-il, sans ma croyance à la vie future ? Mais je paie cruellement mon tribut à l'humanité, et j'éprouve aujourd'hui

combien il est plus aisé d'enseigner une doctrine que de se l'appliquer.

Ses traits décomposés et les larmes qui roulaient dans ses yeux prouvaient trop bien que cet aveu était sincère.

— Ah! monsieur de Ponthis, ajouta-t-elle, vous ne m'aurez pas seulement enseigné à bien mourir; c'est encore à vous que je dois de mourir contente. En m'assurant que j'avais reconquis l'estime de ceux qui me connaissent, vous m'avez délivrée du plus grand sujet de douleur que j'eusse en ce monde. Je voudrais bien maintenant écrire à Diane, mais je suis si faible, et, depuis le jour de cette fatale scène, mes pauvres mains peuvent à peine tenir la plume.

— Tranquillisez-vous, j'ai écrit ce matin à mademoiselle de Rochetaille.

— Surtout, point de mensonge! fit-elle; le plus innocent en apparence peut avoir de mauvaises suites.

— Je ne le sais que trop, hélas! répondit-il.

Ici, leur entretien fut troublé par des pleurs et des sanglots qu'on entendait à la porte de la chambre. Blanche ayant demandé la cause de ce bruit, M. de Ponthis alla lui-même ouvrir.

Blanche vit alors, sur le seuil, le fermier Germain, sa femme, ses trois filles, agenouillées, les mains jointes et pleurant.

— Que je suis heureuse de vous voir, mes amis, leur dit-elle. Mais pourquoi rester agenouillés? Je ne suis pas morte encore; approchez, venez me donner la main.

A ces mots, leurs sanglots éclatèrent avec plus de violence.

— Nous ne nous relèverons pas ! s'écriaient-ils, nous n'entrerons pas que vous ne nous ayez pardonné.

— La calomnie nous avait égarés, disait le mari ; monsieur le prince, en nous interrogeant, nous a tout expliqué. Nous vous avons cherchée partout. Voilà deux jours que nous attendons un peu de mieux pour entrer.

— Venez, mes bons amis, venez, reprit-elle. Ah ! je vois bien que tout le monde ici conspire pour me rendre plus heureuse en quelques heures que je ne l'ai été dans ma vie entière.

Cependant, les bonnes gens n'osaient pas encore entrer ; mais la petite Blandine, n'y pouvant plus tenir, courut se jeter au bord de la chaise longue et baiser les mains de Blanche, en lui prodiguant les noms les plus respectueux et les plus tendres. Fanette et Colombe suivirent et vinrent poser à ses pieds le crucifix, le livre d'Heures, ainsi que les autres objets que la pauvre enfant leur avait laissés en paiement. Elle revit ces objets avec plaisir à cause des souvenirs qu'ils lui rappelaient. Le père et la mère s'étant approchés à leur tour, la malade se trouva entourée de visages amis qui ne cachaient pas leur douleur ; alors, son émotion fut telle que la parole expira en un sourire sur ses lèvres.

Monsieur de Ponthis, craignant que leur présence trop prolongée ne fatiguât la malade, les invita doucement à sortir ; mais elle voulut qu'on lui laissât au moins les

trois sœurs. En conséquence, il fut convenu qu'elles res teraient à Grandlieu pour la soigner. Blandine entra la première en fonctions en ne quittant plus la chambre.

Au lieu d'épuiser les dernières forces de Blanche, ces deux scènes l'avaient visiblement soulagée. M. de Ponthis, qui ne la quittait pas des yeux, s'en étant aperçu, prit un siége, s'assit auprès d'elle, et lui demanda si elle se sentait disposée à causer d'une affaire importante.

— Voulez-vous parler des secours de la religion? interrompit-elle. Oh! monsieur, vous prévenez mon plus fervent désir.

— Vous me déchirez le cœur!... Ce n'est point de cela qu'il s'agit; je veux seulement vous entretenir d'une chose toute matérielle, vous découvrir un mystère qui vous enveloppe depuis votre naissance. On vous a fait croire que vous étiez pauvre, que vous deviez à la générosité de la famille de Beauvilliers vos moyens d'existence. Le voile qui couvrait le crime est aujourd'hui déchiré. La fortune dont ils paraissent maîtres vous appartient.

— Ciel! que me dites-vous! s'écria-t-elle avec une sorte d'effroi.

Il lui raconta en détail les bruits répandus par l'indiscrétion de Saint-Ange, de ses amis et de son valet.

— Les magistrats ont maintenant les yeux ouverts, articula-t-il en achevant. Dans peu de temps la loi, qui veille sur vous, saura forcer vos tuteurs, sinon à réparer leurs cruelles injustices, du moins à vous rendre un compte sévère de la fortune qui leur a été confiée.

— Voilà donc le secret d'une vie de douleur, murmu-

ra-t-elle presque atterrée. Permettez que je reste seule un moment. Vous reviendrez, s'il vous plaît, avec le docteur.

Une heure après, M. de Ponthis rentra, suivi du médecin. Ils ne purent s'empêcher de remarquer sur le visage de la jeune malade cette expression de haute raison qui contrastait si souvent avec son extrême jeunesse. Jamais, peut-être, l'intelligence n'avait brillé d'un plus vif éclat sur ce front virginal.

— Daignez vous asseoir, messieurs, leur dit-elle avec cette amabilité charmante que la maladie ne pouvait lui enlever. Monsieur de Ponthis, quel jour est-ce aujourd'hui?

— Je sais à peine... Nous sommes à la fin de septembre... un mardi, je crois.

— Le 29 ajouta le médecin.

— C'est donc samedi, trois octobre, à midi, que j'aurai accompli ma dix-huitième année, et que, d'après la loi, je serai maîtresse de ma fortune. N'est-il pas vrai, monsieur de Ponthis ?

— En effet, mademoiselle.

— Maintenant, monsieur le docteur, reprit-elle en s'adressant au médecin, je vais vous demander une faveur, une marque d'intérêt à laquelle je n'ai nul droit, j'en conviens, mais que je vous prie pourtant de m'accorder, en raison de ma situation exceptionnelle. Il n'est pas d'usage qu'un médecin dise la vérité à son malade...

Le médecin comprit où elle en voulait venir. La tristesse et l'embarras se peignirent sur ses traits.

— Ah ! monsieur le docteur, dit-elle finement, votre contenance me tient lieu de la réponse que j'attendais. J'y étais préparée ; votre opinion est d'accord avec la mienne.

Il voulut se récrier.

— Ne vous démentez pas, interrompit-elle, à quoi bon? Ne vaut-il pas mieux connaître son sort, et n'ai-je pas, d'ailleurs, de puissantes raisons d'être éclairée à cet égard ?... Je suis sûre que monsieur de Ponthis me comprend... Tenez, je veux seulement savoir si je vivrai jusqu'à l'heure où la loi me permet de tester... Jusqu'à samedi, docteur ; je ne demande que jusqu'à samedi.

— Plût à Dieu, mademoiselle, répondit le bon homme, ému au-delà de ce que comportait son ministère, plût à Dieu que votre existence fût entre mes mains !

— Faut-il donc renoncer, même à cela !... fit-elle avec un mélange de douleur et de résignation.

— Je n'ai rien dit de pareil, dit le médecin.

— J'attends... Voyons, monsieur, auriez-vous moins de courage que moi ?

— Non, pauvre enfant ! s'écria le vieillard tout à fait attendri. Votre courage est digne d'entendre la vérité ! Je vous l'avoue, les secousses que vous avez subies me paraissent trop violentes pour que votre frêle constitution les puisse supporter. Cependant, si ce mieux continuait... La jeunesse a d'immenses ressources...

Mais voyant qu'à ce mot monsieur de Ponthis attachait avec anxiété ses regards sur le médecin, et dévorait en quelque sorte chaque parole qui sortait de ses lèvres.

— Allons, monsieur le docteur, interrompit-elle en sou-

riant voilà que vous retombez dans votre péché d'habitude.

— Je parle comme je pense, répliqua-t-il ; mais sans faire grand fond sur cette espérance, je puis du moins vous affirmer que la plus aimable et la plus vertueuse des femmes n'aura pas quitté ce monde avant de jouir d'un droit qu'elle est si digne d'exercer.

— Voilà tout ce que je demandais à Dieu ! Ah ! monsieur le docteur, ajouta-t-elle en lui tendant la main, vous ne savez pas quelle joie vous me donnez !

Le médecin prit cette petite main, et, s'inclinant autant par respect que pour mieux dissimuler son trouble :

— Je donnerais, balbutia-t-il, ce qui me reste de jours pour prolonger ceux de cette enfant !

— Maintenant, messieurs, reprit-elle, que la tristesse soit bannie de cette maison ! Est-ce à un médecin et à un chrétien de s'affliger de la mort ? les païens, qui n'avaient pas, comme nous, de grands motifs de consolation dans la croyance d'un dogme épuré, et dont les héros, jusque dans les Champs-Elysées, conservaient quelque chose de la tristesse et des passions de l'humanité, ces hommes incomplets offraient à la mort un front calme. Est-ce à nous, fils des martyrs chrétiens, de montrer plus de faiblesse que ces malheureux à qui il n'a pas été donné de voir lever le soleil de l'émancipation humaine, et de vivre sous la loi nouvelle ? Pour moi, à mesure que je sens mon âme immortelle se dégager de ses terrestres liens, je m'aperçois que mes sentiments se transforment. O vous, qui, à cette heure, me tenez lieu de famille absente ! ô mes

amis, je sens que je ne vous aime pas moins, mais que déjà mes affections, planant dans une sphère bien supérieure, ont rompu avec ces fibres secrètes du cœur qui mêlent à presque toutes nos joies les tiraillements de la douleur ! Allez donc en paix, et ne redoutez plus le moment où il faudra nous séparer, ce ne sera pour votre malade que l'heure de vous précéder dans une voie qui mène à Dieu.

En l'entendant parler ainsi, ces deux hommes ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer, ou de l'héroïque courage de cette frêle jeune fille, ou de l'éclat merveilleux d'une raison qui survivait, dans toute sa plénitude, à l'affaiblissement des organes. En sortant de la chambre, le médecin prit le bras de M. de Ponthis, qui ne pouvait articuler un mot, et lui dit :

— Ah ! monsieur, il y a 30 ans que je m'assieds au chevet des mourants, je n'ai jamais assisté à de pareil spectacle ! S'il devait se reproduire souvent, je renoncerais à mon art. Je comprends maintenant la distance qu'il y a de notre mission à celle du prêtre.

Les trois journées qui suivirent furent assez bonnes. Le mal n'augmenta point. A la vérité, les forces ne revenaient pas, et le faible estomac de la malade ne pouvait rien supporter. M. de Ponthis passait presque toutes ses journées à côté d'elle ; et, comme ce calme prolongé qu'il remarquait en elle lui rendait quelque espérance, elle essaya de le désabuser, en lui disant avec cette grâce enjouée qu'elle savait prendre, lorsqu'il s'agissait de calmer la souffrance de quelqu'un ou de la ramener à la raison :

— Je crois que vous avez trop bonne opinion de moi, et que vous me prenez pour un être immatériel, car il y a quelques jours que je n'ai rien pris, et il est impossible de vivre longtemps ainsi.

La plupart du temps, étendue, à côté de la fenêtre, sur la chaise longue, elle ne quittait point des yeux les massifs de rosiers blancs. Grâce aux beaux jours du naissant automne, ces arbustes étaient encore chargés de fleurs. La terre se couvrait d'une sorte de neige parfumée qui tombait des roses épanouies. Les oiseaux de petite espèce fréquentaient cette corbeille de roses et l'égayaient de leur ramage.

— Voilà, dit-elle un jour à M. de Ponthis, où il me serait doux de songer que je reposerai après ma mort.

— Je jure, s'écria-t-il avec transport, que si Dieu permet qu'un aussi grand malheur s'accomplisse, vous n'aurez pas d'autre tombe !

Il avait compris le sentiment tendre et affectueux qui se cachait jusque dans cette funèbre pensée, et il en était profondément ému. Lorsque les regards de la jeune fille ne se reposaient pas sur le massif de rosiers blancs, ils se tournaient le plus souvent du côté de la porte; M. de Ponthis en comprit aisément la signification.

— Vous paraissez attendre ? lui dit-il.

— Oui, au moins une lettre.

— Mlle de Rochetaille n'est pas à Blois en ce moment, et le facteur rural ne vient que tous les deux jours.

— Hélas ! répliqua-t-elle, c'est que je sens mes forces diminuer, et je crains de ne pouvoir attendre.

Elles diminuaient, en effet très-visiblement, sans que le mal se manifestât par des crises violentes, il n'en était pas moins évident que la vie se retirait de ce corps fragile. Elle maigrissait en quelque sorte à vue d'œil; ses petites mains disparaissaient sous ses manchettes et son visage aminci dans les dentelles de l'oreiller. Mais, à mesure que sa beauté physique s'évanouissait, il semblait qu'elle en revêtît une autre d'un genre plus impérissable, en ce qu'elle frappait l'âme sans complaire aux sens. On arriva ainsi jusqu'au 3 octobre. Mlle d'Orbe était si faible, ce jour-là, qu'on eut beaucoup de peine à la transporter sur sa chaise. Elle l'exigea, pourtant, et il fallut lui obéir. Dans la matinée, elle garda le silence et tint ses regards constamment attachés sur la pendule. Quand midi sonna, elle parut éprouver une vive satisfaction. Elle manda près d'elle M. de Ponthis, et, lorsqu'il fut entré, elle lui dit, en articulant chaque mot très-nettement, quoiqu'elle parlât bas.

— Monsieur de Ponthis, Dieu m'a accordé la seule faveur que je lui demandais : il m'a fait vivre au-delà de l'heure qui me rend maîtresse de mon bien. Tandis que ma raison m'appartient encore et que je puis me faire entendre, parlons d'affaires. Je veux écrire à monsieur et à madame de Beauvilliers, qui ne se doutent pas probablement de l'état dans lequel je suis...

— Absorbés par la honte, la terreur, et aussi par les chagrins que leur causent leurs filles, ils s'enferment dans leurs appartements et n'ont plus aucune communication avec le monde. Leurs gens eux-mêmes n'osent approcher d'eux.

— Pauvres parents ! dit-elle, que de maux ils auraient pu s'éviter. Vous savez que je ne puis écrire; voulez-vous, monsieur Ponthis, servir un moment de secrétaire à votre ancienne écolière? je n'abuserai pas longtemps..... mais pardon, je vous afflige.

Lorsque monsieur de Ponthis eut disposé ce qu'il fallait pour écrire :

— Je suis prêt, dit il.

Blanche se recueillit un moment, ses beaux yeux, agrandis par sa maigreur, se levèrent et sa figure prit une expression véritablement angélique.

— Veuillez écrire, monsieur Laurence, dit-elle.

Elle se mit à dicter, d'une voix doucement émue, la lettre suivante, que monsieur de Ponthis ne put écrire sans s'interrompre plusieurs fois pour apaiser les sentiments qu'elle faisait naître en lui.

« J'ai aujourd'hui dix-huit ans, mes très-chers parents, t ce jour anniversaire de ma naissance sera peut-être celui de ma mort, ou il la précédera de bien peu. Ce jour de l'émancipation du mineur est une époque solennelle dans l'existence d'un orphelin; la famille et les amis s'assemblent, c'est une sorte de fête du cœur, à laquelle se mêlent les graves conseils; ils servent d'initiation à la vie nouvelle pour la pupille qui va bientôt ne relever plus que de sa propre volonté, de sa propre conscience. La destinée n'a pas voulu que je fusse environnée de ces lumières. Je meurs loin de vous sous un toit étranger, mais chez un homme dont l'honneur est assez grand pour

couvrir celui de votre maison. Que Dieu daigne donc m'éclairer dans mon abandon !

» Que n'avez-vous eu confiance dans votre Blanche? que n'avez-vous parlé depuis longtemps? Quelle journée ce serait aujourd'hui, au lieu d'un jour de tristesse et de mort! De tous les regrets que j'emporte dans la tombe, celui-ci est le plus grand. Dans cette solitude de famille où je suis je ne puis m'empêcher de me représenter le bonheur dont j'aurais joui sans ce fatal *malentendu;* je me vois entourée de vous, de mes cousines et de quelques amis choisis. — « Ah! monsieur, aurais-je dit au notaire » de la Norville, déchirez ces actes, ces contrats, il n'y » a ici qu'une famille et qu'une fortune; Blanche d'Orbe » n'est que la cadette de la maison de Beauvilliers! » Et qu'est-ce donc en effet que le lien de famille qui n'implique pas le partage des peines et des plaisirs, de la bonne comme de la mauvaise fortune?

» Pourquoi faut-il que vous ayez douté de moi! O vous, madame de Beauvilliers, qui avez servi de mère à la pauvre orpheline, connaissiez-vous si mal son cœur qu'il vous eût inspiré de la défiance? Par quelles fautes ai-je pu mériter un tel jugement? Il faut pourtant que cela soit, et quoique ma conscience ne me reproche rien, je ne puis me pardonner d'avoir involontairement contribué à cette déplorable erreur.

» Si encore j'avais eu le bonheur de vous embrasser et de recevoir votre bénédiction avant de rendre le dernier soupir! cette suprême consolation m'eût rendu moins amer mon adieu à ce monde que je vais quitter si jeune.

Et mes cousines que je ne verrai plus et que j'ai tant aimées ! Que de fois, en les regardant, le nom de sœur me venait sur les lèvres ! Qu'il m'eût été doux de leur prouver ma tendresse ! Elles verront du moins, quand je ne serai plus, que la petite Blanche, cette humble compagne de leurs jeux et de leurs études, n'a cessé de les chérir.

» Vous savez sans doute aujourd'hui, mes chers parents, de quelle ruse j'ai été la victime ; Dieu ordonne que nous pardonnions à nos ennemis, je veux donc tout oublier, et je ne vous rappelle ce crime que pour vous prier de ne pas juger trop sévèrement ma conduite. Après une pareille honte la vie n'était plus tenable à la Norville. J'ai sans doute eu tort de céder à l'entraînement de la douleur ; aucun prétexte ne peut justifier l'infraction à l'obéissance du mineur envers ses tuteurs, de l'enfant vis-à-vis des parents. Je ne crois pas avoir laissé d'autre tache dans ma courte existence ; puissent mes larmes l'effacer ! J'ai été poussée par le désespoir.

» Et maintenant, mes très-chers parents, il faut nous dire un éternel adieu. Une seule chose adoucit un peu l'amertume de ce moment suprême, c'est que ma mort réalise ce qu'il m'eût été si doux d'accomplir de mon vivant. Dans quelques jours, cette fortune, qui m'appartenait, va tomber entre vos mains, puisque vous êtes mes seuls parents. A Dieu ne plaise que je la détourne de sa naturelle destination ! je n'ai donc pas besoin de faire de testament, tout est pour le mieux. Je prends cependant la liberté de confier à monsieur le prince de Ponthis, qui veut bien se charger de vous remettre ceci quand je ne

serai plus, une simple note contenant la liste de diverses sommes que je destine à de pauvres gens qui m'ont secourue dans l'adversité où je suis tombée et à quelques serviteurs affectionnés.

» Vous trouverez aussi mention d'une somme de soixante mille francs, c'est l'article le plus important de la note et par son chiffre et par son objet; je la destine à une fondation qui se rattache à mes sentiments les plus intimes, et j'ai l'espoir que vous consentirez a son exécution. Je désire que le revenu de cette somme serve chaque année à doter une orpheline pauvre de la commune dont dépend la Norville. Comme la commune n'est pas grande, il est à présumer que l'on ne verra plus une orpheline dépourvue de toute ressource dans cette contrée où s'est écoulée ma courte et douloureuse existence.

» Je crois, mes chers parents, avoir tout dit, et si ma tête affaiblie par les approches de la mort oubliait quelque détail, je me fie à votre obligeance et à la sollicitude de monsieur de Ponthis pour réparer mes omissions. Adieu donc, mes très-chers parents, je pars en avant, c'est moi la plus jeune et la première de notre famille qui m'en vais paraître aux pieds de Dieu; il m'a choisie pour offrir la prière collective. Je vous le disais bien dans ma lettre en quittant la Norville. Peut-être me réserve-t-il quelque grande faveur.

» Or, quel plus grand bien peut-il m'accorder que de m'appeler à lui? Henriette, Charlotte, adieu aussi, ô mes chères cousines, mes sœurs d'enfance! recevez mes baisers et souffrez en même temps que votre cousine mou-

rante vous supplie de rester toujours respectueuses et obéissantes envers votre père et votre mère..... Il faut nous quitter, adieu encore! adieu tout ce qui me fut cher?

» BLANCHE D'ORBE.

» Grandlieu, 3 octobre 18.. »

Elle signa de sa main tremblante ces deux derniers mots, et se laissant tomber exténuée sur ses oreillers, elle essaya de sourire, et dit:

— Ah! monsieur de Ponthis! vous ne sauriez croire combien je me sens soulagée!... Il ne s'agit plus que d'attendre la fin. Aussitôt que je ne serai plus, montez à cheval, ne perdez pas une minute, courez à la Norville, lisez-leur cette lettre... Qui sait ce qu'un instant de retard peut causer de désastres dans une famille livrée au désespoir et à des pensées de ruine et d'humiliation.

— Je vous le promets, répondit-il en retenant ses larmes.

Il n'osait plus se montrer faible en présence d'une pareille fermeté. Après le premier élan de la douleur, il avait repris ce caractère grave et élevé qui le distinguait à un haut degré.

Elle lui dicta ensuite la note de ses dons particuliers; tous ceux qui l'avaient servie furent inscrits, les gens de la ferme des Acacias ne furent point oubliés. A ses dons en argent, elle ajouta celui de son Christ et de son livre d'Heures en faveur de la petite Blandine. Quelques serviteurs de la Norville trouvèrent place sur ce codicille; elle

se souvint même de son vieux maître d'équitation, et de la femme qui lui apportait ses repas dans sa petite chambre pendant les jours de réclusion. Cette dernière ne méritait pourtant point une telle faveur, mais cette âme chrétienne répandait ses bienfaits même sur ses ennemis.

— Quant à ma chère et affectionnée Diane de Rochetaille, ajouta-t-elle en terminant, la personne que j'aimais le mieux en ce monde, la sœur de mon âme... que pensera-t-elle en apprenant la mort de sa Blanche? Ah! pauvre amie, tu avais bien raison de me le dire, le premier jour où il parut à la Norville : « Puisse-t-il, ma chère Blanche, ne jamais se trouver sur votre chemin! » Hélas! dépendait-il de moi de l'éviter?... Mais, pardon, monsieur de Ponthis, j'oublie que vous attendez mes ordres... A ma chère Diane, je ne puis rien léguer, à quoi bon? son cœur n'a pas besoin de signes extérieurs pour se rappeler notre bonne amitié!... Cependant, quand je serai morte, veuillez couper une boucle de mes cheveux et la porter à ma chère Diane...

Elle se recueillit un moment, et reprenant la parole d'une voix plus faible, mais extrêmement douce, et en quelque sorte voilée par un sentiment de pudeur :

— Je sens bien, reprit-elle, qu'il me reste à parler d'une personne qui devrait occuper la première place sur cette liste... O, monsieur, quel don serait digne de vous? noble cœur qui s'est attaché à mes pas comme le génie du Bien, lorsque celui du Mal m'apparut... Vous, à qui je dois une mort décente... presque heureuse, par les soins et les sentiments affectueux dont vous entourez une pauvre enfant

abandonnée... Pieux ami, je vous lègue ma dépouille mortelle... à vous ce peu de poussière qui restera de moi... Le ciel n'a pas permis que je pusse vous offrir davantage.

Elle essaya, disant ces mots, de lui tendre la main. Malgré sa résolution et sa fermeté, M. de Ponthis ne put s'empêcher de la mouiller de quelques larmes.

Ce travail et les émotions qu'ils faisaient naître achevèrent de l'épuiser. Les forces lui manquèrent si complétement que M. de Ponthis s'imagina qu'elle allait expirer. Le médecin accourut. C'était une fausse alarme ; mais, à dater de ce moment, l'affaiblissement fit des progrès. Voyant qu'on l'entourait, et que les visages exprimaient tous la douleur et la pitié, elle remuait encore les lèvres pour dire :

— En vérité, mes amis... je ne souffre pas.

— Combien cette affreuse situation durera-t-elle encore? demanda tout bas M. de Ponthis.

— Trop peu de temps, sans doute, pour qu'il ne soit pas l'heure de songer aux derniers sacrements, répondit le médecin.

Le prince fit aussitôt atteler pour qu'on allât chercher ce vieux prêtre qui, jadis, conduisait Mlle d'Orbe et lui avait fait présent du livre de prières. Il arriva un peu avant le coucher du soleil ; il resta deux heures enfermé avec la malade, et lorsqu'il sortit de cette chambre funèbre, ses traits vénérables exprimaient l'enthousiasme.

— Ah ! messieurs, dit-il en levant les mains au ciel, ce

n'est plus une créature humaine, c'est un ange qui plane déjà dans les célestes régions !

La nuit fut agitée, terrible. Le souffle manquait à la malade, de sorte qu'elle ouvrait convulsivement sa bouche déjà flétrie sans pouvoir absorber cet air indispensable à la vie. Lorsqu'aux premières lueurs de l'aurore, dont les rayons lamés de rose et d'or arrivaient jusqu'au lit, M. de Ponthis se pencha inquiet vers la mourante ; il fut consterné des ravages que le mal avait faits en peu d'heures. La mort était là, patente, inévitable.

Hélas ! qui aurait pu reconnaître cette charmante petite fille, la gloire de son sexe, qui alliait la grâce, la beauté de l'âme à celle du corps ? Où était cette blancheur lactée, qui faisait dire à ceux qui la voyaient : Mademoiselle Blanche, la bien nommée ? et ces teintes printanières, répandues jadis sur ces joues, sur quelle fleur nouvellement éclose étaient-elles allées se poser en la quittant ? La mort avait déjà collé son visage terne et immobile sur ce visage encore animé ; les yeux de cet ange, — deux étoiles d'un meilleur monde, — se ternissaient pour toujours. Mais ce que la mort ne pouvait détruire dans ce chef-d'œuvre de la création, c'était le caractère idéal, indélébile de sa physionomie, cette beauté presque abstraite qui survit dans un corps mutilé, et qui, réduite en poussière, se dresse encore dans la pensée de quiconque l'a vue ou en a seulement entendu parler ; c'est ainsi qu'elles vivent éternellement, ces Dames de Vertu, qu'elles soient sorties des flancs de l'humanité ou du cerveau des poëtes !

Elle avait supporté avec un héroïque courage le rude

labeur de l'agonie. Dans les plus cruelles étreintes de cette lutte affreuse d'une jeune fille et de la vieille Mort, c'est à peine si l'on entendait sortir de son sein un faible gémissement, le souffle haletant d'une poitrine pressée par une main victorieuse. Plus calme après cet épouvantable assaut, elle demeura immobile, mais hors d'état de parler. Jusqu'à ce moment, elle n'avait cessé d'attacher les yeux à la porte; mais, soit qu'alors elle ne vît plus que ténèbres autour d'elle, soit que l'espoir l'eût abandonnée, ses regards restèrent levés au ciel. Tout à coup, vers le milieu du jour, le frôlement d'une robe de soie arrive à son oreille. Elle jette un faible cri et retrouve un instant la voix pour articuler :

— Dieu!... Ah!... Dieu!... je puis mourir maintenant!

Elle ne l'avait point vue ni touchée, mais en quelque sorte pressentie. C'était en effet mademoiselle de Rochetaille, qui la tenait embrassée et qui ne pouvait lui répondre que par ses sanglots. Jamais on ne vit de spectacle plus douloureux! cette jeune fille, dans tout l'éclat de sa beauté, de la jeunesse et de la santé, entourant de ses bras son amie mourante; la petite Blandine accroupie au bout de son lit et réchauffant de son haleine et de ses larmes ses pieds glacés comme le marbre des tombeaux, mademoiselle de Rochetaille, monsieur de Ponthis, le vieux prêtre, le fermier Germain et sa famille, les gens du château et du voisinage, agenouillés ou groupés dans des attitudes désolées; tous ces visages éplorés ou inclinés par la piété, il y avait là de quoi frapper les âmes les moins sensibles.

Cependant le bruit des infortunes de mademoiselle d'Orbe et de sa fin prochaine s'était répandu dans la contrée. Ce fut presque un deuil public : les mendiants, les pauvres femmes, les jeunes filles, un peuple entier d'humbles amis, qui tous avaient reçu d'elle, non de l'argent, elle n'en avait point, mais quelque marque d'affection accompagnée de cette grâce touchante, qu'elle mêlait à ses moindres actions ; — tous ces gens accouraient à Grandlieu. C'était un pèlerinage incessant, auquel se joignaient — châtiment naissant de l'opinion contre une famille sans entrailles — des personnages considérables par leur rang et leur vertu. — On ajoutait que la plupart des valets de la Norville avaient brusquement quitté le château, ne voulant plus servir de pareils maîtres. Le vieux piqueur Médéric était venu à Grandlieu des premiers, et monsieur de Ponthis l'attacha incontinent à sa personne. D'autres assuraient que Fanfare, le valet qui avait sellé Elphin, était devenu fou en apprenant la mort de mademoiselle d'Orbe, et qu'il courait les bois en répétant : « J'ai sellé le cheval de l'enfer, malheur à moi ! » Avant même que la mort eût saisi sa proie, la main de Dieu commençait à se faire sentir.

Quelle journée ! quelle nuit ! autour du lit un silence de mort, mademoiselle de Rochetaille toujours attachée au corps de son amie; de temps en temps des soupirs, un rapide chuchotement et un long silence d'attente. Vers le point du jour, la mouranteretourna la tête ses lèvres rencontrèrent celles de mademoiselle de Rochetaille, qui,

presque aussitôt, poussa un cri en sentant son amie froide et sans respiration. Le médecin dit :

— C'est fini.

Le vieux prêtre ouvrit la fenêtre, et, s'adressant à la foule des serviteurs et des pauvres rassemblés dans la cour :

— Mademoiselle Blanche est morte ; bonnes gens, priez pour elle !

Alors les sanglots éclatèrent de toutes parts. La petite Blandine s'évanouit. Il fallut emporter mademoiselle de Rochetaille, que sa mère alarmée emmena aussitôt. La maison retentit de gémissements. On entoura ce lit, où, dans la sérénité de la mort, reposait cette adorable forme humaine, jadis habitée par une âme d'élite. On la trouvait si belle encore, qu'on ne pouvait croire qu'elle ne se relèverait plus. Elle était bien morte pourtant, morte dans un dernier baiser donné à son amie. C'était au point du jour : son âme monta au ciel à l'heure où l'alouette s'élève dans les airs.

Peu d'instants après, monsieur de Ponthis, hors de lui, fou de douleur, montait à cheval et partait pour la Norville, en disant :

— C'est fini avec la mort, aux vivants maintenant ; j'obéirai à sa volonté dernière, j'irai avec des paroles de pardon d'une main, mais de l'autre une épée ! une épée !... Je pourrai, seulement après, rendre à la terre la dépouille de cet ange à jamais perdu pour l'humanité.

X

Dans cette riante Tempé, qui porte le nom de Val Fleuri, brille une nappe limpide à laquelle on a donné par extension le nom de *Lac* des Morfondus; au milieu de ce miroir réflecteur du ciel, tout constellé de fleurs aquatiques, s'élève une île peuplée de saules et de peupliers. Elle sert de refuge aux cygnes argentés que l'on voit errer, l'aile enflée comme la voile d'une trirême, sur la surface du lac. C'est là, le jour de la mort de Blanche, que Saint-Ange a réuni ses compagnons pour une orgie champêtre. On a dressé la table dans un bosquet, aux pieds d'une statue de marbre dépoli par les intempéries : mais les teintes grises vont bien à l'austérité de cette figure. Elle représente une belle femme, qui, d'une main, tient un livre, et de l'autre montre le ciel. Sur le piédestal, on lit en lettres de bronze: LA SAGESSE. Par une bizarrerie qui semble ici une raillerie de l'ironique destin, il y a *sept* convives à table. Et quels sages, que Léo Barclai, Trivulce d'Autreval, Hercule de Montbrun, Zoé de Lignerolles, Henriette et Charlotte de Beauvilliers, et leur maître Saint-Ange, le beau Pluton de ce festin des enfers! Des guirlandes de fleurs suspendues aux arbres ornent la salle de verdure. Le vin pétille dans les coupes de cristal et fleurit déjà couleur de sang sur la joue des convives. L'éternel amour fournit à leur intarissable parole

ses déclamations obscures et mystiques, ses maximes insensées. Car, de quoi discuteraient-ils, ces gladiateurs de la débauche, sinon du dieu sagittaire? — C'est Léo Barclai qui parle :

— Justice ! s'écrie-t-il, justice est faite de nos cœurs amoureux. Lame et fourreau tout est usé, usé! Où est la saison adolescente, *juventu prima vera della vita*, où pensant à toi, Dame des premières amours, je me prenais à écouter le vent se lamenter dans les feuilles: La jeunesse n'a qu'un temps, qu'un temps, qu'un temps, comme dit la chanson ! Et ce temps... finit! Nous avons gagné trop d'esprit; nous ne savons plus être bêtes et croyants; nous avons peur de faire la grimace en pleurant. Nous sommes gelés comme des fruits confits et cristallisés dans notre jabot. En politique, nous regarderons l'humanité comme un damier; en amour... raffinés, lettrés, civilisés, gangrenés, complexes, pourris de savoir ou d'expérience, subtils observateurs, damnés que nous sommes, parmi nous l'amour a honte de lui-même! Quel amant, au clair de lune, à moins qu'il ne soit clerc ou marchand, oserait dire à sa pâle maîtresse : « Etoile de ma vie, mon cœur est un océan où tremble sans cesse ta céleste image ! » Ou bien : « Salut, bienfaisante lumière qui réchauffes mon âme engordie! » Ou bien : « Je m'agenouillerai devant toi et je baiserai tes pieds blancs! » Ou bien : « Je poserai ma tête sur ton cœur, je l'écouterai palpiter, et quand il s'arrêtera, le mien aussi cessera de battre! » Ou bien : « Tu es ma joie et ma douleur, ma force et ma faiblesse, ma vie réside en toi ! » Ou bien : « Idéal de grâce

et de beauté, aurore bienfaisante, qui vous êtes levée au sein des ténèbres de mon existence et les avez dissipées, daignez encore me sourire. Chaque sourire qui tombe de vos lèvres est comme une pierre précieuse qui va s'enchâsser dans mon cœur ! » Ou bien : « Madame, ayez pitié de moi ; ce cœur est un oiseau blessé sur lequel vous avec posé le pied ! » Ou bien : « Fuyons, ma douce amie, ce monde railleur, et cherchons quelque lieu solitaire où nous puissions nous aimer loin de tous regards ! » Ou bien : « Pour toi je franchirai l'Hellespont à la nage, je laisserai ma chair et mon sang aux dents de ton balcon ! » Ou bien : « Un palais de fées dont tu seras la reine ! » — Non ! non ! non ! Grandes paroles, cris du cœur, chauds lieux communs, vous êtes faits pour le troupeau ! A d'autres ces illustres farces de l'amour ! Ce n'est pas pour vous que vibrent ces lyres éternelles : les sonnets de Pétrarque, les canzonnes de Camoens, ni tes vers melliflus, doux Métastase ! Cette langue divine ne convient pas à nos lèvres cerclées du pli de l'incrédulité. Nous sommes condamnés à ne parler à l'ange que de rubans, de chevaux ou d'opéra. La seule chose que nous puissions lui offrir est un souper dans quelque cabaret célèbre.

Le rire accueille cette parole sépulcrale et furieuse comme un remords trop tardif.

— Que dit notre cher Saint-Ange ! s'écrie-t-on.

Mais lui, l'œil morne et avec quelque chose d'égaré dans la physionomie :

— Je dis qu'il y a sept convives à table, trois femmes

et quatre hommes. Il manque ici une fiancée... la mort l'a surprise!

— Décidément, dit Henriette, la mort de cette fille le rend triste.

— Je lui trouve, ajouta Charlotte, l'air dévasté d'un volcan refroidi.

— Il ne me reste plus, dit Trivulce, qu'à proclamer le néant des choses humaines. Il ne faut plus croire en rien si la gaieté de Saint-Ange s'évanouit devant les tombeaux.

— Il y a encore deux choses vraies en ce monde: le soleil et le vin! réplique une voix sonore.

Parlant ainsi, Hercule de Montbrun, florissant de jeunesse et de santé, comme un Bacchus indien, contemple le ciel à travers l'opale de son verre. Mais Zoé de Lignerolles, tendant d'une main blanche sa coupe de cristal, s'est élevée au bout de la table triangulaire.

— Puisque vous reniez vos dieux renversés, dit-elle, buvons à l'oubli des amours.

Elle décoche, en disant ces mots, un sourire cruel à Saint-Ange.

— Moi aussi, continue-t-elle, j'ai été en Arcadie! moi aussi j'ai aimé! j'ai chanté des villanelles sentimentales dans les bois. J'ai rêvé poignards sanglants et infusion d'aconit. Bah! laissons faire la Providence et contentons-nous d'embrouiller les destinées. La vengeance éclôt toute seule un beau matin comme une plante vénéneuse pousse pendant la nuit. Et avec la vengeance assouvie naît l'oubli, fils cadet du néant. Loin de moi, rides précoces



du chagrin ! j'offre désormais un front serein au plus doux comme au plus cruel des regards. Eveillez-vous donc, Saint-Ange, notre cher maître ! On dirait qu'il écoute si la brise qui chante dans les peupliers lui apporte quelque voix du ciel. Est-il beau le cantique qu'*elle* dit aux concerts du Seigneur ? En vérité, si on voulait s'attendrir, on n'en finirait point ! Et puis il n'y a de mort vraiment regrettable que la mort sans héritage. N'est-il pas vrai, mes belles demoiselles ? (le démon femme accompagne cette apostrophe d'un sourire sardonique adressé aux deux sœurs.) Et vous, Saint-Ange, avec vos airs de M. Macbeth, de quoi vous plaignez-vous, général ? Ces gens-là sont étonnants ! Ils se plaignent toujours, comme dit maître Diderot, que la bonne nature mêle un peu de chichotin aux bonbons qu'elle donne à ses enfants. Voyons, mon capitaine des légions damnées, qu'est devenu le dédain éternel de cette lèvre insolente ? Il ne répond rien. Je crois décidément que notre prince a perdu sa couronne. Ne se vantait-il pas d'affronter les sourires de la candeur, les larmes de l'innocence et les béantes blessures ouvertes par son glaive ? O mon beau Lucifer, vous l'avez dit : « Qu'on me donne un cheveu, la femme entière y passe. » Eh bien ! cela s'est fait comme vous l'avez dit. Grâce, beauté, jeunesse, candeur, toutes les beautés, toutes les vertus, toutes les jeunesses, tout a été anéanti. Quelle moisson ! quelle charge de grappes au pressoir ! quelles gerbes d'épis sous la meule ! Ami, vous avez une faulx qui va comme un arc-en-ciel d'un bout à l'autre de l'horizon. Et demain la terre affamée engloutira cette douce

bouchée. Toute forme s'anéantira comme un lointain souvenir d'enfance dans une mémoire virile. Rien ne restera, rien. Les beaux cheveux, les belles dents, les beaux yeux enflammés d'une pure flamme prise aux régions célestes, tout cela, poussière ! poussière ! Et puis on lui élèvera un tombeau, et à son tour le tombeau lui-même disparaîtra. Nul vestige ne restera. Et c'est vous pourtant, c'est vous qui teniez en main le fil, le cheveu comme vous dites, le cheveu d'or et de bronze. Vous avez ainsi tiré toute la femme à vous, vous avez joué du ciseau des Parques.

— Faut-il, répliqua Saint-Ange, que l'aiguillon de cette langue venimeuse me tire de ma torpeur ? Pardieu ! madame Tisiphone, vous avez un fouet miraculeux ! La vérité est que je me sens tout ragaillardi par ces discours, qui me rappellent notre bon vieux temps de l'an passé. Au loin mes funèbres pensées avec ce flacon vide !

L'ironie remonte à sa lèvre comme à la crête des vagues l'écume éternelle qui les couronne. Il jette le flacon, et tendant son verre :

— Remplissez-le, dit-il, et pardonnez-moi, amis. Nous boirons ensuite aux choses bruyantes et héroïques. Du bruit ! du bruit ! nous ne saurions, nous autres, vivre dans le silence. Je parlerai, moi aussi, car, Dieu me damne ! vous avez tous l'accent d'un canon d'alarme ! Écoutez Barclai, ne dirait-on pas qu'il chante un *De profundis* sur un mode païen ? Je crois que le pivot branle sur son axe dans ces âmes chancelantes. Souvenez-vous donc de ma philosophie : deux anges au glaive enflammé gardent l'humain troupeau, et le contiennent comme des rives escar-

pées enserrent un fleuve. L'un de ces anges se nomme le Vice et l'autre la Vertu. Leur destinée en ce monde est la même. Tous deux meurent à la tâche. Le dernier succombe sous l'injustice sociale, le premier expire sous la hache des lois. C'est ainsi que, justement effrayée de ce double châtiment, la multitude se traîne dans l'ornière, ni bonne ni mauvaise, mi-partie de bien et de mal, vulgaire comme un métal de titre inférieur, nageant timidement, hypocritement entre deux eaux dans ce conduit qui paraît être le milieu nécessaire à la conservation de l'espèce et de la société. — Quant à nous, hommes au triple airain, ces voies douteuses ne sauraient nous convenir. Voulant affronter les tempêtes, entre les deux anges providentiels, nous avons choisi celui du Vice, parce qu'il est le plus grand ! Sans doute, nous rendons hommage à la Vertu. Elle expire sans jeter un cri sur le bûcher des martyrs. Elle se laisse arracher les ongles et la chair sans renier son Dieu ; mais en retour, elle jouit des glorifications humaines, elle croit à d'éternelles récompenses. Combien le Vice isolé, funeste, chargé de l'exécration publique, sans récompense en ce monde, sans espoir en un monde meilleur, me paraît plus grand, drapé dans la sombre majesté de son orgueil ! O Sagesse (il se tourne vers la statue) ! divinité médiocre, archange des moyennes régions, par quelle raillerie du hasard présides-tu donc à ce festin ? Oui, lève ton doigt vers le ciel, baisse ta timide paupière vers ce livre, tu n'empêcheras pas qu'un jour peut-être nous déborderons sur le globe comme une lave ! Il faudra bien alors brûler du feu qui nous consume et

partager notre folie. Point tant de façons ! vous trinquerez aussi, vous dis-je, vous trinquerez sur les ruines du monde !

Il s'élance, disant ces mots, vers la statue. L'extrémité de son pied gauche atteint le bord du piédestal, tandis que son bras enlace une ceinture de marbre.

— Vous permettez, belle dame, dit-il.

L'effort qu'il fait en s'arc-boutant du pied, pour élever son verre écumant jusqu'aux lèvres de la statue, la renverse. Un cri part. Il tombe avec elle, et brise la table chargée de cristaux. Mais lui, rapide comme une vipère mal écrasée, s'est déjà relevé en jurant d'une bouche sifflante :

— J'ai failli faire une fin à la don Juan, dit-il. Avouez que c'eût été de mauvais goût !

Il rit encore au moment où il vient d'échapper à la mort; mais, en dépit de ce flegme goguenard, son front s'assombrissait d'instants en instants comme les nuits rapides des régions tropicales.

— C'est mauvais signe, dit-il, si les statues quittent leur socle pour venir m'écraser. Je ne suis plus d'accord avec les constellations. Hâtons-nous de quitter cette île maudite !

Il sort aussitôt de ce paisible bosquet, souillé des débris de l'orgie, et se dirige, suivi de ses compagnons, vers la pointe de l'île. Tous s'élancent dans un frêle canot à peine assez grand pour les contenir. Saint-Ange, armé d'une longue perche, repousse vigoureusement la terre. La nacelle file comme un trait. Les femmes chantent des pa-

roles non rimées. Zoé de Lignerolles conduit cette mélopée improvisée. Elle chante ces mots ;

« Cueillons la fleur du nénuphar,
» Qui fait oublier les amours ! »

En même temps elle se penche à faire frémir pour saisir les calices d'or et d'argent des nympheas. Inclinée sur le flanc, la barque n'en continue pas moins sa course, quand tout à coup elle rencontre un pieu, et ce léger choc la renverse. Un cri terrible, le cri simultané de sept poitrines retentit. Avant qu'il soit achevé, l'eau s'est refermée sur ces joyeux convives, dont la tristesse du tombeau n'interrompait point les orgies. La Providence se montre enfin et sa main est rude. De ce qui remplissait le monde de bruit, qui insultait aux calamités publiques et privées, de cette jeunesse si brillante, si audacieuse, qui semblait se croire immortelle, il ne reste d'autres vestiges que quelques remous, quelques globules d'air, qui agitent la surface d'un étang solitaire. Dans un moment, la brise seule plissera l'eau rieuse. Ils ne fatiguent plus l'écho du tumulte de leurs querelles ou de leurs chants profanes. On entend le doux gazouillement des oiseaux et le bruissement des insectes. L'impassible nature garde la gaieté d'un beau jour. Cependant l'eau s'agite avec plus de violence, une tête apparaît, c'est Saint-Ange. Il lutte avec l'énergie du désespoir. Les herbes et les roseaux, dont ce lieu est rempli, ont beau l'enlacer de leur réseau perfide, il les brise, ou glisse sous leur étreinte comme un poisson qui s'échappe de la nasse. Après de longs efforts, il par-

vient enfin à regagner l'île. Debout sur la rive, pour la première fois de sa vie peut-être, il a peur, peur de la solitude. Il jette un regard autour de lui, la nature prend à ses yeux je ne sais quelle sournoise physionomie qui l'inquiète. Le lac est calme et le vent amène doucement de son côté la barque renversée qui s'est soutenue au-dessus de l'eau.

— Où êtes-vous? où êtes-vous? s'écrie-t-il. Il jette sur l'étang un regard terrifié. Alors, à travers la transparence de l'eau, il entrevoit des formes humaines qui se tordent. Une blanche figure monte lentement vers la surface du lac, et bientôt l'eau ne la recouvre plus que d'un voile verdâtre.

— Henriette! Henriette! s'écrie-t-il. Puissance du ciel!... Elle s'agite! elle tord son cou comme un beau cygne!

Mais déjà l'image flottante est retombée au fond de l'abîme. Une autre lui succède. C'est Charlotte. Un moment son visage atteint l'air, un cri part :

— Ma mère!

Et c'est tout. Mais déjà Saint-Ange a entendu murmurer son nom. Un autre objet attire ses regards. Zoé de Lignerolles à son tour revient à fleur d'eau, comme l'amoureux calice du nymphea quand le courant ou la brise lui apportent le pollen fécondant. Ses lèvres étalent dans le large sourire de l'agonie leur double rangée de perles. On ne voit plus que le blanc de ses beaux yeux; et les plantes aquatiques contre lesquelles elle s'est vainement débattue lui font une couronne de naïade. — Plus loin, deux figures

grimacent au plus profond du lac; il croit reconnaître Trivulce et Léo. Une tache vineuse qui souille la transparence de l'eau indique l'endroit où Hercule de Montbrun a disparu. A peine revenu de sa stupeur, Saint-Ange s'élance, parvient à saisir la nacelle que le vent lui ramène; il la tire sur la berge, la retourne et la remet à flot. A l'aide de sa perche, dont le bout se termine par un croc de fer, il espère sauver ses amis. Il les ramène en effet un à un, comme des épaves; mais déjà la mort les a frappés.

— Et moi, dit-il, serai-je donc éternel!

Il a placé les six cadavres sur la barque, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et debout à la proue, appuyé sur sa gaffe comme un guerrier sur sa lance, il les contemple d'un œil sec et froid.

— Te voilà, mon pauvre Léo, s'écrie-t-il, mon sceptique au front chauve! et dire qu'il y a un moment il ricannait gaiement des naïves croyances de l'amour... Toi aussi, Trivulce, stoïque dandy! Il a l'air calme comme en un jour de duel. Celui-là savait tenir une épée d'une main fine et blanche, et mener une affaire d'honneur sans changer une inflexion de sa voix douce, ni déranger un pli de sa cravate... Malheureux Hercule qui n'avais jamais bu d'eau! quelle coupe profonde, ô buveur! que celle dont tu t'abreuvais en mourant! Et ces femmes, Charlotte, Henriette, allez, suivez-la! C'est *elle* qui vous a montré le chemin, elle, votre martyre!... Zoé, blanche magicienne, qui préparais si bien les philtres vengeurs d'une passion dédaignée, tu es morte assouvie, toi, tu as cueilli

la fleur du nénuphar qui fait oublier les amours... Qu'elles sont belles toutes trois! Ne dirait-on pas que la mort les pare d'une grâce nouvelle? Leur longue chevelure qui traîne dans l'eau se mêle à l'ombre tremblante des saules!... mais les chants ont cessé.

Il continue, en parlant ainsi, de s'avancer au milieu du lac; d'instant en instant son front s'assombrit; quelques larmes roulent dans ce regard farouche. On voit qu'il lutte vainement contre un désespoir plus fort que lui.

— Je dois avoir l'air, dit-il, de ce pâle nocher du Styx qui mène les âmes à Pluton.

Tel est le dernier effort de cette ironie vaincue; il laisse tomber la gaffe à l'aide de laquelle il dirigeait sa barque et l'abandonne au vent.

— A quoi bon aller plus loin? s'écrie-t-il; je le sens, le ciel a besoin d'expiations!... Il est temps d'en finir; car, en vérité, je ressemble à ce fatal Hamlet dont la main malheureuse donne la mort à tout ce qu'il touche! Que me sert-il de vivre sous des cieux que tu n'habites plus, douce fleur brisée par l'orage? O Blanche, depuis que tu n'éclaires plus ce monde, le soleil est bien pâle! Qui donc parlera, si ta voix se tait? Il est donc vrai, c'en est fait, je ne te verrai plus! Ce visage doux et sérieux qui me mettait en fureur est couché sous la terre! Que fais-je ici, moi, tout seul, maintenant? Pourquoi donc, quand la mort, cette fiancée cruelle, m'enlaçait tout à l'heure dans ses froides étreintes, pourquoi me suis-je échappé?

L'orgueil reparut encore sur ce front déjà marqué de signes sinistres.

— J'ai résisté, reprit-il, sans doute; je ne voulais point mourir d'une mort non consentie. Serais-je un être vulgaire qui attend le décret de la Providence au lieu de la dominer; qui expire sur une couche infecte en faisant de vains efforts pour vivre éclopé? Non! non! je veux mourir libre, je veux mourir comme j'ai vécu, mourir par ma propre volonté! A quoi bon renverser ce monotone sablier de la vie, maintenant que celle qui l'animait n'est plus?

Il tira de sa poche un petit poignard, ou plutôt un bijou d'un prix inestimable, qu'il portait avec cette affectation de sinistre élégance dans laquelle il aimait à se draper; il en examina la lame pure comme un diamant, la fit briller au soleil, en essaya la pointe sur son doigt qui se teignit d'une goutte pourpre.

— Bonne lame, dit-il; voici donc à quoi tient la vie?... dans un instant je serai plus savant que tous les rabbins de la terre, ou bien je ne saurai plus rien du tout... O ma Blanche, toi aussi tu auras une large vengeance!

Il chercha la place de son cœur, écarta sa chemise, et préparant son arme :

— Voici, dit-il, la dernière flèche dont sera percé ce cœur amoureux.

Ce fut son dernier mot; il se frappa en même temps d'une main sûre, et tomba, la face en avant, au milieu de ses compagnons. La barque chargée de cadavres resta livrée au seul caprice de la brise qui la poussa dans quelque baie solitaire du lac, objet d'horreur et d'épouvante pour le premier qui devait la découvrir.

Cependant M. de Ponthis arrive à la Norville; la grille

est ouverte comme aux jours de fête, mais le concierge n'est plus à son poste, et le prince attend vainement qu'un valet vienne tenir la bride de son cheval. Il regarde autour de lui, l'herbe croît dans la cour; l'élégant manoir a l'air d'un de ces palais maudits, abandonnés des vivants et hantés par les elphes. Il mit pied à terre, abandonna son cheval à lui-même, gravit les marches de l'escalier de marbre et entra. Dans l'antichambre, quelques laquais ivres ronflent sur les banquettes, d'autres jouent aux cartes: tout au plus s'ils daignent lever la tête et jeter sur M. de Ponthis un regard à la fois insolent et étonné. Il passe à travers des appartements déserts; ses pas résonnent sur les parquets ternis; la poussière donne aux meubles des teintes grises d'un aspect désolé; de lugubres toiles d'araignée pendent aux moulures dorées des plafonds. A mesure qu'il avance, M. de Ponthis sent l'impétuosité de sa colère céder à des sentiments plus dignes de son caractère grave et réfléchi. Il comprend que la main de Dieu s'est appesantie sur cette maison silencieuse, qui jadis retentissait du bruit d'une large et joyeuse hospitalité. Ce spectacle lui montre combien la vengeance des hommes est peu de chose à côté de celle du ciel. Plein de cette impression, il ralentit le pas; c'est à peine s'il ose avancer. Sur ces entrefaites, des gémissements, interrompus de temps en temps par une voix sévère et solennelle, frappent ses oreilles; il pousse une porte et se trouve devant M. et Mme de Beauvilliers; c'est à peine s'il peut les reconnaître, une vieillesse anticipée les a courbés comme des roseaux. Agenouillés, ou plutôt prosternés

dans la poussière, ils murmurent des plaintes et des prières entrecoupées. Auprès d'eux, le vieux prêtre de la Norville, celui qui a donné à Blanche les derniers secours de la religion, — car le prêtre se doit au crime comme à l'innocence, — se tient debout et parle. Il parle de remords, d'expiations et d'un Dieu de clémence et de miséricorde.

A l'aspect de M. de Ponthis, les deux époux lèvent des yeux craintifs, mais ils n'osent soutenir l'inflexible regard qu'ils rencontrent.

— Je vois que vous savez tout, leur dit le prince ; je n'ai donc pas à vous apprendre la mort de votre victime...

— Grâce, monsieur ! s'écrient-ils en joignant les mains, ne nous accablez pas !

— Ne voyez-vous pas, dit la femme, ce que la Providence a fait de nous ?

— Hélas ! s'écria le mari, sachez où va notre désastre ! le déshonneur habite cette maison ; nos amis, nos serviteurs ont fui ! Nos filles, elles-mêmes, méprisent l'autorité paternelle, et perdent, avec l'espoir de l'opulence, la réserve que leur imposent leur rang et leur sexe. Ah ! monsieur, n'est-ce pas assez de honte pour ces cheveux blanchis !

— Écoutez, cependant, réplique M. de Ponthis, car il faut que moi j'accomplisse le dernier vœu de celle qui n'est plus ! Cette fortune que vous avez convoitée, et pour laquelle vous aviez oublié toute pitié, cette fortune est à vous !

— Oh! monsieur, à quoi bon maintenant? s'écrient-ils.

— Comprenez aujourd'hui l'étendue de votre faute par la bonté de cette pauvre enfant, morte martyre.

Il leur lit à ces mots la lettre que Blanche dictait deux jours avant sa mort. Ils s'attendaient à d'autres reproches, aux justes plaintes que tant de malheurs et une si triste fin devaient arracher à celle qui venait de succomber. Au lieu de cela, ils entendent des paroles de pardon, d'amour, de respect. Cette fortune, c'est l'enfant qu'ils ont tuée qui la leur lègue.

— Ah! pauvre ange! s'écrient-ils, tu étais notre véritable fille, et nous t'avons sacrifiée! nous avons été sans pitié! Ta sainte résignation, ta douceur, tes belles larmes quand nous t'accusions; — ô comble de l'infamie! rien n'a pu nous émouvoir! et c'est toi, toi infortunée, toi, pauvre orpheline confiée à nos soins, c'est toi qui nous pardonnes!... O monsieur!...

Leurs sanglots éclataient avec violence, et quand ils étaient parvenus à les étouffer, M. de Ponthis continuait impassiblement la lecture de la lettre de Blanche. A chaque phrase c'était une nouvelle explosion de larmes et de gémissements.

— Assez, monsieur! s'écriaient-ils, épargnez-nous!... ayez pitié de nos remords!... Ah! si vous saviez ce que nous souffrons!... chaque mot de cette lettre est un coup de poignard... Elle nous a pardonné... Ne nous accablez point! Hélas! hélas! notre désespoir est inutile! il ne nous la rendra pas!

La sincérité de ce repentir émut M. de Ponthis; il lut

néanmoins la lettre jusqu'au bout, et quand il eut fini, il la laissa tomber à leurs pieds.

— C'est maintenant entre Dieu et vous, dit-il ; mais il me reste un coupable, un monstre à châtier... Pour celui-là, il me faut une arme. Où est Saint-Ange?

— Qu'allez-vous faire? s'écrie le prêtre : arrêtez ! arrêtez !

M. de Ponthis n'écoute rien, il s'élance... Soudain un bruit sourd se fait entendre, les portes s'ouvrent avec fracas ; le piétinement d'un grand nombre d'hommes résonne sur le parquet, — ce sont les cadavres du lac des Morfondus. Quel spectacle pour un père et une mère !

— Mes filles ! mortes aussi ! s'écrie Mme de Beauvilliers.

Elle s'évanouit, et son front va heurter le sol, quant au père, on se hâte de l'entraîner loin de ce lieu d'horreur. Le cortége funèbre continue sa marche. M. de Ponthis, épouvanté lui-même devant cette manifestation de la colère divine, suit machinalement la foule jusque dans le cabinet des armes de la Norville : c'est là qu'on dépose un à un les cadavres. M. de Ponthis ne peut détacher ses regards de ces pâles visages qu'il a connus si brillants de jeunesse et de santé. On apporte, à son tour, le corps sanglant de Saint-Ange, de cet homme orgueilleux et beau comme un ange déchu. Alors le vieux prêtre détache d'un trophée une large claymore, et la présentant à M. de Ponthis :

— Chrétien qui demandais une arme, lui dit-il d'un ton sévère, en voici une ; qu'hésites-tu à en frapper ce cadavre?

— Ah ! mon père, pardonnez-moi ! ma douleur est si grande qu'un moment j'avais douté de Dieu ; je vois trop maintenant que la main de l'homme n'a plus rien à faire où la sienne a passé !

Il sort à ces mots, ne pouvant plus longtemps supporter cet horrible tableau. Dans la cour solitaire, il retrouve son cheval tondant paisiblement l'herbe qui croît entre les dalles.

— Encore un dernier devoir à remplir, dit-il, et j'aurai achevé la plus douloureuse tâche que vous m'avez imposée, ô mon Dieu !

Il part aussitôt pour Grandlieu au galop de son cheval.

XI

Entre le monde et les deux principaux personnages de ce récit, la mort a tiré un rideau. — Le crépuscule du soir ne va pas tarder à répandre ses teintes mélancoliques sur la nature. Dans la chambre mortuaire, auprès d'un lit sur lequel se dessine une forme fluette, vêtue de blanc comme les fiancées, veille M. de Ponthis, un livre à la main. Deux cierges brûlent silencieusement auprès du lit. Leur flamme, mêlée aux clartés mourantes du jour, répand une lueur inégale et tremblante sur le doux visage de ce qui fut Blanche d'Orbe. Ces vacillements de la lumière animent par moments le mince et immobile profil, au point qu'on le croirait encore doué d'un souffle de vie.

On frappe, M. de Ponthis ouvre. C'est Médéric le piqueur et le fermier Germain. Les deux vieillards s'arrêtent avec respect et douleur. Ils ont laissé au seuil de la

maison une bêche et une pioche. Près de la porte, ils ont déposé une bière. Ils attendent en silence les ordres de leur maître.

— Sous cette fenêtre, leur dit M. de Ponthis, dans ce massif de rosiers blancs où *elle* se plaisait à arrêter ses yeux; là, vous allez creuser une fosse... vous reviendrez ensuite et nous rendrons à la terre celle qui fut son plus bel ornement.

Il peut à peine articuler ces mots. Accablé d'une douleur immense, il revient auprès du lit, se laisse tomber sur un siége et reprend son livre.

Il lit à haute voix les paroles suivantes :

« L'amant plein d'espoir et d'impatience, court aux » lieux fortunés où l'attend son amante. Aussi exact que » lui, je me trouve ponctuellement au rendez-vous où » m'attend la douleur. Voici l'heure que je lui ai jurée, » voici l'heure où nous veillons seuls... O ma chère Nar» cisse! je crois te voir pâle et triste; je crois t'entendre » dire à mon âme : — il est nuit pour moi; ma jeunesse » et mes plus chères espérances sont ensevelies dans une » nuit éternelle... Qu'elle était belle! qu'elle avait de dou» ceur! Combien son innocence ajoutait de charmes aux » charmes de sa jeunesse! La fortune et la vertu lui pro» diguaient tous leurs dons d'une main libérale. Pour » en jouir, il ne lui fallait que des jours. Hélas! tant » d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plus tôt de la » mort (1). »

(1) Young, *les Nuits*.

Il referme le livre, laisse tomber sa tête dans sa main et médite, plongé dans un abîme de tristesse.

Tout à coup voilà que celle qu'on croyait morte sort d'une longue léthargie et ouvre encore une fois ses yeux à la lumière ! Elle se lève et s'approche de lui.

— O ciel ! s'écrie-t-il, ô mon Dieu ! que vois-je ? Est-ce un songe ?

Mais elle, avec un sourire plus doux qu'une matinée de printemps :

— Bonjour, M. Laurence...

Parlant ainsi de cette voix dérobée aux accords célestes, elle s'incline avec la grâce et la bonté qui sont en elle et qui la font plus grande qu'une créature humaine.

— Est-ce possible ? s'écrie M. de Ponthis. Blanche ! ô ma fiancée, est-ce ton ombre qui m'apparaît, ou toi même qui renais à la vie.

— Ne me reconnaissez-vous pas, mon ami, répond-elle en posant sa main sur son épaule ?... (Montrant les cierges). Ces lumières éclairent mal, mais le soleil couchant qui disparaît entre les sapins jette encore des rayons jusqu'ici... Je vous reconnais bien, moi, mon ami, quoique vos traits me semblent ravagés par une récente douleur ou par quelque grande maladie... Reconnaissez aussi votre Blanche... sans doute il s'est passé quelque chose qui n'est point ordinaire... J'ai bien souffert, n'est-ce pas ?... N'étais-je pas morte, dites-moi ?... Pardonnez, je vous prie, ces paroles incohérentes. Il règne dans ma pensée un vague semblable au brouillard d'une aurore d'automne. Je ne sais trop d'où je viens ni où je vais à cette heure.

Suis-je esprit ou chair ? Pardonnez, cela passera... O ! mon ami, nous ne nous quitterons plus ! je ne veux plus m'en aller ! je ne veux plus partir !

Lui, la bouche entr'ouverte, la contemple, l'écoute, sans oser parler, respirant à peine, de crainte de détruire ce songe ou cette réalité pareille à un songe. Le soleil couchant l'enveloppe tout entière d'un de ses rayons pareils aux langues de feu de l'Esprit-Saint. Ce n'est plus une créature humaine, c'est une flamme, une blanche flamme qui possède le don de parole.

— Je ne vous ai jamais dit combien je vous aimais, ô mon ami ! continue-t-elle. Mais aujourd'hui je ne veux plus rien avoir de caché pour vous. Vous lirez dans cette âme craintive. Elle s'ouvrira poür vous, car c'est à vous qu'elle a dû de grands bienfaits, la paix dans la souffrance. Combien nous allons être heureux ! car nous ne nous quitterons plus ! Il ne faut plus nous quitter ! je ne veux plus partir ! (Elle se tait un instant et écoute le bruit sourd de la pioche qui résonne au dehors). Nous ferons ensemble de longues promenades à l'ombre des bois. Le soir, nous chanterons au clair de lune le bonheur d'une douce union, et nous mêlerons les louanges du Seigneur à nos hymnes du cœur. Nous ferons aussi des lectures et des courses en bateau. Il est doux de glisser lentement sur l'eau tranquille à côté d'un ami. A midi, nous prendrons de petits repas champêtres à l'ombre des platanes sur une herbe unie... Le soir encore, nous écouterons du haut des collines les pipeaux rustiques des pâtres. Nous regarderons leurs troupeaux bêlants se presser sur le

chemin; et les laboureurs bruns regagnant lentement, sur leurs chevaux qui traînent la charrue renversée, le toit fleuri de la ferme... Dès l'aube, au premier son de cloche, nous serons levés, mon ami; et, nous tenant par la main, nous irons mouiller nos pieds dans la rosée et respirer les parfums de la forêt... Ne serons-nous pas heureux ainsi?... (Montrant les cierges). Je n'aime pas ces grands flambeaux... Pourquoi donc ces lumières brûlent-elles, tandis qu'il fait jour encore?... (M. de Ponthis souffle rapidement les cierges). Mais je ne vous ai pas encore dit tous les plaisirs que nous goûterons dans notre paisible existence. Je ne vous ai pas parlé des longues heures sous la lampe. O mon ami, quelles bonnes soirées d'hiver nous passerons ensemble auprès du foyer domestique! Qu'il doit être doux le charme des causeries de deux époux unis par les liens d'une éternelle affection! Tandis que je serai occupée à quelqu'ouvrage d'aiguille, — car il ne faut point qu'une femme méprise le travail des mains, — vous me réciterez de beaux poëmes antiques ou des pages de la Bible. D'autres fois ce sera moi qui prendrai votre place et qui vous reposerai des travaux de l'esprit en chantant sur un mode simple quelques strophes plus tendres que brillantes. Les jours couleront bien vite ainsi entre le bonheur de la veille et le bonheur du lendemain... Songez combien il eût été cruel de renoncer à de pareilles joies!... Non, je ne veux plus partir!... (Elle écoute le bruit de la bêche et de la pioche). Qu'est-ce que cela?... Comme on remue le sol!... Ce doit être un jardinier laborieux et diligent, celui qui fouille la terre

d'un si grand cœur... L'homme a diverses manières d'accomplir sa fonction ici-bas : il y a le travail, il y a la prière, il y a la chari é... O mon ami, je me réjouis en songeant que le dimanche nous irons tous deux nous agenouiller à l'église, confondre nos cœurs dans la prière, nous unir en Dieu par la pensée! Je prierai pour toi et tu prieras pour moi ; puis tous deux nous prierons pour tous les malheureux de la terre. Qu'il sera doux d'aller ensemble visiter les pauvres chaumières ! Nous serons les consolateurs de tous les affligés. Autour de nous, il n'y aura point d'ouvriers manquant de travail, de mères de familles sans pain, d'enfants abandonnés et de vieillards misérables... O la belle existence ! vieillir ainsi avec celui qu'on aime, en répandant le bien sur ceux qui souffrent, en ajoutant chaque jour une bonne action à la bonne action de la veille. N'est-ce pas un sort digne d'envie ? Aimons-nous, prions et livrons-nous à la charité, ô mon ami ! Combien ils sont aveugles ces esprits chagrins qui prétendent que l'homme chercherait en vain le bonheur sur cette terre, dans cette vallée des larmes, comme ils disent ! Pour moi, je vois au contraire la vallée toute en fleur exhalant, avec ses parfums, l'harmonieux murmure des créatures qui vivent dans son sein. C'est un jardin magnifique chargé de fruits et de fleurs ; une riante contrée où l'on descend par une pente agréable, et dont les fuyantes perspectives étalent à l'envi les plus douces merveilles de la nature ! Allons ! mon noble ami, allons dans ces bocages de l'Éden écouter chanter les oiseaux, allons ensemble, la main dans la main, contempler l'eau, la terre

et les constellations nocturnes qui déjà commencent à poinqre vers le septentrion! Profitons du déclin d'un beau jour! Qui nous retient ici? Ne sentez-vous pas, ô mon ami, comme des ailes invisibles qui vous élèvent au-dessus de la terre et vous emportent dans l'espace? Venez, venez avec moi, car vous le savez, nous ne nous quitterons plus! Nos âmes enlacées, confondues, ne se sépareront jamais; et quand la trompette du jugement nous réveillera pour la reconstitution de l'humaine individualité, nous nous retrouverons côte à côte et la main dans la main, comme nous étions partis! Commençons donc notre carrière! Entrons dans la vallée; suivons le doux chemin de la vie! Partons! partons ensemble! Je ne veux plus vous quitter!... Non, non, te quitter ce serait mourir!... (Elle écoute.) Toujours ce bruit!... C'est étrange!... Vous ne m'avez pas dit ce que c'était... mais ce n'est pas là le travail d'un jardinier bêchant dans un parterre... On dirait plutôt la pioche d'un fossoyeur...

On entend au dehors la voix de Médéric.

— Notre ouvrage est achevé; allons maintenant chercher cette pauvre enfant!

— De qui donc parlent-ils? qui donc vont-ils chercher?... Mon ami, vous ne répondez pas!... Ce bruit venait du massif de rosiers blancs... Je veux voir ce que l'on faisait-là...

Elle se tourne vers la fenêtre. M. de Ponthis se jette devant elle et l'empêche de passer.

— Arrêtez! s'écrie-t-il, Blanche!...

Au même instant la porte s'ouvre. Germain et Médéric, portant une bierre, paraissent.

— La tombe est prête, dit le dernier.

— Ah! c'est donc pour moi!...

En poussant ce cri déchirant, l'infortunée tombe pour ne plus se relever.

Monsieur de Ponthis à mademoiselle de Rochetaille.

Tout est fini! mon messager Médéric vous rapportera les détails de la cérémonie funèbre; pour moi, je me sens hors d'état de reproduire une pareille scène... Il m'a été accordé de lui creuser une tombe dans ce massif de rosiers blancs où elle se plaisait à reposer ses yeux.

Elle a passé sa première nuit dans la terre, celle qui fut votre amie, votre sœur; celle qui fut ma fiancée devant Dieu! Pauvre enfant! cette froide nuit d'automne... je me sentais glacé en songeant à elle, glacé jusqu'au fond de l'âme! Ah! oui, pleurons maintenant que nous l'avons perdue, pleurons-la... Jamais plus parfaite créature ne respira sous le ciel. Mes larmes ne cesseront plus de couler!

Les roses d'octobre s'effeuillent déjà sur sa tombe. Ah! pauvre ange, quand reviendront les primevères, puissent les douces rosées du ciel rafraîchir la terre où elle repose! Sans doute, il y a là de quoi méditer, mais après chaque litanie de ma douleur, chaque verset de ma méditation,

revient sans cesse ce mot cruel : je ne la verrai plus ! C'est maintenant que la terre est un exil ! c'est maintenant qu'il faut s'absorber dans l'espoir d'un monde meilleur ; car dans celui qu'elle a quitté, où il ne nous reste que la mémoire de ses vertus, pour moi toute carrière est brisée, tout est fini !

FIN DE BLANCHE D'ORBE.

LES

PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES

LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES

I

Les Morlaques et l'atlas de Lesage.— Situation géographique de la Moldo-Valachie. — Ignorance des Français en ethnographie et en géographie. — Suzeraineté de la Porte. — Autonomie. — Religion grecque orthodoxe. — Fantaisie sur les hospodars, boyards, dorobans et pandours.

Un homme de beaucoup de science et de talent, voulant il y a quelques années parler des Moldo-Valaques, imprimait ces mots : « *les Morlaques.* »

Un diplomate éminent, que sa mauvaise fortune a tenu sept ans enchaîné au consulat général de Bucharest, a été traité ici de monomane parce qu'il assurait qu'il se passait en Moldo-Valachie des choses intéressantes pour la France et pour l'Europe.

De ces deux faits, j'ai conclu qu'il n'y aurait pas trop d'impertinence de ma part à dire ici que la Moldo-Valachie est comprise entre les Carpathes ou Krapaks, la mer

Noire, le Danube et ce Rubicon russe qui porte le nom véritablement superficiel de Pruth.

L'atlas de Lesage prétend depuis une quarantaine d'années que depuis 1806 la Valachie et la Moldavie appartiennent à la Russie. Libre à cet atlas de porter une pareille énormité sur ses épaules. Quant à nous, nous persistons à croire que ces deux principautés continuent depuis 1396 de vivre sous la suzeraineté du sultan, et font toujours partie de l'empire ottoman.

Figurez-vous, lecteurs, la surprise qu'auraient pu éprouver les plénipotentiaires réunis au congrès de Paris, si quelque huissier malicieux avait placé sur le tapis vert l'atlas de Lesage, le *Livre des Orateurs* de M. de Cormenin, à la page des *Morlaques*, et s'il avait ajouté que, pour n'être pas de l'opinion de l'atlas, un diplomate qu'ils connaissaient de longue date passait, à Paris, pour un incorrigible maniaque. La stupéfaction de M. de Marcellus, apprenant par M. Vaquerie que la Vénus dont il a doté le musée des antiques est due au ciseau du sculpteur Milo, donnerait une faible idée de l'effroi qu'aurait pu éprouver le congrès.

L'esprit français est ainsi fait, qu'un habitant de la Chaussée-d'Antin ne possède que de fort vagues notions ethnographiques sur le Marais; qu'un Parisien sait peu de chose de la province, un provincial presque rien du dehors. Quand notre ignorance nous a mis dans l'embarras nous en sommes quittes pour gagner des batailles. Nous trouvons cela plus facile que d'étudier.

Quoique placée sous la suzeraineté de la Porte, cette

suzeraineté ayant eu lieu à la demande des Moldo-Valaques eux-mêmes. ils jouissent de leur *autonomie*, c'est-à-dire du droit qu'ils se sont réservé de faire leurs lois eux-mêmes. Ils professent généralement la religion grecque orthodoxe et relèvent du saint synode de Constantinople.

Rien de plus fantastique à la lecture que la Moldo-Valachie. C'est le pays des hospodars, des boyards, des dorobans et des pandours. Hospodar est le titre du prince régnant. Sa nomination est au choix de la Porte parmi trois candidats proposés par l'assemblée des boyards. La durée de l'hospodarat est de sept années. Il y a un hospodar à Jassy, capitale de la Moldavie, où le sultan Mahmoud fit un si beau massacre de janissaires, et un autre hospodar à Bucharest, capitale de la Valachie (ne pas confondre avec Bucara, capitale de la Bucarie, derrière la mer Caspienne).

Les hospodars gardent le titre de *bey* ou prince. La Porte accorde aux fils de beys le titre de *beysadé*. Ce qui n'empêche pas que les salons et les hôtels garnis de Londres et de Paris sont infestés de princes pour rire dont la Russie et la Moldo-Valachie inondent l'Europe, à la grande joie des modistes, tailleurs, restaurateurs et autres fournisseurs qui lèvent sur ce monde-là l'impôt dont il est exempt dans son pays. Nos vaudevillistes trouvent aussi leur compte dans la mise en scène de ces types qui semblent avoir été créés pour la plus grande joie du parterre.

Le boyard est très connu à Paris. Le corps de ballet de

l'Opéra désigne sous le nom de boyard tout monsieur de cinquante à soixante ans qui porte une redingote doublée de fourrure, de gros diamants à la cravate, aux doigts, aux breloques et partout où il est possible d'en mettre. On reconnaît le boyard aux Champs-Élysées, aux harnais blancs de ses chevaux et aux armoiries merveilleuses de sa voiture, qui rivalise avec celles de William Rogers.

La haute boyarie semble avoir emprunté à la race nègre une sorte d'éléphantiasis contre laquelle l'Académie de médecine ne peut rien, c'est la vanité.

Il n'y a pourtant point d'autre aristocratie en Moldo-Valachie que celle de l'agriculture. On donne à cette petite noblesse héréditaire le nom de *boyards de néam* ou *postelniceï*, ou *mazili*.

A côté de cette respectable aristocratie qu'on ne rencontre point aux Champs-Élysées, il y a une noblesse officielle, non héréditaire, créée par les hospodars.

Bref, il y a de grands et de petits, et de tout petits boyards, propriétaires, fonctionnaires de tous genres; ainsi l'a voulu le réglement organique de 1828. Autrefois boyard signifiait *homme de guerre*. Aujourd'hui c'est le contraire, le boyard étant exempt du service militaire comme de toutes les autres charges publiques.

Le *doroban* est le personnage enrhumé d'Odry; c'est le gendarme, mais le gendarme avec un fez au lieu de tricorne, et chamarré, botté, armé avec une surabondance véritablement orientale.

Quant au *pandour* que j'ai retrouvé avec délices,

parce qu'il m'a beaucoup préoccupé dans ma petite jeunesse, quand je le rencontrais dans les livres du XVIII[e] siècle : « Jurer, sacrer comme un pandour.... J'arrive, je pille comme un pandour, etc., etc. » Eh bien, le pandour est tout simplement une espèce de condottière, soldat d'une milice de circonstance, et originairement un bandit.

Qu'on pardonne à l'humeur pittoresque qui a rangé un moment sous ma plume, ennemie de la malice, les hospodars, boyards, dorobans et pandours, malgré la différence de grades, et revenons à l'histoire de la Moldo-Valachie et du bon peuple roumain.

II

La tour de Trajan. — Origine et race. — Population. — Les dames moldo-Valaques. — Opinion de M. Couture. — Le type *fumiste*. — L'huile méridionale. — Type latin des paysans moldo-valaques. — Les princes phanariotes, leur influence. — Familles illustres, leur origine. — Les *Ciokoï*. — Condition du paysan roumain. — Les transports. — Le crédit. — L'industrie. — L'édilité. — Jassy. — Bucharest. — Les mûriers.

J'ai dit *Roumain*, parce que les Moldo-Valaques descendent d'une colonie trajane que la politique romaine installa en Dacie pour former une barrière contre les perpétuelles invasions des barbares. On voit encore sur le Danube les ruines d'un pont de construction romaine qu'on nomme pont de Trajan. Les premières assises d'une tour

rongées par le temps jaillissent, près de là, d'un massif de buissons. C'est la tour de Septime-Sévère, monument élevé jadis à la gloire de Trajan, en commémoration de sa victoire sur Décébale, roi des Daces.

Fiers de cette origine, les Moldo Valaques prétendent qu'ils ne sont ni Slaves ni Maghyares, mais qu'ils appartiennent évidemment à la race latine. Ils portent sur leurs aigles les quatre lettres sacramentales : S. P. Q. R. (*sénatus populusque romanus*). Ils se proclament *Romans*, *Roumains* ou *Roumouns*. L'idéal d'une Roumanie s'est formé dans leur pensée. L'esprit de nationalité qui remue tant de contrées, et qui est pour un peuple ce que l'époque de la majorité est pour le jeune homme impatient de devenir arbitre de ses propres destinées, s'est emparé des Moldo-Valaques. Ils justifient cette prétention par trois arguments capitaux : la race, l'autonomie, la langue. Il y a une langue roumaine ou moldo-valaque.

A les entendre, la reconnaissance d'une nationalité roumaine serait un bienfait pour l'Europe. Il suffirait pour constituer à vie à ces descendants des légions romaines une puissance respectable : 1° de fondre en un seul royaume la Moldavie et la Valachie ; 2° d'y ajouter la Bessarabie, cédée en 1812 à la Russie par Démétrius Mourousi et Galil-Pacha, plénipotentiaires de la Porte, qui par ce sacrifice conservèrent à leur gouvernement le reste des principautés ; 3° de réunir à ce groupe la Transylvanie, la Bucovine et le bannat de Temesvar, compris actuellement dans l'empire d'Autriche.

A ces conditions peu faciles à réaliser, le faisceau rou-

main serait au complet et offrirait une population totale de 9 à 10 millions d'âmes.

Il ne nous appartient pas d'examiner ici le plus ou moins de légitimité de ces prétentions. Quant à l'origine romaine, l'histoire la langue et les vestiges du type paraissent la certifier.

J'ai trouvé fort belles les dames valaques que j'ai eu le plaisir de voir, mais je ne certifierais pas qu'elles ressemblent beaucoup plus à des Italiennes qu'à des Lorraines, des Bordelaises, des Franc-Comtoises ou des Auvergnates.

Cependant le peintre Couture ayant eu l'occasion de voir une des plus belles de ces charmantes missionnaires du type moldo-valaque, n'hésita pas à déclarer qu'il retrouvait en elle le type *fumiste* dans sa plus grande pureté. On sait que le fumiste est originaire de la Savoie. La question de race est donc tranchée.

J'avais, de mon côté, fait une observation analogue. Au geste, au contralto un peu brusque de la voix, j'avais senti se réveiller en moi toutes ces pruderies hyperboréennes, cet excessif sentiment du *shoking*, qui ne me permettront jamais d'apprécier l'Italie comme elle le mérite. Tout le midi pour moi est gâté par une huile que je retrouve non-seulement dans la cuisine, mais dans la voix, dans la fibre, dans la démarche, dans le regard, dans l'odeur de l'air et dans l'odeur des gens. Tout cela est adorable, divin, mais il y a l'huile, et je ne touche à ces merveilles qu'avec une circonspection, une terreur intime, un secret désenchantement que je m'explique à peine. Il

ne s'agit peut-être que de s'y faire. Je n'ai pas aimé les truffes du premier coup.

Il y a pourtant, selon moi, une nuance notable entre le type italien et le type roumain. Le gras fondu de l'Italie, le côté macaronique du geste et de la voix, la *canaglia* qui souvent s'y glisse parmi les plus nobles et les plus grandes choses, comme un condiment pimenté qui constitue l'originalité du mets et la saveur locale, tout cela, dans le type moldo-valaque, perd en poésie et gagne en positif.

Dès lors, je suis en pleine déroute. Et notez qu'à mesure qu'on avance davantage vers l'Orient, ce quelque chose dont ma nature septentrionale et occidentale s'effarouche augmente d'une façon effrayante.

C'est dans la classe des paysans que s'est conservé le plus plus purement le type latin. La Moldo-Valachie a été pendant près de cent cinquante ans administrée par des hospodars appartenant à ces Grecs bysantins dont l'élite habitait à Constantinople dans un des quartiers voisins du palais patriarcal nommé le *Phanar*.

Les Phanariotes ont été fort décriés en Europe. Nous n'examinerons pas ici ce qu'il y a de juste ou d'injuste dans ces accusations. Nous constaterons seulement que la présence des princes phanariotes dans les principautés y introduisit un élément actuellement tissu très-étroitement avec la trame primitive de la nation.

Les Grecs apportèrent aux Roumains ces éléments de science, de littérature et de civilisation dont cette antique race a conservé la tradition. Leur influence et leurs al-

liances s'exercèrent surtout dans la classe des boyards, qui perdait ainsi en pureté de sang ce qu'elle gagnait en civilisation.

Si l'on considère, d'un autre côté, que ce terrain des principautés a constamment été le théâtre d'occupations et d'invasions de tous les peuples environnants. et que la classe des boyards, ayant des richesses à sauver, ne manquait jamais de pactiser avec le vainqueur, on en peut conclure qu'il serait difficile de trouver un verre de sang roumain dans toute la boyarie.

L'origine roumaine d'une foule de Moldo-Valaques illustres est contestée par les Grecs. Ils prétendent que Michel le Brave vint de l'Épire, que les Bessaraba vinrent de la Tartarie, les Ghika de l'Albanie, les Stourdza, de la Hongrie, les Philipesco de Philippopolis, les Rossovano de Venise, les Rosetti de Gênes, les Mavrocordato et les Mauroseni de l'île de Miconi, les Racovisa de l'Asie Mineure. les Ipsilenti et les Mourousi de Trébizonde, les Soutzo de la Bulgarie, les Caradja de Raguse, etc., etc.

Le paysan roumain, au contraire, ne pactisait pas avec l'étranger. Il fuyait dans ses montagnes, s'y tenait caché comme Yanko en 1849, s'y défendait avec héroïsme. Aussi n'a-t-il pas grande estime pour la boyarie. Cette déplorable facilité à ramper aux pieds des envahisseurs dont elle a donné tant de preuves a été remarquée des paysans et les a blessés dans leur orgueil national. Dans leur langage populaire ils désignent les boyards sous le nom pittoresque mais peu révérencieux de *ciokoï*, ce qui signifie *chiens couchants*.

Le paysan roumain est doux, résigné, mais triste. Il a bien des motifs de l'être. Accablé de contributions et de corvées, ruiné par les occupations, il réalise, dans un des plus beaux et des plus fertiles pays du monde, un total de misères à faire pâlir l'Irlande.

Le servage en Moldo-Valachie est dissimulé sous des mesures pires que le servage lui-même. Attaché à la glèbe ou expulsé de chez lui, selon la volonté du maître, le paysan roumain ne possède pas et n'est qu'un instrument de production au profit de la boyarie. Aussi n'existe-t-il pas de classe moyenne en Moldo-Valachie. Quant à l'aristocratie boyaresque, elle manque du sentiment de justice et du sentiment économiste. Très ignorante de ses propres intérêts, elle se renferme dans un égoïsme inintelligent, elle n'a pas le courage de se dépouiller de priviléges monstrueux qui ruinent le pays et appauvrissent les boyards eux-mêmes. Je n'en veux citer qu'un ou deux exemples : la propriété, en Moldo-Valachie, n'est pas imposée. Il en résulte naturellement que les charges publiques tombent toutes sur le travail et le paralysent. Il en résulte, en outre, que le trésor manquant de ressources laisse languir les travaux publics. Le manque de voies de communication rend les transports très onéreux. Ainsi un hectolitre de blé en Moldo-Valachie coûte environ 45 centimes de transport par 4 kilomètres, ce qui le rend impossible à transporter à une longue distance. L'agriculture est ainsi privée du bon placement de ses produits. Les maux s'enchaînent.

Quant à cette propriété non imposée, elle est aussi in-

saisissable. De sorte que lorsqu'un riche boyard a besoin d'argent, il trouve difficilement un prêteur et paye, en moyenne, 12 à 24 pour 100 d'intérêt. Grâce à ce monstrueux privilége la Moldo-Valachie n'a pas d'institutions de crédit, et partant ni commerce ni industrie dignes de ce nom.

Les boyards comprennent si peu que le moyen d'enrichir leur pays et de doubler et tripler leur propre fortune est d'abandonner ces absurdes priviléges, qu'on reconnaît à Jassy la maison d'un grand seigneur rien qu'à la boue accumulée devant sa porte. Cette boue atteste le privilége du maître de ne participer en rien aux charges publiques. Il en est fier comme de ses armes plus ou moins authentiques.

Or il arrive que l'été cette boue, chargée d'éléments putrides, se résout en poussière, et, chassée par le vent, pénètre dans les habitations, engendrent des maladies et facilitent l'éclosion d'insectes qui, dans ces climats ardents, pullulent déjà si aisément.

Le municipe romain, déposé comme un germe au sein des civilisations naissantes de l'Occident, s'est développé avec ces civilisations. L'édilité a fait de nos villes des merveilles d'ordre et de salubrité. Des populations immenses s'y meuvent à l'aise dans un étroit espace. Il n'en est pas ainsi des villes de l'Orient. Avant que les zouaves eussent dévoré les chiens errants de Constantinople, ces animaux la débarrassaient en partie de ses immondices; aujourd'hui les chats, les rats et autres bêtes se disputent les entrailles et débris que l'on jette sur la voie publique.

Bucharest, capitale de la Valachie, qui contient environ 150,000 âmes, n'occupe guère moins de trois à quatre lieues de superficie. Il est vrai que sauf les rues principales, vastes rayons qui aboutissent vers un centre commun, l'espace compris entre les rues, et qu'on nomme les *faubourgs*, est fort peu peuplé. Les maisons ne s'y épaulent pas les unes contre les autres. Elles sont entourées de vastes jardins, mal clos de planches, que l'on enfonce afin de s'y frayer passage.

Il est vrai que les rues, çà et là converties en marécages où s'ébattent grenouilles, oiseaux et bêtes de marais, ne sont pas toujours carrossables, et encore moins accessibles aux piétons.

L'hospodar Bibesco voulant, il y a une quinzaine d'années, interrompre les relations du consulat français avec son gouvernement et le corps diplomatique, se borna à laisser les rues voisines du consulat dans leur état naturel.

Autrefois, Bucharest était couvert de mûriers. On y cultivait le ver à soie, et cette industrie était pour un grand nombre de pauvres gens une petite source de revenus. On les coupa durant une épidémie que l'imbécillité publique attribuait à la présence des vers à soie.

L'épidémie n'en continua pas moins de sévir, mais la poule aux œufs d'or était tuée.

III

Exclusion des Turcs des Principautés. — Fantaisie du costume. — Avis aux dames. — Anciennes modes. — Anciens usages. — La maréchale Sébastiani fait révolution dans la toilette. — Costume des femmes du peuple. — La catrinza. — Les opinés. — Costume des tziganes. — La hora, danse nationale. — Les doïnas, chansons populaires. — L'eau-de-vie. — Mot d'un juge de Bucharest. — Mot d'un jeune Valaque à propos des assassins de Michel Stourdza. — La jeunesse Moldo-Valaque et la boyarie éclairée.

Quoiqu'il ne soit permis à aucun Turc de séjourner dans Bucharest sans indiquer le motif et la durée de son voyage, en voyant des bottes aux pieds de quelques femmes du peuple ou un fez brodé d'or sur la tête d'une élégante, on sent déjà Constantinople.

Je m'empresse de donner cet avis aux dames françaises, Bucharest est peut-être la ville du monde qui offre le plus de ressources à la coquetterie, ou du moins à toutes les fantaisies du costume. Si chaque occupation y est venue ajouter peut-être une misère de plus aux misères du paysan, toutes ont, en quelque sorte, laissé sur la toilette des dames moldo-valaques le gracieux tribut de leurs modes. Sans doute les modes françaises règnent au salon, mais dans l'intimité du boudoir reparaissent les combinaisons auxquelles peut donner lieu le génie d'une coquette ayant à sa disposition tout ce que peuvent imaginer en ce genre l'orient et l'occident, le nord et le midi.

Les principautés du Danube, peuplées en partie de Grecs par les Phanariotes, voisines de la Russie, des provinces turques, de la Hongrie par la Transylvanie, et non moins voisines de Paris, parce que Paris est partout, forment, pour ainsi dire, un point d'intersection où convergent une multitude de rayons. Aussi, une dame peut-elle posséder à la fois un fez de Constantinople et un chapeau de chez Lucy Hocquet; des bottines rouges de Hongrie et une veste grecque, des fourrures de Pétersbourg, et une chemise de soie du sérail. Je ne dis rien des perles, diamants et bijoux.

Il y a une quarantaine d'années, les dames moldo-valaques en étaient encore aux sauvageries des vieilles modes turques. Leurs mœurs et leurs toilettes différaient peu des habitudes et des costumes du harem. Elles ne savaient pas lire, vivaient fort retirées, passant le temps sur des divans les jambes croisées et mâchant du lentisque.

A cette époque, ces infortunées se teignaient les ongles avec du henné. Elles étaient peintes comme de vieilles pagodes, et portaient comme des ballerines des grappes de sequins dans les cheveux. Aujourd'hui, les paysannes seules attachent encore leur dot à leurs nattes. On assure que le brillant Sébastiani, dans son ambassade de 1805 à Constantinople, où la maréchale parut vêtue à la française, fut l'auteur de cette révolution dans les modes.

Plus instruites et plus élégantes, les dames moldo-valaques sont encore un peu filles du harem. L'esprit de la chevalerie française ne s'est pas encore glissé dans les

plis des robes venues de Paris. La famille, si bien constituée en Angleterre et en France, laisse beaucoup à désirer à Bucharest et à Jassy.

Le costume des femmes du peuple ne manque pas de grâce. Un écrivain distingué, qui a écrit sur les principautés danubiennes un livre estimé, décrit ainsi le costume des paysannes roumaines. « Elles ont une chemise de toile ornée sur la poitrine et aux poignets de broderie en laine rouge ou bleue ; une ceinture de couleur fixe sur le corps la chemise qui est fort courte et qui rejoint une longue jupe blanche. Devant et derrière flotte un double tablier de laine, à raies de diverses couleurs, appelé *catrinza*, dont les extrémités inférieures sont garnies de longues franges bariolées, qui voltigent autour d'elles à chacun de leurs mouvements. Durant les saisons froides, elles ajoutent à leurs vêtements une pelisse de drap blanc, à longues manches, serrée par une ceinture de couleur. Comme les hommes, elles ont pour chaussures les *opinés* (1). Mais souvent elles ajoutent autour de la jambe une pièce de drap blanc que maintiennent les courroies. Quelques paysannes de la Transylvanie recherchent les bottes rouges ou jaunes, à l'imitation des Hongrois. Lorsqu'elles se rendent aux foires, elles portent leurs bottes sous le bras et ne les mettent qu'au moment d'arriver (2). »

J'en ai vu faire autant aux paysans de nos riches dé-

(1) Sandales qui ne sont autre chose qu'un morceau de peau écrue.

(2) *Les Principautés danubiennes*, par Élias Regnault.

partements du Nord de la France. Habitués aux sabots, ils regardent le soulier comme un objet de luxe. Un vieux paysan flamand, déplorant l'inconduite des générations modernes, me citait pour exemple des individus de son voisinage qui ne craignaient pas de dépenser de l'argent chez l'épicier en achat des *friandises*, telles que du poivre et de la moutarde.

Les hommes de campagne, en Moldo-Valachie, ont encore la blouse, le large pantalon, les sandales à courroies et le bonnet de laine de leurs ancêtres les Daces. Il est vrai que les nôtres portent encore le sayon gaulois. La blouse et l'étole paraissent, avec le manteau, être les trois signes éternels et universels du vêtement humain.

Quant au costume du tzigane, il ne diffère d'avec les précédents que par un degré de plus dans la pauvreté.

Et pourtant ces malheureux, qui n'ont ni feu ni lieu leur appartenant en propre, qui ne s'appartiennent même pas à eux-mêmes, qu'on vend avec la propriété ou qu'on expulse au gré du propriétaire, ont encore au cœur cet éclair de gaîté ou d'amour du plaisir qui est un rayon de soleil dans les âmes. Les jours de fête, les boyards leur vendent de l'eau-de-vie. Ils boivent et ils dansent.

Leur danse est des plus simples. On la nomme *hora*. Elle consiste en une ronde de danseurs et de danseuses. Les amis de l'antiquité quand même, les cuistres, les gens en *us* et les patriotes roumains, qui poussent jusqu'à l'archaïsme l'esprit de nationalité, prétendent que la hora est une fidèle image du chœur antique.

Sur les confins de l'Auvergne et de l'Angoumois, en ces

lieux charmants où les jeunes filles et les petits enfants eux-mêmes murmurent le gras patois d'Auvergne, où danse une hora ou un chœur antique qui me paraît ressembler singulièrement à la danse moldo-valaque. C'est une sorte de *promenade* en rond deux à deux, qui ne prétend à rien de grec ni de latin.

Mais il est rare qu'au milieu de ses plaisirs mêmes, le malheureux n'apporte pas quelque chose des désespérances qui règnent au fond de sa pensée. Parmi les doïnas, ou chansons populaires recueillies par un boyard poëte, M. Alexandri, et traduites en français par M. Voinesco, il en est une intitulée *Hora* qui se termine ainsi : (C'est le danseur qui parle.)

« Amis, je ne redoute plus rien au monde, ni le vornick (sorte de percepteur élu), ni le diable, ni même Satan, le père des esprits infernaux....

» ... Amis, faites comme moi, dansez ferme. Frappons ensemble le sol en cadence; faisons-le retentir jusque dans ses profondeurs pour étonner le monde entier, et jusqu'à Dieu, le saint seigneur.

» Je suis las des lourdes contributions, et de la charrue, et de la pelle, et des ciokoï, et des corvées sans nombre. Aujourd'hui, c'est grande fête; les balançoires tournent, chargées de jeunes filles; ah! que ma sandale grise se déchire sous mes pieds, et puissé-je mourir en dansant avec toi, Marie Marioutza! »

Ne trouvez-vous pas dans cet entrain de la douleur, dans cette pensée de mort qui se mêle à la furie du plai-

sir un humble écho des ironies douloureuses des Byron et des Goethe ?

Pendant ces jours de fête, si nombreux dans le calendrier de l'église grecque, le pauvre paysan roumain s'enivre avec de l'eau-de-vie. Et c'est encore le boyard qui lui vend ce poison que lui seul s'est réservé le droit de fabriquer et de débiter. Il tire ainsi parti de ses grains que la cherté du transport ne lui permet pas de vendre au loin.

Mais c'est encore le pauvre paysan qui devient la victime de ce calcul. Il y perd, avec son dernier para, sa raison et sa moralité.

Quand l'esprit de justice s'est retiré d'une nation, on dirait que la main de Dieu s'en éloigne.

Un consul reprochait à un juge de Bucharest d'avoir acquitté un faux-monnayeur. « Que voulez-vous, répondit le juge, cet homme avait une femme et plusieurs enfants à nourrir. N'ayant pas d'argent, il en faisait. »

A Paris, une personne de ma connaissance ayant rencontré un jeune Valaque des plus honorables en la compagnie d'un des Moldaves qui avaient tenté d'assassiner l'hospodar de Jassy, Michel Stourdza, lui reprocha de fréquenter un homme aussi gravement compromis : « Puisqu'il ne l'a pas tué, » répondit le Valaque.

Or, les balles avaient emporté les épaulettes du hospodar.

Il est vrai que celui-ci avait fait tomber les jeunes patriotes de Jassy dans un piége abominable. Sous prétexte de conciliation, il envoya un de ses fils prier ces jeunes gens

de se rendre amicalement au palais hospodaral ; la troupe les enveloppa au moment où ils sortaient de la maison Maurocordatos. Mais chez nous l'assassinat, quelle que soit sa cause, est un objet d'horreur.

Je cite ces traits de caractère pour mieux faire comprendre au lecteur français, combien la civilisation a de chemin à faire dans les principautés du Danube.

Hâtons-nous pourtant d'ajouter que la jeunesse moldo-valaque, la portion éclairée de la boyarie, ne nous emprunte pas seulement nos tailleurs et nos bottiers : elle étudie, elle s'imprègne de nos mœurs et de nos idées, et brûle de les appliquer à son beau pays.

Les lignes que nous traçons à cette heure ne seront peut-être plus demain qne l'histoire du passé.

IV.

L'esclavage. — Les Tsiganes. — Leur origine. — Les parias de l'Inde. — La langue rommany et le sanscrit. — Immigration de Bohémiens en Europe au XIVe siècle. — Leur physionomie. — Cause de leur asservissement en Moldo-Valachie. — Règlements relatifs aux Tsiganes. — Leurs métiers. — La capitation. — Le vatafe. — Les *nids*. — Le bordeï. — Tableau d'intérieur. — Nourriture. — La mamaliga. — Jeune fille tsigane.

Malgré les éléments de civilisation qu'elles puisent à leur origine latine et à leur contact avec les Grecs, malgré leurs sympathies occidentales, les principautés du Danube sont encore affligées de la plus abominable peste qui puisse

infecter une société : l'esclavage. On comptait il y a peu d'années, dans les deux principautés, une population d'environ deux cent mille malheureux soumis à cette dure condition.

Ces esclaves appartiennent tous à une des races les plus curieuses du globe, les Tsiganes ou Zingares. Nous les retrouvons dans les romans écossais de Walter Scott sous le nom d'Égyptiens Gypsies ; sous ceux de *Gitanos* en Espagne, de *Pharaonites* en Hongrie, de *Heidenen* en Hollande, de *Arami* ou *Tchingènes* en Turquie, et en France sous celui de Bohémiens.

Leur origine se perd dans des profondeurs historiques, où l'érudition la plus perspicace les suit difficilement. Comme les savants ne sont pas d'accord sur cette origine, ce n'est pas à nous, gens du monde, qu'il appartient de trancher la question. Nous dirons seulement que l'opinion générale les considère comme des tribus errantes, et en quelque sorte détachées de la souche sociale de l'Hindoustan.

Devenus pour ainsi dire des épaves humaines, ils flottèrent sur ce grand courant qui paraît entraîner l'humanité d'Orient en Occident.

Quant à leur nom de *bohémiens*, il ne leur a été donné que depuis la croisade du pape Paul II contre le Bohême. La catholicité donna dès-lors le nom de bohémien à quiconque ne professait pas son culte.

« Les Tsiganes, dit M. Alfred Poissonnier, professeur de littérature française à Bucharest, sont bien les *parias* de l'Hindoustan, mais en prenant ce nom de *parias* avec la

signification qu'il a dans ces contrées, c'est-à-dire des hommes séparés de la caste des grands par des métiers : des *soudras* (agriculteurs) ; des *paurânas* (malfaiteurs) chassés des zats ou tribus ; des *vallouvers* (serruriers) ; des *chakilis* (savetiers) ; des *mantchiers* (tanneurs) ; des *kallabautrous* (voleurs) ; des *dambaroux* (mendiants et jongleurs) ; enfin, des *otters* (travailleurs nomades). »

Ils forment un peuple dispersé comme le peuple juif, mais un peuple errant vivant le plus souvent en dehors de la famille, du travail régulier, de la religion et de la propriété. Ils parlent une langue différente du sanscrit, et qu'ils nomment *rommany*.

C'est vers la fin du XIVe siècle qu'on vit refluer en Europe les bandes tsiganes. Tamerlan saccageait alors l'Hindoustan. Des bandes de parias s'enfuirent de leur patrie emportant avec eux leurs outils, et s'imaginant qu'ils allaient conquérir des peuples barbares par les métiers, la musique et la sorcellerie.

Ce fleuve de fuyards se bifurqua en Asie ; l'une des deux branches roula en Afrique, l'autre se dirigea vers la Crimée. Cette gueuserie se dispersa ensuite par toute l'Europe. Et lorsqu'on songe que ces hordes d'émigrants venaient se heurter à l'organisation industrielle du moyen âge, organisation de maîtrises, de jurandes et de corporations, on conçoit que force fut aux bohémiens de continuer leur vie errante.

On les persécuta, on les proscrivit. Ils ne se défendirent que par la fuite, et prirent racine dans les contrées où on

les toléra. Naturellement vagabonds, actifs, filous et artistes, ils se distinguent, en outre, par une excessive douceur de caractère. Plutôt maraudeurs que voleurs, ils dérobent pour vivre et non pour s'enrichir.

Partout où on les a traités en hommes, ils ont montré qu'ils possédaient les qualités les plus sociables. Malheureusement pour eux leur teint bistré et leurs cheveux crépus les désignaient d'une manière trop patente aux préjugés des peuples pour qu'ils pussent se fondre au corps des nations et participer aux bénéfices du droit des gens.

Lorsque les Tsiganes arrivèrent, au commencement du xve siècle, dans les principautés du Danube, leur nombre effraya d'abord la population. Mais les princes régnants s'aperçurent bien vite qu'on pourrait tirer bon parti de leurs talents. La famine les réduisit à la servitude. Un prince Brancovano ayant pris les Tsiganes sous sa protectection dans les mauvais jours, cette protection dégénéra en esclavage.

Ils étaient partis parias du fond de l'Hindoustan, sur le sol d'Europe ils redevenaient parias ; comme s'il eût été dans leur destinée d'être partout persécutés et rejetés du giron de la société.

On sait qu'il existait autrefois aux colonies un ensemble de règlements relatifs aux esclaves et qu'on nommait le *Code noir*. Les lois de la Moldavie centiennent aussi quelques dispositions relatives aux Tsiganes. Quoique moins cruelles que les lois romaines, ces dispositions trahissent au premier examen le sentiment qui les a inspirées. En

proscrivant toute union légitime entre les hommes libres et les esclaves, le législateur a eu évidemment pour but de protéger l'institution. L'esclave ne peut se marier ni hériter sans l'autorisation de son maître. La vie seule de l'esclave est sauvegardée.

Quelques nuances insignifiantes différencient les règlements de la Valachie de ceux de la Moldavie. L'Etat ne possède plus d'esclaves dans les deux principautés. En diverses circonstances, il a même racheté ceux des boyards, qui consentaient à céder leurs titres, la liberté de leurs Tsiganes. Quelques Roumains, comme le poëte Alexandri, et plus récemment le hospodar Grégoire Ghika, ont même de leur propre initiative émancipé leurs esclaves.

La condition de ces esclaves varie selon leur profession. Ils forment deux catégories. L'une obéit à l'antique instinct de vagabondage qui paraît si profondément enraciné dans le caractère de cette race. Ce sont des artisans nomades comme nos étameurs, ramoneurs, savetiers, qu'on rencontre en France errant de ville en ville, de village en village. Dans les principautés, cette catégorie de Tsiganes ambulants se recrute aussi parmi les savetiers, étameurs, maçons, cardeuses de matelas, laveuses, marchandes de petits balais, montreurs d'ours et diseurs de bonne aventure.

Sur les rives agrestes et parmi les îlots du Danube, on rencontre aussi des malheureux entièrement nus, coiffés d'un vaste chapeau, occupés à passer sur une claie le sable parsemé d'or qu'ils ramassent dans le fleuve. Ce

sont aussi des Tziganes. On les nomme orpailleurs. De l'or qu'ils extraient on leur laisse à peine quinze sous par jour.

Toute cette bohême est sous la tente. Elle paye annuellement au maître un droit ou capitation dont le collecteur, désigné sous le nom de *vatafe*, porte pour marque de son autorité un fouet.

L'autre catégorie de Tziganes vit et travaille sur la terre du maître. On a vu de jeunes boyards jouer, après boire, plusieurs lieues de steppes y compris les Tziganes qui s'y trouvaient.

Ceux des Tziganes qui sont attachés à la personne du maître ne payent pas la capitation. On les voit ronflant au soleil dans les cours. Ils forment une domesticité pullulante, fainéante et de mauvaises mœurs, qui, grâce à la coutume orientale des *batchis* ou pour boire, font d'assez bonnes affaires.

Un boyard dit, en parlant de cette domesticité : « J'ai a mon service tant de *nids* de Tziganes. » Un *nid* c'est une famille.

Le voyageur qui chevauche dans les Principautés aperçoit souvent, au milieu de cet océan de broussailles qu'on nomme le steppe, une longue perche placée transversale ment et obliquement sur un poteau. On dirait d'une vergue au bout d'un mât. Est-ce une barque échouée sur un bas-fond de cet océan et qui a cargué sa voile?

Au bout du mât perche souvent une grave cigogne. Un monticule de verdure tuméfie le sol à deux pas de là. Et peut-être dans les transparences de cet horizon profond du

steppe verrez-vous s'élever de ce tertre une légère colonne de fumée.

Approchez vous et vous vous apercevrez que cette longue perche, d'où pend une corde armée d'un seau, sert de bascule pour tirer l'eau d'un puits. Quant au tertre, c'est le toit d'un *nid* de Tziganes dont l'habitation gît sous le sol uni du steppe. On nomme ce trou un *bordeï*. Une famille entière de Tziganes est tapie dans le bordeï. Outre les enfants nus et les parents déguenillés, on y trouve souvent aussi un cochon que la famille traite en ami jusqu'au jour de l'égorgement.

Quelquefois une vieille Tzigane, accroupie sur le seuil du bordeï, fume sa pipe dans cette solitude. On croirait voir alors une des trois sorcières de Macbeth.

Le fond de la nourriture du Tzigane, comme de celle des paysans, se compose de farine de maïs délayée dans de l'eau bouillante avec un peu de sel. Cette pâte, en se refroidissant, prend un peu de consistance. Elle se coupe avec un fil. On la nomme *mamaliga*. Les paysans y ajoutent quelquefois un peu de poisson salé ou de porc.

Les Tziganes sont assez friands d'entrailles d'animaux. Cette *tripaillerie* est encore un goût de bohême qui se rapproche en cela du chien errant.

Une jeune Tzigane, avec ses cheveux noirs comme la nuit, son collier de roubiés et de paras, sa chemise brodée de vives couleurs, et pour cadre le ciel immense et bleu du steppe, a aussi, au milieu de sa vie de misère, son heure de poésie, heure fugitive et pareille à un rêve d'un moment plutôt qu'à une réalité.

V

Paysage. — Le steppe. — La chasse au steppe. — Gibier. — Pluie de sauterelles. — Merles roses. — Loups blancs. — La chasse à l'ours. — Les Carpathes. — Les monts Buteedji. — La caruça. — Façon de voyager. — Le café. — Le tchibouck. — Les confitures. — Le khalva. — Histoires de brigands. — Brigands célèbres : Bujos, Basile, Kirjali, Jian. — Le pitar. — L'hétairie. — Mort naturelle. — M. Maghiero. — Les pâtres et chevriers. — Les mokans. — Les framboisières. — Les donices. — Chanson moldave. — Scène de fiançailles. — Mariage.

Si la Providence avait fait naître dans les principautés danubiennes un romancier comme Walter Scott ou Fenimore Cooper, quels trésors de paysages et de légendes ce pays, si varié dans ses aspects, n'eût-il pas offerts à son imagination ! Placée entre la barbarie orientale et la civilisation de l'Occident, cette belle contrée trouve à la fois dans sa situation géographique et dans ses mœurs, une originalité que l'on chercherait vainement partout ailleurs en Europe.

La nature a beaucoup fait pour l'homme dans les Principautés. Pourquoi faut-il que l'homme y ait si peu fait pour la nature ou plutôt pour lui-même? Pourquoi faut-il qu'à côté des plantureux labours de la Moldavie on rencontre le steppe? le steppe, c'est-à-dire la terre primitive encore toute chargée de cet humus fécondant que les siècles y ont accumulé; le steppe, c'est-à-dire la savane américaine, moins sa stérilité et ses ondulations pareilles

à des flots solidifiés ; un champ où rien ne saurait arrêter le soc de la charrue.

Notre ancien agent et consul général à Bucharest, M. Billecocq, déterminé chasseur et en même temps impressionnable comme un poëte aux choses de la nature, a très-bien tracé, de cette plume d'homme du monde, qu'ont tenue si haut les Saint-Simon, les de Maistre, les Bonald, les traits principaux de la physionomie du steppe. « Tout, dit-il, dans ce vaste désert, uni comme la surface des mers, est là, tapi.... blotti.... au gîte.... Tout se rase et se terre !... Le gibier que vous pouvez voir debout.... et vous en voyez.... vous voit aussi, et alors il fuit ou s'envole ; et dans ce cas il n'est jamais abordable.... Or, son accès n'est possible qu'avec la pauvre charrette du paysan des steppes... encore faut-il que, bien cachés sous une natte large et épaisse, votre compagnon et vous vous ayez bien soin de ne révéler votre présence par aucun geste, par aucun cri humain ; une autre condition du succès de cette chasse, c'est, autant que possible, de ne pas arriver tout droit sur sa proie, mais de la tourner, de l'enceindre dans un cercle que l'équipage, en marchant, rend toujours de plus en plus petit. Reste alors l'instinct merveilleux, incroyable, unique de votre guide, qui est à la fois pour vous, pendant tout le reste de votre séjour dans ces vastes deserts, votre cocher, votre ami, votre valet, votre chasseur, votre cuisinier.... souvent votre camarade de lit ! C'est dans ses yeux, c'est dans ses moindres gestes que vous aurez à lire : plaisirs de votre lever, succès de vos coups, sympathie de vos chiens, émotions inattendues,

bonheur enfin de votre existence.... c'est sur votre cocher que tout roule!... Chaque chasseur, nonchalamment étendu dans un petit équipage à trois chevaux, non suspendu, des plus agrestes, n'ayant pour compagnie que son cocher, ses fusils, ses carabines et son chien, destiné à lui rapporter toute pièce qui tombe, va passer là, ainsi que nous l'avons dit, selon ses loisirs, de quinze jours à trois semaines. »

La variété du gibier qu'on rencontre dans ces plaines de trois à quatre cents lieues carrées est infinie. Lièvres, perdrix, cailles, bécassines, coqs de bruyère, etc., etc., y vivent et y pullulent d'autant mieux que les Moldo-Valaques sont fort peu chasseurs de plaine. Ils réservent leur plomb pour les ours et les brigands. Quelquefois plusieurs milliers d'outardes s'envolent en même temps devant les yeux du chasseur stupéfait.

Cela rappelle les innombrables troupeaux de buffles des savanes d'Amérique, et ces bandes innombrables de gazelles des déserts africains.

Au désert, les animaux, obéissant à une loi qui n'est peut-être que l'instinct de la conservation, marchent par véritables armées. De sorte que les plus petits insectes, comme certaines fourmis, par exemple, deviennent, pour quiconque ose les aborder, aussi redoutables que les plus grands quadrupèdes.

Il n'est pas rare en Moldo-Valachie de voir tout à coup le ciel s'obscurcir d'une façon inusitée. C'est un nuage noir, opaque, qui dans un ciel parfaitement pur, s'avance avec un bruit étrange, redoutable. C'est la sauterelle biblique, cette septième plaie d'Égypte.

Aussitôt villes et villages sont en émoi. On pousse des cris, on allume des feux, on tire le canon. Quelquefois on parvient à refouler le nuage jusque dans le steppe, où il s'abat, et forme sur la terre un pied et demi de sauterelles. Où le nuage nauséabond a passé, plus d'arbres, plus de verdure. Si ces insectes ont déposé leurs œufs dans le steppe, les petits ne tardent pas à éclore, et, dépourvus d'ailes, rien pourtant n'arrête leur marche. Ils traverseraient un fleuve comme la Seine à son embouchure.

Des merles roses suivent les nuages de sauterelles, comme les lions suivent les troupeaux de gazelles. Ils se livrent, au milieu de ces nuages bourdonnants, à des évolutions inouïes et à un carnage délirant.

Raconter le steppe, ce serait, on le voit, tracer un roman d'aventures où la poésie et le drame se mêleraient aux grandeurs de la nature, où la surprise côtoierait sans cesse la monotonie. Que de fois n'est-il pas arrivé à un chasseur, qui s'imaginait voir débouler un lièvre, de débusquer quelque énorme loup blanc !

Mais la chasse la plus rude et surtout la plus chère aux Moldo-Valaques, c'est la chasse à l'ours. M. Billecocq assure avoir rencontré dans les Carpathes plus d'un pleiesche ou garde-frontière qui pourrait se vanter d'avoir laissé aux ours plus de soixante livres de sa chair, et qui, débarrassé de ce fardeau, ne s'en sentait que plus léger, plus dispos et que plus désireux de retourner à la chasse.

La chasse à l'ours ne se fait que dans les montagnes.

« Or, a dit M. Vaillant, fondateur du collége de Bucharest la beauté de la Roumanie est dans ses montagnes. Si vous ne voyez que la plaine, vous ne pouvez pas plus dire : « J'ai vu la Roumanie, » qu'un naufragé qui, ayant échoué sur les côtes arides de la Provence ou aux dunes de Dunkerque, ne pourrait prétendre avoir vu la France. » Il faudrait pouvoir suivre M. Vaillant dans ses tournées aux monts Butcedji pour se faire une idée de ce que la nature a entassé de magnificences dans ces pittoresques montagnes, que la géographie de Balbi déclare inexplorées.

Ces expéditions se font ordinairement dans une espèce de voiture à quatre roues dont le nom, *caruça*, rappelle celui de nos carrosses. Cette voiture, longue et large, est recouverte d'une bâche et construite assez solidement pour résister aux accidents de chemins à peine tracés, où le pavé est inconnu. On y attèle huit au dix chevaux conduits par deux postillons à manches retroussées, agiles du talon, du fouet et de la langue.

Des matelas recouverts d'un tapis de Perse garnissent le fond de la caruça. Les coussins qui la garnissent achèvent de la transformer en un confortable divan. Vous y trouveriez en outre les tchibouks, le tabac, le café et les provisions de bouche. Il est aisé de voyager ainsi nuit et jour, sous un beau ciel, au milieu d'un air pur et balsamique.

Quand le voyageur aperçoit au bord de la route un beau bouquet d'arbres couvrant de leur ombre une fraîche fontaine, il s'arrête, allume quelques branches sèche

et prépare lui-même ce café qui joue un si grand rôle dans la vie orientale.

Quelquefois la caruça traverse une ville ou un village. Ces la nuit et tout dort, ou le matin au lever du soleil. Çà et là quelques fenêtres s'ouvrent; ici c'est un boyard, le tchibouck d'une main, la tasse à café de l'autre; là, ce sont des jeunes filles qui se donnent *la confiture.*

Ces confitures occupent, avec la pipe et le café, une place considérable dans les habitudes de l'Orient. Ces pâtes, dans lesquelles il entre presque toujours des parfums et quelquefois des amandes et du miel, comme dans le *khalva* de Constantinople, ont une forte odeur de parfumerie. Ces confitures s'offrent à tous propos, comme le café. On y joint toujours un verre d'eau.

Les histoires de brigands se mêlent ordinairement aux récits de voyage dans la Moldo-Valachie. Le brigandage est la conséquence ordinaire de la mauvaise administration et du degré de misère auquel sont réduites les classes laborieuses. Ce que nous avons vu de la condition du paysan moldo-valaque explique comment certaines organisations énergiques, lasses de se consumer dans un inutile labeur, préféraient se jeter dans les hasards d'une existence hors de la loi. Ces brigands s'organisaient par bandes, gagnaient la montagne et mettaient les boyards à contribution. C'est ce qu'on nomme en Écosse le *black-mail,* contribution noire.

Quelques-uns de ces bandits ont acquis une certaine célébrité. Plusieurs d'entre eux, se joignirent, en 1821, au

mouvement des hétairies et combattirent vaillamment pour les Hellènes.

Parmi les bandits célèbres, on cite Bujos, contre-façon du bandit italien, qui mêle les pratiques de la religion à celles de l'assassinat; Basile, Kirjali, Jian. Ces deux derniers méritent une mention particulière.

Jian était un *boiernas*, c'est-à-dire une sorte de gentillâtre. Mais, ne possédant ni terres ni ducats, il se fit chef de brigands pour ne pas mourir de faim. Il volait avec autant de conscience et de méthode qu'un percepteur de contributions en met à faire sa recette. Jamais il ne détroussait un voyageur sans lui donner un reçu de ce qu'il lui prenait. Il prélevait ensuite sur la *recette* une dîme ou tant pour cent, qu'il distribuait aux pauvres. « Nous ne volons pas, disait-il, nous empruntons. » Ses compagnons avaient ordre d'éviter l'effusion du sang.

Avec la maréchaussée, c'était autre chose; Jian se battait en déterminé. Ses succès lui valurent une grande considération en Valachie. Mais un beau jour, Jian se méfia de la fortune et songea à faire une fin. Il vendit sa troupe et demanda sa grâce à l'hospodar Caradya. Celui-ci lui pardonna, lui fit revêtir un cafetan d'honneur, l'éleva au poste de *pitar* (pitancier) et lui donna pour épouse une camériste de la princesse.

Kirjali, plus héroïque, mais moins poli que Jian, n'a pas fait une fin aussi avantageuse. C'était un Albanais dont le kekaya de son village avait enlevé la femme. Kirjali en prit de l'humeur, assembla ses parents et ses amis, monta chez le kekaya et le jeta pardessus son balcon.

Après ce coup de tête, Kirjali passa en Valachie et entra au service de M. Dudesco. Parmi les domestiques de ce boyard se trouvaient un Servien et un Moldave remarquables, le premier par sa taille gigantesque, le second par sa force herculéenne. Le géant avait nom Svedko; l'hercule, Mikalakè. Il en fit ses deux aides-de-camp, organisa une bande et se mit à détrousser les négociants turcs, que les besoins de leur commerce amenaient dans les principautés. La qualification de troupe de brigands ne convint bientôt plus à cette horde de pandours, dont le nombre s'élevait à trois cents. Bientôt en effet, au premier signal de l'hétairie, Kirjali et les trois quarts de sa bande ralliaient Ypsilanti.

Après la défaite de l'hétairie dans les principautés, Kirjali se réfugia à Kissenef en Bessarabie. Il vivait misérable et inoccupé dans les cafés de la ville, lorsque le gouverneur le fit saisir et l'envoya au pacha de Jassy. Emprisonné, gardé par cinq Turcs, son exécution est retardée à cause des fêtes de Pâques. Kirjali profite de ce répit pour persuader à ses cinq Turcs imbéciles qu'il a enterré un trésor à une lieue de la ville, derrière un couvent, au pied du mont Cëcliu.

Les Turcs prient Kirjali de les conduire la nuit à l'endroit où gît le prétendu trésor. Les Turcs se mettent à creuser la terre avec leurs yatagans en guise de bêches. Kirjali les aidait. Tout à coup il s'écrie : « Voici le trésor ! » Les Turcs abandonnent leurs armes et se précipitent la face vers la terre, qu'ils fouillent de leurs mains.

Kirjali en décapite un d'un revers de yatagan et en tue

un second d'un coup de pistolet. Les trois autres prennent la fuite. Mikalaké, qui, d'un buisson voisin, suivait cette scène, tue deux des fuyards. Le dernier est épargné sur l'ordre de Kirjali. Le capitaine et son lieutenant s'embrassèrent avec allégresse et reprirent la campagne.

Ces deux braves moururent de leur mort naturelle, le 20 septembre 1824, c'est-à-dire qu'ils périrent entre ciel et terre, au bout d'une corde neuve qui pendait ce jour-là au gibet de Capo.

Le brigandage a beaucoup diminué en Moldo-Valachie. L'un des citoyens dévoués à leur patrie qui ont fait à ces mécréants la plus rude guerre, est le capitaine Maghiero, l'un des membres du gouvernement provisoire de Bucharest en 1848. J'ai vu une immense peau d'ours dont M. Maghiero avait tué de sa main le premier propriétaire. Ce brave militaire n'était pas moins redoutable aux bandits qu'aux ours des Carpathes. Il rendit ainsi à son pays des services qui lui valurent une grande popularité.

Après les brigands, les personnages *pittoresques* les plus intéressants du pays roumain sont peut-être les pâtres et chevriers. On retrouve parmi eux cette simplicité de mœurs, cette naïveté si voisine de la poésie, qui nous charme dans les petits poëmes grecs et dans les poëtes latins.

Les pâtres de la Transylvanie ont un caractère fort différent. Les *mokans*, tel est leur nom, bottés, vêtus de peaux de bêtes, le corps frotté de graisse de mouton, conduisent, le plus souvent à cheval, des troupeaux innombrables. Ils s'en vont quelquefois ainsi à travers le

steppe jusqu'au fond de l'Asie. L'usage du linge leur est inconnu. Attachés dès l'enfance à la garde de leurs troupeaux, un grand nombre d'entre eux ne connaissent plus les douceurs du logis. Ils dorment sur le sol avec le ciel pour tente. Il serait impossible d'imaginer une existence plus élémentaire que celle de ces braves pâtres transylvains. Quant aux maîtres de troupeaux, qui suivent à cheval et surveillent bêtes et gens, ce sont pour la plupart, sous leurs grossiers vêtements de peaux, des hommes plus éclairés et plus intelligents que nos bouchers de Poissy.

Quel personnage pour un roman à la manière de Fenimore Cooper qu'un mokan ! Les types gracieux ne manquent pas non plus en Moldo-Valachie. On les rencontre surtout dans la montagne. Ce sont des tableaux de chevalet à côté de cette toile immense où règne le steppe et ses pâtres aussi sauvages qu'au jour où parurent, sur les rives du Danube, les armées de Trajan.

Dans la partie orographique de son savant ouvrage sur la Romanie, M. Vaillant a esquissé quelques-uns de ces types de la montagne. Ces tableaux ont la fraîcheur d'un beau fruit mouillé par une pluie d'été. « C'était dimanche, nous faisions notre entrée à la Posada à la tête d'une armée de framboisières qui, la donica pleine sur la tête, nous suivent au trot, quoiqu'à pied, chantant gaiement les airs de la montagne. Anica est fraîche et joufflue; Mariora a de beaux yeux et la taille bien prise, mais son teint tire un peu sur l'acajou; Safta, au contraire, serait vraiment jolie si la fièvre ne lui avait donné un teint

blème que l'on trouve si intéressant à Paris; Mariola seule va pieds nus, aussi les a-t-elle gonflés et rouges comme ses framboises. Elles sont toutes endimanchées, toutes en chemise blanche brodée de fil rouge ou bleu sur les coutures, toutes en jupon court brodé d'un liseré jaune ou vert, presque toutes les jambes nues, mais aux pieds des souliers en maroquin rouge, toutes enfin avec des fleurs. » D'autres fois ce sont des scènes naïves au bord de la fontaine où les jeunes filles viennent remplir leurs *donice*, sorte de vase qu'elles portent sur la tête à la manière antique.

Les scènes d'auberge et de cabaret ont aussi, dans ces agrestes contrées, un caractère tout particulier qui emprunte son originalité aux mœurs orientales et qu'on ne retrouverait pas dans le reste de l'Europe. Ce qu'on y boit, ce qu'on y chante, ne se boit, ne se chante que là.

Voici une scène de fiançailles, en Moldavie, plus singulière encore. Les compagnons du garçon, précédés d'une bande de musiciens, se présentent chez les parents de la jeune fille, et les interpelant avec solennité : « Gospod et Gospoda! » ils lui racontent que tel, leur compagnon, a rencontré à la chasse « une bête pudique et sage. » La bête a fui. Les compagnons du chasseur cherchent la piste, et ils la demandent au maître du logis.

Ceux-ci, gravement accroupis sur leur divan, déclarent qu'ils ne savent où est la bête. Ils font venir leur vieille mère : « Est-ce celle-ci? » Puis une servante déguenillée : « Cette autre? » Les compagnons se récrient. La bête qu'ils cherchent « a des cheveux d'or, des yeux de faucon, des dents de perle et des lèvres de bigarreaux, la

taille d'une lionne, la gorge d'une canne et le cou du cygne. » A cette description les parents n'hésitent plus; la jeune fille sort d'une chambre voisine. On échange l'anneau des fiançailles. Le mariage sera célébré tel jour à tel endroit.

Au jour dit et au lieu indiqué arrivent les envoyés du fiancé. Les gens des parents de la jeune fille font mine de s'emparer d'eux et de les garrotter. On les amène pieds et poings liés aux parents. Ceux-ci s'informent du motif de leur arrivée. Les prisonniers déclarent qu'ils viennent faire la guerre et qu'une troupe nombreuse les suit. On transige et l'on se rend ensemble au-devant du fiancé qui paraît sur un cheval harnaché à la turque. Des cris de « victoire! » se font entendre de part et d'autre.

La cérémonie nuptiale célébrée par un pope a lieu ensuite à l'église, une couronne de fer-blanc ornée de fleurs est posée sur la tête des époux. Cette couronne est un symbole d'autorité paternelle et maternelle. Sur le tapis où se tiennent les fiancés sont répandus quelques paras pour enseigner aux fiancés qu'ils doivent préférer le bonheur domestique à la richesse. On se promène avec des petits cierges jaunes autour de l'autel et une pluie de noix et de noisettes tombe, en guise de dragées, sur la tête des assistants. « Sont-ce, dit M. Vaillant, les *nuces sparge marite* de Virgile, les *nuces relinquere* de Perse? Je le crois; puisqu'elles signifient, ici comme à Rome, qu'il faut renoncer à tous les frivoles plaisirs de l'enfance. »

VI

Clergé moldo-valaque. — Monastères. — Hégoumènes. — Le Jeûne. — Jours fériés — Mariage des prêtres. — Un curé de campagne en Moldo-Valachie. — Superstition. — Hospitalité dans les couvents moldo-valaques. — Moines moldo-valaques. — Religieuses. — La princesse Brancovano, supérieure du monastère de Varatica. — Offices religieux la nuit. — Scène d'église. — La lampe et la tocca. — Bois et paille. — Ermites. — Les Pescezënu.

Les Moldo-Valaques professent, nous l'avons dit, la religion grecque orthodoxe. Ils suivent les dogmes du concile de Nicée, communient selon saint Bazile et selon saint Jean Chrysostome, et diffèrent en outre sur plusieurs autres points, trop longs à énumérer ici, de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Le clergé forme une portion notable de la population moldo-valaque, en raison du nombre des couvents qui est considérable dans les principautés.

Un grand nombre de ces couvents ou monastères sont *dédiés* (*inquinates*) aux puissantes communautés grecques du mont Athos, du Sinaï, de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche, d'Épire et Albanie, de Thessalie, de Salonique et de Pogoniani. Les biens de ces monastères ne supportent aucune charge publique. En raison même de leur dédicace, ils payent un revenu annuel aux communautés dont ils relèvent. Ils sont surveillés et administrés par un hégoumène ou prieur qui a rang d'archimandrite. C'est

parmi ces dignitaires que le clergé grec choisit ses évê ques.

Les moines de l'Église grecque sont les plus grand jeûneurs de toute la chrétienté. Ce qu'on rapporte de ceux du mont Athos dépasse toute vraisemblance. Les moines du mont Athos, qui sont au nombre d'environ dix mille, n'en sont pas moins des hommes vigoureux et énergiques. Dans les guerres de l'indépendance, ils ont fourni de vaillants soldats aux hétairies. Le peuple en Moldo-Valachie suit, sous le rapport du jeûne, l'exemple de son clergé. Il fait abstinence cent dix jours pendant l'année. Un brigand ne ferait pas gras le mercredi et le vendredi pour tout au monde.

Les jours fériés étant très nombreux dans le calendrier grec, les chômages suivent cette proportion. Le peuple moldo-valaque chôme environ cent cinquante jours.

Un prêtre orthodoxe ne reçoit l'ordination qu'après s'être marié. Mais en même temps que le mariage est exigible, il ne peut se marier qu'une fois.

Dans les campagnes rien ne distingue le pauvre curé orthodoxe de ses paroissiens. Il est vêtu comme eux, laboure comme eux son champ, subit les mêmes charges publiques. Son instruction n'est pas moins bornée que ses moyens d'existence. « Il n'est censé, dit un écrivain valaque, M. Héliade, savoir lire que les livres imprimés de l'Église ; s'il sait, par hasard, écrire ou lire des manuscrits, c'est du luxe ; il ne doit faire que l'office divin et réciter les évangiles dans la langue nationale, tels qu'ils

sont, sans commentaires (1). » Mais, dans sa modeste sphère, ce pauvre prêtre abreuve constamment sa pensée à une source bien profonde, l'Évangile. C'en est assez pour fortifier son âme et pour répandre parmi ses ouailles la chaleur du sentiment religieux.

Il est malheureux que la superstition ait tant de prise sur les esprits peu cultivés. L'ignorance du peuple et du clergé moldo-valaque engendre une foule de pratiques dont le christianisme éclairé aspire à purger les populations.

Les couvents et monastères dont nous parlions tout à l'heure occupent le cinquième environ du territoire moldo-valaque. N'étant pas soumis aux charges publiques, ces établissements religieux ont pu conserver et acquérir. La plupart datent d'époques très reculées. Ils ont été fondés dans un but presque toujours charitable. Ils ont non seulement charges d'âmes, mais encore obligation de pourvoir aux besoins des pauvres et des voyageurs.

L'hospitalité est très largement pratiquée dans les couvents moldo-valaques. Nous devons ajouter, d'ailleurs, que cette vertu est commune à la nation entière, sans distinction de classe et de fortune. Cela tient sans doute aux qualités cordiales des Moldo-Valaques; mais les conditions d'espace dans lesquelles ils vivent y sont aussi pour quelque chose. Avec la même dose de bienveillance, comment

(1) *Mémoire sur l'Histoire de la régénération roumaine*, par M. Héliade Radulesco.

feraient les Parisiens pour pratiquer l'hospitalité la plus modeste ? En Moldo-Valachie, il y a cinq ou six fois moins d'habitants que le sol en pourrait recevoir, en prenant pour type, par exemple, un département de troisième ordre en France. Les villes elles-même se ressentent de cet éparpillement; Bucharest et Jassy ne sont que d'immenses villages, à côté desquels un village quelconque du département du Nord offrirait, comme pavage, alignement des maisons, etc., une incontestable supériorité.

Un voyageur peut vivre et séjourner gratuitement pendant trois jours et trois nuits dans un couvent moldo-valaque, on ne lui demande ni qui il est, ni d'où il vient, ni quel est son culte. On aura pour lui toutes les prévenances et t us les égards dus à l'hôte.

Sans doute l'énorme quantité de terrains absorbée par les communautés religieuses en Moldo-Valachie indique une lacune dans l'administration de ce pays ; mais, à part cette question qui sortirait de notre cadre, nous constatons comme toutes les personnes qui ont étudié et parcouru les principautés du Danube, les services immenses que rendent ces monastères.

On ne trouve pas en Moldo-Valachie, comme en France, de belles routes royales, et de lieue en lieue, souvent à des espaces plus rapprochés encore, des villages, des hôtelleries, des auberges, où le voyageur, moyennant son argent, peut se procurer le nécessaire et le superflu de la vie. L'argent, seule condition indispensable en France, ne serait même d'aucune utilité dans les steppes et les montagnes des principautés danubiennes. Or, c'est dans les dé-

filés sauvage des Carpathes, dans les contrées les plus désertes de la Moldo-Valachie qu'on rencontre surtout ces monastères, pareils à de redoutables forteresses, et qui peuvent, en effet, servir en temps opportun à la défense du pays.

On conçoit de quel prix sont pour le voyageur ces pieux asiles, où il est sûr de trouver le moyen de réparer ses fatigues, et où il peut aussi rencontrer parmi les moines qui l'habitent des hommes instruits et de la plus agréable conversation.

Un grand nombre des couvents moldo-valaques sont occupés par des religieuses. C'est ordinairement quelque dame de grande famille qui dirige ces communautés. On cite parmi elles une femme éminemment distinguée, la princesse Brancovano, qui, avec un esprit rare, une beauté admirable et une colossale fortune, a préféré la retraite et les austérités de la vie religieuse aux délices du monde. La princesse Brancovano dirige le monastère de Varatica, dans les Carpathes.

L'aspect des monastères moldo-valaques, presque tous pittoresquement échelonnés dans les montagnes, frappe l'imagination du voyageur. « Pour ma part, dit notre ancien agent français à Bucharest, je n'oublierai jamais l'émotion extrême que j'éprouvai quand, après plusieurs jours de route, arrivé, vers une heure du matin, par des chemins difficiles, au grand couvent d'Agapia, en Moldavie, sous une double escorte de cavaliers portant des flambeaux, je fus invité par la respectable supérieure à me rendre directement à l'église, où se célébrait l'office de nuit. Le

chant si pur des religieuses, l'extrême beauté de quelques-unes, l'éclat des lumières, tant de voix angéliques triomphant, à ces heures avancées, du sommeil de si adorables jeunesses, tout cela agit sur moi d'une manière si extraordinaire, que j'eus longtemps de la peine à me persuader que je n'étais pas bercé par quelque douce rêverie. Ces intéressantes et belles religieuses sont cependant soumises à des règles bien sévères. Réveillées et à plusieurs reprises pendant leur sommeil, on les voit se rendre, et toujours très-ponctuellement, quels que soient le temps ou la saison, à chacun des offices nocturnes (1). »

Elles portent une lampe qui leur sert à la fois dans leur cellule, à l'église et dans le trajet qui les sépare. L'usage des cloches est inconnu dans ces communautés. Les religieuses s'éveillent au son d'une planchette mince et à peu près semblable à une double rame sur laquelle chacune d'elles frappe à son tour avec un marteau de fer. Les planchettes rendent un son très-retentissant et même musical. On le nomme *tocca*. Il y a des religieuses qui sont de véritables virtuoses sur le tocca

Il me souvient, d'ailleurs, d'avoir entendu en Picardie un improvisateur qui, sur un instrument nommé *bois et paille*, exécutait sur des airs connus toutes les variations imaginables. Cet instrument se composait de petits morceaux de bois placés sur la paille et touchés à l'aide d'un marteau, comme un harmonica.

Mais ce qui, selon moi, est bien supérieur aux couvents

(1) *Album moldo-valaque*, par A. Billecocq.

moldo-valaques, à leur magnificence, à leur hospitalité princière, c'est l'humble grotte d'un solitaire, creusée comme un nid d'oiseau à quelque anfractuosité du rocher. Non loin du monastère de Bistrica, aux premières assises du mont des Bœufs, on trouve un ermite qui vit dans une grotte, et a fait vœu de mutisme. Il se nomme *Pescezënu*, ce qui signifie le grottier.

VII

Littérature moldo-valaque. — Observation de M. Saint-Marc Girardin. — La langue d'or. — L'aïeul de Ronsard. — M. Vaillant (de Bucharest). — Écrivains roumains. — Eustratius, Dosothée, Cantimir, Georges, S'incaï, Giorgovici. — Le théologien Cichendela (ver luisant), Lamennais roumain. — Le chansonnier N. Vacaresco. — J. Vacaresco. — Daniel Scavinski, sa mort. — Assaki, Carlova. — Le fabuliste Alexandresco, le Lafontaine roumain. — Boliaco, sa ballade *Maître Manol*. — Negruci, traducteur de Victor Hugo. — La bouquetière valaque. — Donici, Pogor, traducteurs de *la Henriade*. — Rosetti, *la Chemise de l'Homme heureux*. — Alexandri, *les Doïnas*, traduites par Voïnesco — *La Vieille Kloautza*, *la Doïna*, *les Trois Archers*, etc. — Héliade Radulesco, *Mémoire sur l'Histoire de la régénération roumaine*. — *Souvenirs et Impressions d'un Proscrit*. — Talent de M. Héliade, — M. Héliade à Paris.

La littérature, qui n'a chez les libres nations de l'Occident qu'un caractère purement moral, instructif et amusant, devient une arme chez les peuples soumis à une domination étrangère. *L'Hymne à la jeunesse*, du poëte Mickiewitz, les cours de M. Tomaseo à Venise, la fable de M. Héliade à Bucharest, ont suscité deux révolutions.

Chez les peuples dont la nationalité est contestée, comme les Finnois et les Roumains, par exemple, la littérature devient une protestation vivante. On n'imagine pas ce qu'éveille en Finlande la moindre chanson en langue nationale.

Il en est de même en Moldo-Valachie.

Les Moldo-Valaques, ainsi que l'a fait observer M. Saint-Marc Girardin, passaient aux yeux de l'Europe pour des Slaves ou des Turcs. Administrés pendant plus d'un siècle par des princes du Phanar, ils avaient pris dans les classes élevées l'habitude de la langue grecque. Les seuls paysans parlaient encore cette langue d'or qui est la langue romane de l'Orient.

En 1822, une révolution éclate. Elle a pour chef Vladimeresco. Elle se distingue de l'hétairie en ce qu'elle a un caractère purement national. Tandis qu'Alexandre Ipsilanti combat pour la résurrection de la Grèce, Vladimiresco lutte pour l'indépendance roumaine.

Le résultat de la révolte de Vladimiresco fut, pour les principautés du Danube, le rétablissement des princes indigènes.

C'est alors que la langue nationale roumaine reprit faveur dans les hautes classes des principautés moldo-valaques. Le lecteur comprend, par ce peu de mots, quelle importance peut prendre la littérature dans un pays placé dans de telles conditions. Un poëte moldo-valaque qui rime un bouquet à Chloé en langue roumaine (on rime en roumain) ne fait pas seulement une galanterie à une dame quelconque ou à la dame idéale de ses pensées, il

fait un acte de patriotisme. Faire des vers, même médiocres, n'est pas en Moldo-Valachie, comme chez nous, un signe de fainéantise et souvent un ridicule ; c'est là-bas, entre le Danube et le Pruth, pourvu que les vers soient en moldo-valaque, la marque d'un esprit héroïque disposé aux grandes choses, et qui, en rimant sa langue d'or, lutte encore contre le turc, le russe et l'autrichien. Son acrostiche devient le témoin, le sceau et la confirmation de son autonomie.

Je ne suis pas compétent à juger le mérite de la langue d'or. Quelques millions d'habitants répandus sur le sol de l'ancienne Dacie trajane, c'est-à-dire dans la Moldo-Valachie, la Bessarabie, la Transylvanie, la Buccovine et le Banat, parlent seuls ce latin corrompu. Les Moldo-Valaques prétendent qu'elle prête beaucoup à la poésie. Elle a, disent-ils, un tour naïf et gracieux qu'on retrouve dans les monuments de notre langue d'or.

La langue d'or des pays roumains a un titre à la considération des lecteurs français : elle fut par l'aïeul de Ronsard. C'était un capitaine de Valachie, second fils du ban Muricini. Or, comme *ban* équivaut au titre de marquis, et que *marucini* signifie des ronces, on en fait bien aisément le marquis de Roncard. Ce fils de ban, par amour pour la France, avait élevé une troupe de cadets, et s'en était venu, à travers sept cents lieues de chemin, aider Philippe de Valois à chasser les Anglais d'ici.

Ronsard l'a raconté lui-même :

> « Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace
> D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.

Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de Roncard;
Riche d'or et de gens, de villes et de terres,
Un de ses fils puînés avoit amour de guerre;
Un camp d'autres puînés assembla, hazardeux,
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemagne,
Traversa la Bourgogne et la grasse Champagne;
Et hardi vint servir Philippe de Valois,
Qui pour lors avoit guerre avecque les Anglois. »

J'ai sous les yeux un assez grand nombre de poésies moldo-valaques. Depuis une soixantaine d'années, les poëtes roumains abondent. Quelques-uns, comme MM. Héliade, Alexandri, Rosetti, etc., jouissent d'une célébrité européenne. Leurs œuvres ne constituent sans doute pas encore un monument littéraire, mais c'est déjà une sorte de mosaïque où l'on peut voir par échantillon un spécimen du génie national.

Malheureusement les langues qui ne sont parlées que par un petit nombre d'hommes ne peuvent être comparées à une vaste plaine où les peuples récoltent le froment qui les nourrit. C'est plutôt un parterre réservé où quelques curieux vont cueillir, en bonne fortune, une fleur rare et curieuse, précieuse surtout par son extranéïté.

A part le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, mais surtout les premières de ces langues, qu'écrire sur le vieux continent? « Il faut faire ses vers à Paris, » disait Voltaire. Comme Henri Heine, M. Héliade s'en est souvenu. Il est venu à Paris; il a écrit non-seulement en langue roumaine, mais encore en langue française.

Nous en reparlerons plus loin, et l'on verra que la langue d'or est un pont très-solide et très-agréable pour arriver au meilleur français du XIXe siècle.

Un vrai Parisien devenu Moldo-valaque, et qui, avec une modestie dont les Roumains doivent lui savoir un bien grand gré, ajoute à son nom : (de Bucharest), l'homme qui, dans ce milieu boyaresque, a eu le courage de fonder un collége et une école gratuite de filles à Saint-Sava, un historien qui a pris les Moldo-Valaques comme une mère prend son petit enfant, qui a eu la bonté, la patience, la résignation de fouiller dans un passé plein de ténèbres, et d'écrire une histoire de ce peuple morlaque selon les uns, slave ou turc selon les autres, le savant orientaliste Vaillant nous donne les noms des écrivains roumains anciens ou modernes. Les voici : Eustratius, Dosothée, Pierre Maïos, Cantimir, Georges S'incaï, Paul Giorgovici, Cichendela, M. Vacaresco, Jean Vacaresco, Paris Mumulëno, Scavinsky, Assaki, Héliade, Carlova, Alexandresco, Boliaco, Nenruci, Donici, Pogor, Bariez, Alexandri, Stamati, Rosetti, Aristias.

A l'exception d'Eustratius, grand logothète, qui rédigea un code en 1646; de Dosothée, qui écrivit un psautier en vers, les plus anciens de ces poëtes ne remontent pas au delà du XVIIIe siècle.

Cantinus a écrit des *Chroniques* et Pierre Maïos des *Origines*. Ils datent des premières années du siècle dernier. Georges S'incaï, de Sinca, était, en 1753, docteur en théologie en Transylvanie. Il a écrit un livre sur les Kutzo-Vlaques, ou Cincari ; ce livre n'a pas été imprimé.

Il en exite deux copies, l'une à la bibliothèque de Blaj, l'autre à Jassy, chez un moine.

Giorgovici, professeur de philosophie, écrivit un ouvrage d'orthographe étymologique. Cichendela (ver luisant), professeur de théologie, est auteur d'un recueil de fables publié seulement en 1814. C'est le Lamennais roumain, au dire des Roumains. N. Vacaresco a écrit des chansons que chantent les bohémiens. J. Vacaresco est un poëte moitié patriote, moitié érotique. J'ai lu quelques-uns de ses vers, qui rappellent, selon moi, la manière de Joachim du Bellai et des poëtes familiers de la Renaissance. Mumuléno est un élégiaque. La plus célèbre de ses pièces de vers a pour titre : *Plaintes de la Roumanie*. Le lecteur saisit tout de suite l'idée de cette pièce du genre imprécation. Mais un original, c'est Daniel Scavinsky. Le *sky* ne lui appartenait pas. Il était de la Bucovine. Mais ce petit homme, aussi humoriste que Lamb, Sterne ou Gérard de Nerval, ayant été jeté par la capricieuse fortune dans le laboratoire d'un apothicaire de Lief, en Galicie, avait cru, par convenance, devoir ajouter un *sky* à son nom bucovîn. Il avait habitude de dire qu'il se fût appelé Scavinoff en Russie, Scavinemberg en Allemagne et Scavinoville ou Scavinocourt à Paris. Il mourut jeune, en Moldo-Valachie, par le chagrin qu'il éprouva de la perte de sa moustache. Cette moustache était tombée à la suite d'un traitement trop rigoureux qu'il s'était administré lui-même, ce qui fait peu d'honneur aux connaissances pharmaceutiques qu'on peut acquérir chez les apothicaires de la Galicie.

Il écrivit en mourant ce sixain qui vaut un monument :

Savez-vous ? Daniel Scavinski
Est comme un faquin sans cravache ;
Il vient de perdre sa moustache ;
Et ce tout petit être, qui
N'était qu'une miniature,
N'est plus qu'une caricature.

M. Assaki a fait des ballades. Je passe M. Héliade, que nous garderons, s'il vous plaît, lecteur, pour la fin. Carlova n'a pas eu le temps de produire. Il est mort à vingt-deux ans. M. Alexandresco est un fabuliste. Les Valaques le nomment leur La Fontaine. Mais, comme ses fables ont presque toutes un caractère politique, les Valaques pourraient le nommer plus justement et plus modestement leur Lachambaudie. Plus amoureux des choses purement littéraires, M. Boliaco se plaît à rimer des légendes et des ballades, et réussit dans ce genre. J'ai sous la main des *Poésies de la langue d'or*, que l'infatigable M. Vaillant a pris la peine de traduire et de versifier. Parmi ces pièces de vers, dont quelques-unes ne manquent ni de grâce ni d'originalité, j'ai remarqué une légende de M. Boliaco, intitulée : *Maître Manol*. Cette légende raconte la fondation du couvent de la cour d'Arges, joli monument de la Renaissance qui servit de résidence aux princes valaques.

« L'été passé, maîtres maçons,
Charpentiers et leurs compagnons,
Avaient fort avancé l'ouvrage ;
Mais le diable avait détruit tout. »

Le roi Bessaraba (qui régna en 1513) a juré qu'il pen-

drait ces braves gens s'ils n'avaient pas achevé leur besogne avant l'automne.

Le chef des compagnons, maître Manol, de Caracale (chef-lieu du district de Romanati, dans le bannat de Craïova), s'avance alors au milieu d'eux et leur dit qu'il sait un moyen de vaincre la malice du démon. Pour échapper à la mort, il faut que les compagnons se résolvent à employer ce moyen. L'édifice ne restera debout qu'à la condition de murer une femme vivante dans sa base.

Les compagnons consternés hésitent. Manol, au nom de l'intérêt commun, les somme de jurer que nul d'entre eux ne révélera ce mystère à sa femme. Ils prononcent le serment, mais Manol seul le tient. Le lendemain, dès l'aube, ils commencent à travailler ; mais le diable, pour la troisième fois, détruit leur travail de huit jours. Les ouvriers s'arrêtent et attendent. Midi sonne. C'est l'heure de la pitance. On voit une femme arriver. Manol demande sa truelle, mais il frémit à la vue de sa femme, et les compagnons effrayés, disent à voix basse : « C'est Uça de Padanes ! » la femme de Manol.

Celui-ci la place debout sur la muraille et commence son terrible ouvrage.

« Assez, Manol ! Oh ! c'est affreux,
Moi qui t'aime comme mes yeux ;
Mais songe donc que je suis mère. »

Bientôt la pierre monte, monte. Elle couvre le sein d'Uça. Le ciment se répand sur ses épaules. Uça san-

glote et supplie en vain. Elle chante en pleurant. Les échos ont conservé de sa plainte ces mots :

« Manol ! maître Manol !
La muraille me serre !
Mon lait blanchit la pierre ! »

Il ne reste plus à couvrir que la tête. Manol, pour reprendre courage, baise les lèvres de sa femme, achève le terrible ouvrage et meurt. Mais le couvent reste debout, et les compagnons sont sauvés de la colère de Bessaraba.

Dans une pièce de vers, intitulée : *Florica ou la Bouquetière valaque*, M. Negruci a révélé un gracieux talent. Florica, avec son collier de roubiés et de paras, ses cheveux noirs et sa bouche, qu'au marché l'on risque de prendre pour un de ses œillets, est un joli spécimen de bouquetière orientale.

Voici encore un fabuliste, M. Donici. M. Pogor a traduit *la Henriade*. M. Bariez rédige une feuille roumaine.

J'ai rencontré à Paris M. Rosetti. C'est un homme d'esprit dont la physionomie originale offre une incarnation assez satisfaisante du Vampire de Byron. *La chemise de l'homme heureux* donne une idée de sa manière. En voici le fond : Un empereur malade espère se guérir en mettant la chemise d'un homme heureux. La difficulté est de trouver ce rare mortel. Après bien des recherches inutiles sur cette terre trempée de sang et de larmes, on arrive au fond d'une vallée où l'on trouve un pâtre qui passe la vie à jouer du buccin en gardant son troupeau, et qui est parfaitement satisfait de sa condition. L'homme

heureux est trouvé ; il ne s'agit plus que d'avoir sa chemise.... « Mais, sire, dit le ministre, c'est avec la plus profonde douleur que j'apprendrai à Votre Majesté que ce misérable, qui est si content de son sort, n'a pas même de chemise. »

M. Alexandri, boyard moldave et poëte, rédacteur d'une revue en langue roumaine, a fait deux bonnes choses. Il a émancipé ses Tsiganes et a publié un recueil de chants populaires, réunis et arrangés avec beaucoup de goût. Un de ses compatriotes exilé, M. Voïnesco, que la mort vient de frapper à Paris, a traduit en français *les Doïnas* de M. Alexandri. Dans ces naïves chansons du peuple Moldave, on retrouve à chaque strophe la trace de ses souffrances. Les brigands de la forêt de Strunga ne sont que des paysans qui, accablés de corvées, ont pris le fusil en haine des ciockoï. « Ohé ! ciockoï, chargé de richesses, que ne passes-tu dans ces lieux pour tes péchés.... Je te logerais si volontiers deux balles entre les épaules ! » Je crois avoir dit au lecteur que *ciockoï* signifie chien couchant. Le *iu* ajouté à ce mot (ciockoïu) est un augmentatif dans le sens du mépris comme le *accio* italien : *Lorenzo. lorenzaccio ;* or c'est par la dénomination peu révérencieuse de chien couchant que les paysans moldo-valaques ont coutume de désigner les boyards. Dans le *Chant des Brigands*, treizième doïna du recueil de M. Alexandri, un brigand s'écrie : « A nous les forêts et les vallées, à nous qui sommes jeunes et vaillants ; allons fermer la route aux neferi, allons jeter la terreur dans l'âme des ciockoï ! »

Le recueil de *Doïnas* de M. Alexandri contient trente-cinq pièces. Les plus remarquables sont : *la Doïna, la Vieille Kloantza et les Trois Archers.* J'ai remarqué aussi le pêcheur du Bosphore avec son long caïque en bois d'ébène incrusté d'or et de versets du Coran ; *le Sylphe* (sburatorul) qui se jette à la poursuite des jeunes filles qui vont cueillir des fraises dans les bois ; *la Source enchantée* et d'autres encore.

La Doïna peut donner une idée de la grâce sauvage de ces chants populaires de l'Orient :

« Si j'avais une jeune belle avec des fleurs dorées dans ses tresses et des roses sur ses lèvres ;

« Si j'avais une bien-aimée à l'âme fière et mâle, aux yeux noirs comme le fruit de l'aubépine ;

« Si j'avais une blonde joyeuse, à la taille élancée, leste comme le petit chevreuil ;

« Je deviendrais rossignol chantant la doïna d'amour dans la brise de la nuit.

« Si j'avais une petite carabine, trois balles dans ma bourse de cuir et une hache dévouée comme une sœur ;

« Si j'avais, au gré de mes désirs, un cheval hardi comme le lion et noir comme le péché ;

« Si j'avais sept frères aussi vaillants que moi et montés sur des dragons ailés ;

« Je deviendrais aigle et j'entonnerais en plein jour, à la face du soleil, la doïna de la vengeance.

« Et je dirais à l'une : belle amie, je jure par cette petite croix de te soigner comme un frère ;

« Et je dirais à l'autre : brave coursier, va distancer par ta course les hirondelles dans leur vole par-dessus les montagnes et les vallées ;

« Et je dirais aux derniers : sept frères, faites le signe de la croix et jurez de ne jamais vous rendre à personne tant qu'un souffle de vie vous restera ;

« Allons tous bravement, allons arracher notre patrie aux païens et à l'esclavage. »

La Vieille Kloantza est dans un caractère plus allemand qu'oriental. Elle rappelle *le Pêcheur* de Gœthe et *la Willi* de Mickiewictz. « La vieille Kloantza, assise sur ses talons dans un fourré de buissons desséchés, regarde fixement tantôt la lune pâle et blonde, tantôt le grand feu qui brille au village voisin. Elle file, la vieille édentée.... » En filant Kloantza chante. Elle attend le plus beau des jeunes garçons du village. Elle voudrait être belle. La jalousie la dévore. Elle supplie les esprits de la nuit, Haconit et Sang-Rouge, de torturer son bien-aimé s'il s'obstine à ne pas venir.

On entend au loin la musique champêtre et l'on aperçoit autour du feu la hora (ronde) qui tournoie. Celui qu'attend la vieille Kloantza danse. « Viens à moi, mon brave chéri, dit-elle, je te chanterai de douces chansons pendant la nuit, je te soignerai comme une fleur, je te défendrai par mes exorcismes du mauvais œil, des destinées cruelles et de la morsure des serpents. » La quenouille s'achève Il n'est pas venu. Kloantza désespérée appelle Satan. « Tout à coup la vallée et la montagne retentissent d'un bruit étrange ; les corbeaux croassent au sein des nuages,

et sur la branche élevée d'un arbre reluisent soudain deux yeux ennemis. » Le diable promet à la vieille Kloantza de lui amener son bien-aimé à la condition que lui Satan chevauchera sur les épaules de la vieille, et qu'elle fera ainsi « trois fois le tour de l'étang à travers les fleurs et les serpents de ses bords. » Kloantza consent. Et voilà Satan grinçant des dents à califourchon sur ses épaules. Alors la vieille se met à cabrioler comme une chèvre. Elle a hâte d'arriver. « Elle court, et derrière elle le fuseau se dévide en roulant dans les herbes. » Satan hurle dans le silence de la nuit. « Des milliers d'esprits infernaux sortent aux rayons de la lune. » La forêt éclate de rire, montagnes et vallées lui répondent. Voilà une belle scène à la Freyschutz.

Il ne reste plus à la vieille qu'une dizaine de pas à faire. Tout à coup maître Chante-clair, le coq, fait entendre son coricoco matinal, l'aube frappe aux portes du ciel et Satan plonge avec la vieille dans l'étang. L'eau fait un grand rond, se calme et « reflète avec amour le disque pâli de la lune, dont la lumière argentée lutte avec les premiers rayons du jour. » Depuis, le voyageur qui passe auprès de l'étang entend chuchoter dans les roseaux, et du fond de l'eau une voix plaintive murmure : « Viens, mon brave chéri, etc. »

Les Trois Archers n'ont pas ce développement, mais le dessin en est très-ferme et la couleur excellente.

De tous les écrivains moldo-valaques dont nous venons de parler, aucun à mon avis n'égale M. Héliade. Imprimeur, libraire, traducteur, poëte, journaliste, M. Héliade

a déployé sur le terrain de Bucharest une activité digne d'un plus vaste théâtre. Son nom en Moldo-Valachie est aussi populaire que parmi nous ceux de nos grands poëtes. Par son talent, par son patriotisme, M. Héliade s'est élevé, dans son pays, à une hauteur qui domine le rang et la fortune. Membre du gouvernement provisoire à Bucharest en 1848, il devint ensuite l'un des trois lieutenants princiers du sultan en Moldo-Valachie. Il habite actuellement Constantinople.

M. Héliade Radulesco aurait pu à Paris, comme l'a fait Mickiewictz, occuper dans les lettres une place brillante. Il écrit en français très-purement et avec autant d'aisance qu'un Alexandre Dumas. Il a publié à Paris une brochure politique dont il ne saurait être ici question, des *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine en* 1848, dialogués, colorés, dramatisés et amusants comme un roman, et des *Souvenirs et impressions d'un proscrit.*

On retrouve dans ce dernier ouvrage ce mélange de lyrisme et d'humour si remarquablement accentué dans Byron, avec qui M. Héliade n'est pas littérairement sans ressemblance. Byron plane sans doute à une bien plus grande hauteur. Ce grand seigneur anglais qui joint au flegme ironique de Lovelace, ce grand amour de la justice et de la dignité humaine d'un philosophe, n'a d'égal que parmi les plus beaux génies de l'Angleterre. Mais M. Héliade, qui l'a traduit, a conservé quelque chose de cette amertume qui relève la poésie lyrique comme une goutte de citron relève une sauce un peu fade.

Je tromperais cependant le public si je lui présentais

M. Héliade comme une individualité littéraire complétement formée. Selon moi, les Roumains sont des apprentis. Ils apprennent à être poëtes, philosophes, économistes, etc., comme ils apprennent à être peuple; mais ils ne le sont pas encore.

Ces efforts, cette bonne volonté n'en sont pas moins dignes du plus vif et du plus tendre intérêt.

Il y a en Orient un défaut général immense, un défaut très-ennemi du progrès, c'est la vanité. Il en résulte dans les œuvres comme dans les actes des Orientaux, un sacrifice permanent de la forme au fond, une préoccupation constante des choses extérieures au détriment des choses positives, qui nuit à leurs qualités. En un mot, l'Orient est gravement superficiel dans ses mœurs comme il l'est dans ses essais littéraires.

Ce vice commun qui règne sur sa patrie, M. Héliade l'a quelque peu subi, lui aussi. Et c'est parce que je considère M. Héliade comme un écrivain d'une certaine supériorité, en quelque lieu qu'il aille, que je le traite en homme. La prose et ses vers sont assez robustes pour supporter la critique.

Ce qui lui manque en écrivant, c'est d'abord l'oubli de soi-même. Ce qu'on peut reprocher à sa littérature comme à ses œuvres sérieuses, c'est un manque de fond, une lacune dans les grands anneaux de la pensée. La chaleur du sentiment, la fanfare du style, les diamants de l'esprit ne suppléent pas à ces larges assises qu'on trouve dans toutes les hautes intelligences occidentales. Ses livres ressemblent, pour me servir du langage de l'atelier, à une

peinture brillante dont les *dessous* manquent de solidité.

Les *Souvenirs et impressions d'un proscrit* sont un bon spécimen des qualités et des défauts que M. Héliade. L'indignation y est un peu trop permanente, un peu trop monotone, mais toutes les fois qu'elle se fait humoristique, elle est charmante.

Après ses Adieux à son pays et à sa famille au pied des Carpathes, M. Héliade se livre contre les Russes à une sortie vigoureuse. Il traverse ensuite la Serbie, le Sirmium, la Slavonie, la Croatie, la Styrie, une partie de l'Allemagne, la Belgique, et il arrive en France. La douane l'indigne. « Les voleurs de grands chemins ne m'auraient pas tant fouillé, » dit-il. Et après avoir peu charitablement comparé les douaniers à des brigands, il complète l'injure en nommant poliment les brigands « des fonctionnaires de grandes routes. » Les brigands au moins l'avaient épargné. « Messieurs les brigands m'avaient demandé si j'avais de l'argent. » « Non » leur avais-je répondu. Et comme je n'avais l'air d'être ni un banquier ni *ciockoïu,* ils me laissèrent. Messieurs les douaniers me demandèrent si j'avais de la marchandise. « Non, » répondis-je. Et ma mine, mon petit coffre ne purent les convaincre que je n'étais pas marchand. » On le fouille comme un voleur. On lui fait des observations pour ses cigares et on lui demande d'acheter sa propriété une seconde fois. « Je n'ai pas voulu déshonorer la France, dit-il, en lui payant la liberté de mes goûts. » Ne dirait-on pas que c'est Sterne qui parle?

Tout le séjour à Paris est dans ce goût; son bon sens

marche de déception en déception. Il va aux Champs-Élysées, mais au lieu d'y rencontrer des hommes qui se délectent de tristesse et de poésie, il y trouve... ce que vous savez.

Il rencontre une foule de personnes décorées de la Légion d'honneur: « Voilà les rouges! » s'écrie-t-il. On a bien de la peine à le dissuader. Il ne comprend pas qu'on porte le même ruban à l'habit, au paletot, au manteau même; « et tout cela chez des hommes âgés!!! » Il s'étonne qui si l'on n'a pas de titre on vous en donne. Il ne comprend pas l'amour des Français pour l'égalité par en haut, et sa conclusion est que « la liberté à Paris n'est qu'une allure aristocratique. »

En revanche, l'aristocratie anglaise lui plaît fort. La nation anglaise le charme. Il n'a pas le temps de voir le mauvais côté de cette grandeur britannique. « Mon illusion, dit-il, reste égale à ma reconnaissance. » Et plus loin il ajoute: « On dit que c'est l'intérêt qui meut cette nation; mais non, c'est le calcul; on ne peut pas se tromper soi-même. » Ce calcul est très bien observé.

Nous ne suivrons pas M. Héliade à travers ses pérégrinations. Il nous suffit d'avoir donné au lecteur français une idée de la tournure d'esprit du poète roumain, et de compléter ainsi cette légère esquisse d'une des contrées les plus intéressantes et les moins connues de l'Europe.

FIN DES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES